LE MARI
DE JACQUELINE

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Mademoiselle Guignon (4e mille)....................... 1 vol.
Le Mariage de Gérard suivi de **Une Ondine** (6e mille). 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille)........................ 1 vol.
Raymonde suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (6e mille).. 1 vol.
Le Filleul d'un Marquis (Nos enfants) (5e mille)..... 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (5e mille)............ 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (9e mille).............. 1 vol.
Toute seule (7e mille)................................ 1 vol.
Madame Heurteloup (La Bête noire) (Nos enfants) (5e mille).. 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (12e mille)...................... 1 vol.
Sous bois (6e mille).................................. 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille)...................... 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille)...................... 1 vol.
Gertrude et Véronique (6e mille)...................... 1 vol.
L'Amoureux de la Préfète (10e mille).................. 1 vol.
Reine des bois (11e mille)............................ 1 vol.

THÉATRE

Raymonde, pièce en trois actes........................ 2 fr. 50

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

ANDRÉ THEURIET

LE MARI DE JACQUELINE

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

LE MARI
DE JACQUELINE

I

— Je ne suis pas en peine de Roger, répétait souvent le vieux Philibert de Noirel; il saura se débrouiller; mais notre Jacqueline sera difficile à caser... Je voudrais pourtant bien la voir mariée avant de m'en aller dans l'autre monde!...

Il n'eut pas cette satisfaction; la mort le prit dans sa soixante-cinquième année, en son château de Val-Dormant, où il laissa Rose-Jacqueline de Noirel, sa fille cadette, en passe de coiffer sainte Catherine. — Quand

cet événement se produisit, Jacqueline comptait vingt-quatre printemps. Le vieux Noirel l'avait eue sur le tard, alors que son aîné Roger atteignait déjà sa majorité. M[me] de Noirel était morte après ses couches, — fort éprouvée, disaient les uns, par cet enfantement tardif; honteuse, ajoutaient les mauvaises langues, d'avoir attendu si longtemps pour mettre au monde un laideron.

La naissance de Jacqueline ne fut donc pas précisément accueillie par des sourires. Néanmoins, comme la petite lui ressemblait, le vieux Philibert finit par s'attacher à elle et, en dépit de la maussaderie du premier accueil, la fillette poussa comme une asperge sauvage, grandissant en robustesse, sinon en beauté. — C'était une gaillarde : des extrémités fortes, un teint bis, de gros os, une voix rude ; rien de féminin. Douée d'une vitalité exubérante, elle la dépensait en chevauchées à travers bois, en grimpades aux

arbres, en joueries tapageuses avec les gamins du village. — Ces allures garçonnières choquaient un peu M. de Noirel qui, se sentant incapable de diriger l'éducation de cette sauvageonne, s'empressa, dès qu'elle eut douze ans, de l'envoyer au couvent de Dijon. Il espérait que, grâce à l'influence des milieux, elle y gagnerait un peu de cette réserve et de ce charme qui sont les marques distinctives de son sexe. Jacqueline en effet revint assagie, mais non mondanisée ni embellie. Elle n'avait aucune coquetterie et se fagotait à la diable ; si bien taillées que fussent ses robes, dès qu'elles étaient sur son corps elles l'habillaient comme un paquet. Quand son père, désireux de l'établir, la conduisait à quelque fête du voisinage, elle mettait sa vanité à une rude épreuve, faisant généralement tapisserie ou n'étant invitée que par charité. Bien qu'elle dût avoir une centaine de mille francs de dot, les prétendants sérieux

ne semblaient nullement pressés de frapper à la porte de Val-Dormant, et Philibert de Noirel commençait à jeter le manche après la cognée quand un accès de goutte remontée l'emporta.

Les obsèques une fois terminées, après le départ des parents et des amis, Jacqueline, enveloppée dans ses crêpes noirs, se trouva seule au château avec son aîné, Roger de Noirel, qui avait pris un congé de quelques jours afin de mettre en ordre les affaires de la succession. Ce tête-à-tête équivalait à un quasi-isolement ; car Roger, homme très pratique, fin et retors comme un ancien procureur, passait la plus grande partie de sa journée à dresser des comptes et à compulser des paperasses en compagnie du notaire de l'endroit. Jacqueline restait donc livrée à elle-même et à ses pensées qui étaient fort tristes.

Le château de Val-Dormant n'avait rien

qui fût de nature à dissiper la mélancolie. C'était un grand bâtiment carré aux toitures de tuile moussue, aux murailles grises, flanqué sur la façade principale de deux tourelles aux toits en éteignoir. Situé à mi-côte, au milieu d'un parc où les chênes se mêlaient aux arbres verts, il dominait la vallée étroite et boisée au tournant de laquelle on apercevait les premières maisons du village de Champlain. Au-dessus du village, la forêt recommençait à moutonner, et, juste en face de Val-Dormant, on voyait pointer parmi les hêtres les pignons aigus de la Roserelle, habitée par Mme des Châtelliers, une respectable douairière que la paralysie clouait dans son fauteuil, et avec laquelle les Noirel entretenaient de loin en loin des relations de voisinage. De tous côtés le regard se heurtait à des horizons boisés. En bas, à travers une mince bande de prés, un ruisseau descendant de la forêt courait entre une double ligne

d'aunelles et allait se jeter à deux lieues plus loin dans l'Aubette. Un chemin vicinal, tout blanc dans la verdure, franchissait le ruisseau sur un pont à dos d'âne, montait vers le château par des rampes aux courbes adoucies, longeait le mur du parc et fuyait vers des plateaux dénudés. Ce chemin lui-même était fort solitaire; on n'y voyait guère circuler que le piéton portant les dépêches. Aucun bruit n'interrompait la somnolence du site forestier, si ce n'est, le matin, des chants de coqs, le tic tac d'un moulin pendant le jour, et, à la brune, de lointains aboiements de chiens dans les fermes éparses sur le plateau.

Jacqueline, accoudée à l'embrasure d'une croisée, songeait au défunt qui dormait maintenant sous les sapins du cimetière et qui la laissait seule au monde. Elle pensait aussi à sa jeunesse déjà mûrissante et probablement condamnée à se faner dans un châ-

teau désert. Elle savait qu'elle ne pouvait guère compter sur son aîné qui habitait Paris et qui y vivait en garçon, partageant son temps entre ses fonctions de Directeur aux Affaires Étrangères et les plaisirs qu'offre la capitale à un célibataire très lancé dans la haute société mondaine. De son côté, Roger de Noirel, tout en compulsant ses dossiers, jetait de temps à autre un regard d'observateur sur Jacqueline et se demandait, non sans ennui, ce qu'il allait faire de cette sœur cadette. Il était trop égoïste et tenait trop à sa liberté pour l'emmener avec lui dans sa garçonnière de la rue de Varenne ; d'ailleurs, elle lui semblait peu propre à s'accommoder aux exigences de la vie parisienne. D'autre part, il se faisait quelques scrupules d'abandonner à l'isolement et aux hasards de la vie campagnarde cette fille de vingt-quatre ans, chez laquelle il devinait une vitalité turbulente, un sang ardent et une imagination

vive. « La solitude, se disait-il, est mauvaise conseillère ; l'ennui peut pousser Jacqueline à s'amouracher du premier croquant venu, et je me soucierais peu de devenir le beau-frère d'un rustre. Non : le mieux serait de lui chercher dans notre monde un mari présentable... Seulement, voilà !... avec sa figure et sa tournure, la pauvre enfant n'est guère séduisante !... » En même temps, il glissait de nouveau vers Jacqueline un furtif coup d'œil de connaisseur.

Assurément elle n'avait ni goût, ni grâce. Sa robe de laine noire, coupée par une couturière du village, plissait dans le dos et enveloppait le buste comme un sac ; un corset, qui devait être semblable à celui des paysannes, lui épaississait la taille et lui aplatissait la poitrine : tout ce noir l'enlaidissait encore en ombrant d'un reflet terne son visage hâlé, aux sourcils trop drus, aux mâchoires trop saillantes, à la bouche trop fendue. Mais, mal-

gré toutes ces tares, la robuste fille, nourrie au grand air, avait une verdeur qui réjouissait les yeux, je ne sais quoi de sympathique qui corrigeait l'irrégularité de ses traits. Sous le hâle, sa peau était fine et douce comme du satin ; si sa bouche était trop large, ses lèvres rouges et charnues exprimaient la franchise et la bonté, et, quand elles s'ouvraient pour sourire, elles laissaient voir des dents très blanches. Ses grands yeux bruns avaient la limpidité d'une eau de source, à la fois transparente et profonde ; on pressentait dans cette profondeur une âme tendre, intelligente, désireuse d'aimer et d'être aimée. — Le perspicace Roger de Noirel lut sans doute tout cela dans les regards éloquemment muets que Jacqueline tournait de temps à autre vers lui, comme un appel et une prière, car il en fut touché, et cédant à un de ces mouvements de sensibilité que les cœurs égoïstes éprouvent parfois comme un re-

mords, il résolut de tenter quelque effort généreux pour arracher l'orpheline aux tristesses de la solitude. Aussi quand, après avoir procédé par-devant notaire au partage de la succession, il prit congé de sa sœur, il lui dit en l'embrassant :

— Bon courage, ma mie Jacqueline ; ne t'ennuie pas trop à Val-Dormant... Je vais me mettre en campagne pour te trouver un mari, et tu auras bientôt de mes nouvelles!...

Ces précieuses nouvelles, M[lle] de Noirel les attendit pendant une année entière. En sa naïveté rustique, elle avait cru d'abord, qu'aussitôt à Paris, Roger n'aurait rien de plus pressé que de tenir sa promesse, et qu'un mois ne s'écoulerait pas sans que le mari désiré surgît à l'horizon. Chaque matin, en s'éveillant, elle ouvrait sa fenêtre et regardait, par delà les frondaisons du parc, la route blanche qui coupait la colline en écharpe et se perdait tout là-bas au milieu des peupliers de Champlain.

Elle épiait l'arrivée du piéton avec un sourd battement de cœur; mais le plus souvent l'homme à la blouse bleue et au collet rouge passait négligemment devant la porte de Val-Dormant, et Jacqueline, déçue, le voyait fuir en se rapetissant vers le sommet du coteau. Parfois il franchissait la grille et s'engageait dans l'avenue des sapins; alors les battements de cœur recommençaient; la jeune fille descendait palpitante à la cuisine, ordonnait qu'on apportât pour le facteur une bouteille de vin et un verre; puis quand, convaincue qu'elle allait recevoir des nouvelles de Paris, elle tendait vers la sacoche ses mains impatientes, il se trouvait que la lettre attendue n'était qu'un prospectus ou un billet insignifiant. Jacqueline remontait confuse dans sa chambre haute, en se reprochant à elle-même sa précipitation. Elle ne se décourageait pas cependant et continuait à surveiller la route. Sa tête travaillait; elle s'imaginait que

le mari rêvé lui apparaîtrait peut-être à l'improviste, comme un héros de roman, et qu'un beau matin, ou un beau soir, elle entendrait sonner les grelots d'une voiture amenant au château son frère, accompagné du prétendant dont il voulait lui ménager la surprise. Mais les matins et les soirs se succédaient, et en fait d'équipages, il ne passait sur la route que des voitures de rouliers et des carrioles de cultivateurs.

A la fin, lasse d'attendre, elle se dépita et reprit son train de vie ordinaire, courant les bois, s'occupant de ses coupes et de ses récoltes, cueillant ses fruits, voisinant avec ses fermiers et négligeant sa toilette. — C'est généralement lorsqu'on n'espère plus rien que le destin se plaît à réaliser les rêves qu'on avait relégués avec les vieilles lunes. L'automne avait noyé de brumes l'étroite combe de Champloin ; puis décembre était venu, ensevelissant routes, landes et forêts sous

une épaisse couche de neige. Jacqueline était persuadée que son frère l'avait complètement oubliée, quand elle reçut de lui une dépêche urgente ainsi conçue :

« Ma chère sœur, tu es, si j'ai bonne mémoire, en relation d'amitié avec une Santenoge de Dijon qui s'est mariée à un M. de Langeaux. Il y aura dans un mois un bal chez le préfet de la Côte-d'Or, et je me propose d'y aller avec un de mes amis qui *désire faire ta connaissance*. Ton deuil est terminé et rien ne s'oppose à ce que tu prennes quelques distractions. Écris donc sur-le-champ à ton amie et demande-lui de vouloir bien te chaperonner au bal du préfet, pour lequel tu recevras dans la quinzaine une invitation. Je t'y présenterai mon ami qui a des idées de mariage, mais qui veut naturellement te voir sur un terrain neutre. Mets-toi en route le plus tôt possible ; soigne ta toilette et consulte

ton amie qui doit avoir là-dessus plus d'expérience que toi. Enfin fais-toi belle : ton bonheur futur en dépend. Dès que tu seras à Dijon, avise-m'en par un mot. Je t'embrasse. A bientôt.

« ROGER. »

Jacqueline, rouge comme une pivoine, mit brusquement dans sa poche la dépêche fraternelle, et, sans perdre de temps, écrivit à Mme de Langeaux. — C'était une amie de couvent avec laquelle elle s'était liée intimement et qui venait d'épouser un conseiller à la cour. La réponse ne se fit pas attendre. La jeune Mme de Langeaux mandait à sa chère Jacqueline qu'elle serait heureuse de lui donner l'hospitalité, de la piloter dans les magasins et de la conduire au bal du préfet.

Après avoir à la hâte empilé ses robes au fond d'une malle, Mlle de Noirel partit pour Dijon dans un état de fièvre facile à concevoir.

Voici ce qui s'était passé : Roger de Noirel n'avait nullement oublié sa promesse, mais il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Jacqueline n'était ni très riche, ni très attrayante, et on ne pouvait guère la proposer à un jeune homme bien renté et bien posé dans le monde, sous peine de courir au-devant d'un échec regrettable. Roger, en garçon expérimenté, voulait pour sa sœur un parti convenable et honorable, ni trop jeune, ni trop mûr, en un mot un galant homme peu fortuné, ayant un nom, une tournure agréable et qui verrait dans cette union un avantage sérieux. Après avoir longtemps cherché ce merle blanc, M. de Noirel eut la satisfaction de le rencontrer.

Il y avait aux Affaires Étrangères un attaché au protocole nommé M. de Gurgis, avec lequel Roger entretenait des relations de camaraderie mondaine. — Ce M. de Gurgis était un célibataire de quarante à quarante-cinq ans, grand,

élégant et portant beau. Chauve sur les tempes et le haut de la tête, il gardait par derrière et de côté des cheveux châtains qui frisaient : sa moustache bien fournie et son impériale lui donnaient un air militaire. Des yeux d'un bleu gris, un peu saillants, éclairaient d'une lumière froide son teint fané où de petites rides s'accusaient déjà au coin des paupières. Il était très boulevardier, très répandu dans le monde, où il avait eu mainte aventure galante : mais il passait pour aimer encore plus les cartes que les dames, et son patrimoine était fortement ébréché. A l'heure où commence cette histoire, Gurgis, las des plaisirs parisiens, harcelé par ses créanciers, songeait à faire une fin et intriguait pour obtenir un consulat. — Roger de Noirel, mis au courant de la situation, se dit qu'il y avait peut-être moyen d'exploiter ce désir d'avancement au profit de l'établissement de Jacqueline. M. de Gurgis lui parut être dans la

situation d'un homme assez ambitieux pour accepter un mariage de convenance, du moment où ce mariage lui assurerait la place qu'il convoitait. D'ailleurs, avec ses restes de beauté, son nom et ses manières, le futur consul devenait un parti fort présentable pour Jacqueline, qui n'avait pas le droit de se montrer trop difficile.

Un soir qu'ils sortaient ensemble du ministère, Roger passa son bras sous celui de Gurgis et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Mon cher ami, voulez-vous vous marier?

— Hein? répondit Gurgis ahuri... Que vous ai-je fait? Vous savez que je suis un célibataire endurci.... Pourquoi me jetez-vous ce pétard dans les jambes?

— Parce que, reprit de Noirel, en lui lançant un fin regard de côté, je connais vos intentions. Vous désirez un consulat et j'ai mes raisons pour croire qu'un

mariage aplanirait toutes les difficultés.

— Noirel! se récria son compagnon en s'arrêtant net et en le regardant avec une certaine anxiété, de quoi s'agit-il?... Expliquez-vous plus clairement!

— Mon cher, je vais jouer cartes sur table... Il y aura avant un mois un consulat vacant dans l'un des principaux ports du Levant... C'est un beau poste, et je suis en position de vous le faire obtenir si vous voulez épouser une demoiselle de ma connaissance.

— Hum! murmura Gurgis avec méfiance, la pilule doit être amère, car vous essayez de la rouler dans du sucre... Je parie que votre demoiselle est vieille, laide, ou... pis encore peut-être!

— Pour qui me prenez-vous? répliqua l'autre, froissé. Non; la jeune fille dont je parle a vingt-quatre ans; elle est d'excellente famille, ni laide, ni jolie. et elle apportera en

mariage cent mille francs espèces, plus un château situé en Bourgogne.

— Bon, une provinciale!... Mon cher, vous savez mes goûts... J'ai horreur de la campagne et je n'ai jamais pu vivre vingt-quatre heures hors de Paris.

— Comment vous arrangerez-vous, alors, quand vous serez dans votre consulat?... Voyons, Gurgis, pas d'enfantillage!... La demoiselle, d'ailleurs, ne demandera pas mieux que de quitter sa province et vous suivra où vous voudrez... Tenez-vous à être consul? Tout est là.

— Certes, oui, j'y tiens!... Je ne suis plus assez riche pour vivre à Paris.

— Eh bien, consentez à épouser, et avant un mois votre nomination sera à la signature du ministre.

M. de Gurgis devenait rêveur: l'occasion était tentante.

— Sapristi, reprit-il, je m'étais pourtant

bien promis de rester garçon!... Et vous me jurez, Noirel, qu'il ne se cache aucun serpent sous les roses du contrat de mariage?... La personne est parfaitement honorable?

— Cette personne est ma sœur.

— Ah!... c'est différent, balbutia l'autre, interloqué... Dans ces conditions, je ne pourrais qu'être fier d'entrer dans votre famille... Pourtant, le mariage étant un pas difficile, sans contester les qualités de mademoiselle votre sœur, je ne voudrais rien faire à l'aveuglette, dans son intérêt comme dans le mien... Mon Dieu, je ne tiens pas à épouser une jolie femme, mais je désirerais que sa figure me fût agréable, puisque je devrais l'avoir sans cesse sous les yeux... Avant de m'engager, je voudrais donc être mis à même de juger *de visu* si nous nous convenons l'un et l'autre.

— Parfaitement... et c'est à quoi j'ai déjà pensé... Le préfet de la Côte-d'Or est de mes

amis; il doit donner dans un mois un bal auquel ma sœur assistera... Venez à Dijon, je vous présenterai; vous causerez avec Jacqueline et nous saurons immédiatement à quoi nous en tenir.

— Diable!... Cent soixante lieues aller et retour pour assister à un bal chez un préfet, c'est dur! objecta Gurgis, auquel la province avait toujours produit l'effet d'un pays sauvage et inaccessible.

— La main de ma sœur et un bon consulat, répliqua sèchement Noirel, valent bien le voyage... C'est une promenade, d'ailleurs... L'express du matin nous mettra à Dijon à six heures; nous dînerons à *la Cloche;* à dix heures nous serons chez le préfet et à onze heures nous reprendrons un train qui nous ramènera à Paris avant le jour... Vous voyez que vous ne serez pas bien malheureux; je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Mon cher ami, je n'hésite plus et je me

fie à vous... Préparez le terrain... Au jour dit, je serai votre homme...

Ce fut à la suite de cette conversation que Jacqueline reçut la dépêche de son frère. Elle débarqua à Dijon dix jours avant le bal et ne perdit pas son temps, car elle avait tout à faire. L'imminence de cette entrevue, qui allait peut-être transformer sa vie, la bouleversait tout entière. Elle y pensait une partie de la nuit et passait ses journées à courir les magasins, n'épargnant rien pour se « faire belle », suivant la recommandation de son frère. Après une première visite et une rapide comparaison des toilettes à la mode avec le fonds de sa modeste garde-robe, rien de ce qu'elle avait apporté ne lui parut digne du prétendant qu'elle attendait.

Elle rougissait de s'être contentée si longtemps de gros linge et de corsets de coutil. Ses commandes chez la corsetière, la lin-

gère, le cordonnier et la modiste, creusèrent une large trouée dans sa bourse, mais elle ne regrettait pas son argent. Aidée des conseils de Mme de Langeaux, elle se ruina en jupes de dessous, gants, dentelles et parfumerie. La couturière lui promit une robe qui ferait sensation, et la sauvage Jacqueline, qui jusque-là n'avait su ni tenir en place ni supporter la moindre gène, se résigna avec une patience d'ange au supplice de l'essayage. Pendant ces longues stations, immobile devant une armoire à glace, tandis que deux ouvrières tournaient autour d'elle, épinglant, échancrant, prenant des mesures, Mlle de Noirel souffrit le martyre; son sang bouillait, ses nerfs s'agaçaient; elle avait des inquiétudes dans les bras, des fourmis dans les jambes et elle osait à peine respirer, de peur de faire manquer l'opération. — Enfin, après des épreuves et des fatigues sans nombre, le grand jour arriva. Tout avait marché à

souhait, les fournisseurs avaient été exacts, et à cinq heures Jacqueline se mit à sa toilette; un coiffeur vint accommoder sa chevelure rebelle, la femme de chambre la corseta. Tous ces apprêts lui coupèrent l'appétit : elle toucha à peine du bout des dents au dîner, mais dès huit heures elle fut sous les armes.

Pendant ce temps, M. de Noirel et M. de Gurgis roulaient dans l'express qui les emmenait à Dijon. Sitôt monté en wagon, Roger s'était absorbé dans la lecture de ses journaux et Gurgis avait allumé un cigare. Le temps était maussade, une pluie fine éclaboussait les glaces des portières, et, vue à travers cette humidité ruisselante, la campagne semblait encore plus désagréable et plus absurde à ce boulevardier qu'on entraînait loin de ses chères habitudes, vers un mariage pour lequel il ne se sentait qu'une médiocre inclination. Tout en lançant de légères bouffées de fumée bleue vers le filet qui surplombait

au-dessus de sa tête renversée, M. de Gurgis songeait :

— Que vais-je faire dans cette galère ? Ce diable de Noirel m'a embobeliné avec la promesse d'un consulat à Smyrne ou en Syrie... J'ai coupé là dedans, sans réfléchir que j'aurais peut-être pu obtenir ma nomination, tout en restant célibataire... Pour qu'il se remue de cette façon et pour que cette demoiselle ait atteint sa vingt-quatrième année sans trouver un mari, il faut qu'elle soit d'un placement diablement difficile. Il va me montrer quelque provinciale accoutrée en singe savant, raide et guindée comme si elle avait avalé une tringle de rideau, et quand je l'aurai vue, j'aurai l'ennui de chercher un prétexte poli pour me dégager, en risquant par-dessus le marché de me brouiller avec le frère... J'ai bien peur de m'être laissé circonvenir comme un écolier. — Enfin, je suis dans la nasse ; il s'agit de m'en tirer le plus adroi-

tement possible... Après tout, le hasard me réserve peut-être une surprise?... Une perle rare enfouie dans sa coquille, une violette cachée sous l'herbe! Hum!... C'est douteux.

Roger avait terminé la lecture de son dernier journal.

— Noirel, demanda son compagnon, mademoiselle votre sœur habite donc Dijon en hiver?

— Non; elle y est en visite chez une amie... Ma sœur a des goûts très simples et depuis sa sortie de pension elle n'a pas quitté notre terre de Val-Dormant.

— En vérité!... Ce n'est pas une mondaine, alors?

— Pas du tout... Elle aime la vie d'intérieur et elle vient au bal pour la première fois.

— Une campagnarde, j'en étais sûr!... se dit l'attaché au protocole.

La conversation en resta là. Gurgis ne se

souciait même plus de s'informer si la demoiselle était blonde ou brune, petite ou grande. — Persuadé à l'avance que l'aventure finirait en queue de poisson, peu lui importait la couleur des cheveux ou des yeux de Mlle de Noirel. Il alluma un second cigare, tandis que Noirel tirait un livre de son sac et en coupait lentement les pages, puis il ramassa un des journaux tombés à terre et le lut distraitement en se rencognant dans un angle. Peu à peu cette lecture, jointe au balancement du wagon, le plongea en une demi-somnolence d'où il ne sortit que lorsque son compagnon s'écria :

— Nous approchons !

En effet, on avait passé le tunnel de Blaisy et le train filait entre deux grands murs rocheux percés çà et là d'échancrures qui laissaient voir sous le ciel crépusculaire de profondes prairies plantées d'arbres. Bientôt on aperçut des alignements de maisons bordant la grand'route, puis, dans un fouillis-

de toits, la flèche mince de Saint-Bénigne pointant vers les nuages. La clameur du train devint plus sonore, un long sifflement déchira l'air brumeux. On était à Dijon. — Après avoir dégusté à l'hôtel de *la Cloche* un plantureux dîner qui rasséréna un peu Gurgis et le remit d'aplomb, les deux voyageurs procédèrent à leur toilette, et, au coup de dix heures, un des huissiers du préfet jeta d'une voix éclatante leurs deux noms à l'entrée du grand salon.

Jacqueline, assise dans une encoignure à côté de Mme de Langeaux, épiait déjà depuis une demi-heure la venue de son frère. Les deux amies s'étaient entendues pour avoir des toilettes pareilles ; seulement Mme de Langeaux, pimpante, fluette et mignonne, avait l'air d'une jeune fille dans sa robe de tarlatane blanche garnie de roses de haie, avec sa guirlande d'églantines légèrement tortillée dans ses cheveux blonds. — Jacqueline, au

contraire, dont les traits énergiques et le teint hâlé tranchaient sur ces blancheurs vaporeuses, faisait penser à une mouche noyée dans du lait; par égard pour son deuil à peine terminé, elle avait cru devoir choisir pour sa coiffure une couronne de violettes qui lui durcissait le visage et la vieillissait. En apercevant l'ami de Roger, elle reçut un choc au cœur. Il lui parut très imposant dans le frac noir qui faisait valoir sa taille élégante et le gilet blanc qui moulait sa large poitrine. Elle trouva que sa calvitie lui donnait quelque chose de sérieux et de distingué, et elle se sentit très émue rien qu'à l'idée de se le voir présenter.

— Tenez, dit Roger à Gurgis, voyez-vous ces deux dames en toilette blanche, assises dans l'angle auprès d'un palmier?... La plus jeune des deux est ma sœur.

Gurgis, le monocle à l'œil, regarda dans la direction indiquée : à première vue, Mme de

Langeaux lui parut être la plus jeune, avec sa vivacité d'oiseau, sa fraîche toilette et sa taille mignonne; il honora donc à peine d'un regard la dame brune coiffée de violettes et porta toute son attention sur la blonde qui lui produisit une impression agréable. Sa figure se rasséréna.

— Eh bien? demanda Roger avec une pointe d'inquiétude.

— Eh bien, elle n'est vraiment pas mal; elle a du charme.

— Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit M. de Noirel, non sans être un peu surpris de l'indulgence de l'attaché... Je vais saluer ces dames et les prévenir de votre arrivée... Attendez-moi près de cette porte; je viendrai vous chercher dans quelques minutes...

Il fendit la foule des habits noirs et alla trouver les deux amies. Après l'échange des compliments et des poignées de main, il se pencha vers Jacqueline et murmura :

— L'ami dont je t'ai parlé, M. de Gurgis, est ici... Il t'a déjà aperçue et la première impression a été bonne ; je vais te l'amener... Sois aimable !

Il quitta sa sœur, tout en remarquant avec ennui qu'elle rougissait violemment et que cette subite rougeur lui épaississait encore le teint ; puis il rejoignit M. de Gurgis.

— Venez ! lui dit-il. — Et saisi d'un scrupule, il ajouta : — Surtout pas de bévue ! Ma sœur est la personne qui est assise le plus près de la plante verte.

Gurgis braqua de nouveau son monocle dans la direction des deux jeunes femmes, afin de s'assurer de l'identité de sa future fiancée, mais à ce moment une haie d'invités lui masqua les banquettes. Des quadrilles se formaient et ils durent attendre la fin de la contredanse pour traverser le salon. Quand ils purent se frayer un passage, il se trouva que Jacqueline et son amie, qui ve-

naient de danser le quadrille, n'occupaient plus les mêmes places, de sorte que Mme de Langeaux était maintenant assise près du palmier.

— Mesdames, commença Noirel, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis : M. Antoine de Gurgis, attaché au Ministère des Affaires Étrangères... Mon cher Gurgis, Mlle Jacqueline de Noirel, ma sœur ; Mme de Langeaux, son amie.

Gurgis s'inclina devant les deux jeunes femmes, mais réserva son salut le plus aimable pour Mme de Langeaux, qu'il prit décidément pour la personne à qui on voulait le marier. Elle était si vive et paraissait si jeunette, qu'il ne lui vint pas un instant à l'esprit qu'elle fût déjà en puissance de mari ; l'autre, au contraire, avec ses gros sourcils, son teint bis, sa lourde coiffure violette, répondait trop bien à l'idée qu'il se faisait d'un chaperon pour qu'il ne persistât pas

dans sa méprise. D'ailleurs, Mme de Langeaux, qui aimait à flirter et qui voulait mettre le prétendant à l'aise, parla la première et taquina M. de Gurgis à propos des impressions qu'un bal de province pouvait produire sur un Parisien. La conversation s'engagea. Jacqueline, très émue, se bornait à s'éventer et à sourire gauchement. Roger s'efforçait en vain de la mêler à l'entretien; elle répondait par de rares monosyllabes en baissant les yeux. M. de Gurgis, du reste, n'y prenait pas garde. Il n'avait de regards et de compliments que pour Mme de Langeaux, et celle-ci, très sémillante, lui donnait gaiement la réplique. Ce fut Noirel qui dut mettre fin à la causerie, en faisant remarquer qu'il allait être onze heures. L'attaché exprima tous ses regrets, et, après avoir pris congé, les deux Parisiens descendirent au vestiaire, enfilèrent leur pardessus et se jetèrent dans une voiture

qui les conduisit directement à la gare.

M. de Noirel gardait le silence ; il était mécontent du peu de succès de sa sœur et il s'attendait à chaque instant à ce que son compagnon de route lui annonçât que décidément il préférait rester garçon. Aussi, dans le wagon, fut-il très agréablement surpris lorsque Gurgis s'écria, en lui serrant la main :

— Mon cher Noirel, je suis fort content de ma soirée et vous remercie cordialement d'avoir pensé à moi pour mademoiselle votre sœur... Elle est simple, naturelle, aimable... Si je ne lui déplais pas trop, je me trouverai très honoré d'être agréé par elle... Vous avez dès à présent ma parole et le mariage aura lieu quand vous voudrez.

Bien que cette déclaration enchantât Roger, néanmoins, en son par-dedans, il était troublé. De nouveau il se demandait si, dans l'esprit de Gurgis, il n'y avait pas erreur

sur la personne et si l'honnêteté ne l'obligeait pas à prévenir toute équivoque en insistant avec plus de précision sur l'identité de la jeune dame qui avait charmé l'attaché au protocole. Mais la crainte de nuire à l'établissement de sa sœur triompha de ce premier mouvement généreux et inspira à Noirel des réflexions plus égoïstes. « Après tout, se dit-il, je l'avais suffisamment averti; s'il y a eu quiproquo, ce n'est pas ma faute: d'ailleurs, en supposant qu'il se soit trompé, l'erreur lui sautera aux yeux quand il ira voir Jacqueline à Val-Dormant, et, s'il se repent, il aura encore la possibilité de se dégager. » Cet argument, plus spécieux que loyal, le détermina à ne rien préciser davantage. Avec une réserve tout à fait diplomatique, il se borna à répondre qu'il s'estimerait heureux si tout s'arrangeait au gré des deux parties.

— Toutefois, ajouta-t-il, le mariage étant chose sérieuse, il importe que nous réfléchis-

sions mûrement chacun de notre côté avant de nous engager à fond. Je n'ai pas eu le loisir d'interroger ma sœur ce soir, et je ne connais pas ses sentiments. Dès demain je lui écrirai ; si sa réponse est favorable, eh bien, mon cher ami, nous irons de l'avant. et personne plus que moi ne se réjouira de l'heureuse conclusion de cette affaire.

II

La réponse de Jacqueline ne se fit pas longtemps attendre. Elle ne dissimulait pas à son frère que M. de Gurgis l'intimidait et lui semblait déjà un peu âgé ; mais lui trouvant en somme d'excellentes manières, de l'esprit et de la distinction, elle se déclarait très honorée de sa démarche et l'invitait à venir à Val-Dormant, où elle serait heureuse de le recevoir avec Roger. — M. de Gurgis aimait que les affaires fussent menées rondement ; impatient d'ailleurs de tenir sa nomination en poche, et de plus, détestant la campagne, il ne se souciait pas de se trans-

porter deux fois à Val-Dormant, la première pour y faire sa cour et la seconde pour s'y marier. Dès que M. de Noirel lui eut donné connaissance de la lettre de Jacqueline, il s'écria qu'il regardait d'ores et déjà cette réponse comme une acceptation tacite, et il supplia son futur beau-frère de presser les choses de façon à abréger le stage qu'on exigeait de lui. — Pour ce qui le concernait, ajouta-t-il, il avait déjà pris les devants, ses papiers étaient prêts, et il désirait que les bans fussent publiés le plus tôt possible. Par acquit de conscience, Roger éleva quelques prudentes objections, mais, devant l'insistance de Gurgis, il jugea avoir satisfait à son devoir strict et écrivit à sa sœur pour lui exprimer les justes désirs de son fiancé. Jacqueline, mise ainsi au pied du mur, en passa par où on voulait, et les premières publications eurent lieu. Le futur avait déjà envoyé à la jeune fille un énorme bouquet de roses et de

lilas, avec une galante épître où il la remerciait d'avoir compris son impatience et où il lui annonçait sa prochaine arrivée. Les envois de fleurs se succédèrent de deux jours en deux jours, puis, une semaine environ avant la date fixée pour la cérémonie, Roger et Gurgis se mirent en route pour Val-Dormant.

Pendant le trajet, les rôles semblèrent changés : Gurgis se montra d'humeur expansive ; son siège était fait, le mariage l'effrayait moins et il songeait avec un certain plaisir qu'il allait être compris dans la plus prochaine promotion. — Noirel, au contraire, semblait préoccupé. Il se demandait avec une confuse sensation de malaise, comment se passerait la première entrevue des deux fiancés. Si, comme il le craignait, Gurgis était victime d'un quiproquo ; s'il avait réellement pris, au bal de Dijon, Mme de Langeaux pour Jacqueline, et réciproquement.

quelle mine ferait-il lorsqu'il s'apercevrait de son erreur? L'attaché au protocole possédait à la vérité une bonne dose de philosophie, et, de plus, il était ambitieux. Mais si philosophe qu'on soit et si fort que l'expectative d'un consulat vous tienne au cœur, ce sont là de ces surprises auxquelles on ne se résigne pas facilement et qu'on ne pardonne guère. Gurgis pouvait se fâcher, récriminer, causer un esclandre, et, dans cette hypothèse, quelle serait la situation de la pauvre Jacqueline?... Outre le déboire d'un mariage manqué, elle éprouverait encore la mortification de devenir la fable du pays. Roger commençait à sentir la piqûre d'un remords et à se dire que, pour un diplomate, il avait agi avec une déplorable légèreté...

— Heureusement, songeait-il en manière de consolation, je tiens Gurgis par son consulat, et cela me permettra de le mater s'il fait trop le méchant.

On descendit vers la fin du jour à la station la plus voisine de Val-Dormant et on trouva près de la barrière la voiture que Jacqueline avait envoyée au-devant des voyageurs. C'était une vénérable berline, peinte en vert olive et capitonnée à l'intérieur en velours amarante. Deux chevaux de labour la traînaient, et, sur le siège, se tenait un cocher en blouse, coiffé d'un vieux chapeau haut de forme. A l'aspect de cet antique véhicule, qui datait pour le moins du règne de Louis XVIII, et dont un marchepied à plusieurs étages facilitait mal la pénible ascension, Gurgis eut un imperceptible froncement de sourcils et un ironique sourire, que Roger saisit à la volée.

— Cela manque de confort, dit-il en plaisantant, mais quoi ? mon cher. nous sommes dans un pays aux mœurs simples, où l'on a le culte des vieilles choses et où l'on tient à ses habitudes, même lorsqu'elles sont incom-

modes... D'ailleurs, ma sœur sort si peu, qu'elle n'a jamais pensé à renouveler son équipage.

A l'aide du facteur de la station, le cocher avait hissé les malles et les valises des voyageurs à l'arrière de la berline, en les fixant au moyen de cordes laborieusement nouées. Il fouetta ses bêtes et l'on partit.

On touchait à la fin de mars, une saison détestable en ce pays montueux et boisé. Une pluie glaciale était tombée pendant une partie de la journée; elle avait rempli d'eau les fossés et détrempé le chemin où les roues s'enfonçaient lourdement. Sous un ciel bas, plafonné de nuages gris, le jour déclinant faisait miroiter les flaques des ornières et laissait voir un long ruban de route, se déroulant parmi des champs pierreux qu'encadraient au loin de noires lisières de forêt. La voiture criait, les roues grinçaient, un vent de galerne sifflait contre

les portières et pénétrait aigrement par les interstices des glaces mal closes.

— Brr! murmura Gurgis en se pelotonnant dans sa pelisse, il fait frisquet chez vous, Noirel.

— Oui, répondit son compagnon en manière d'excuse. le climat est un peu âpre.

— Le climat... et le paysage aussi... Enfin, nous nous réchaufferons au château!

Dans l'esprit de ce Parisien, qui n'avait jamais été plus loin que Versailles et Fontainebleau, le mot « château » évoquait tout un décor luxueux et mondain : grille monumentale en fer forgé. flanquée des confortables pavillons du jardinier et du concierge: avenue coquettement sablée, avec des becs de gaz de distance en distance; pelouses, pièces d'eau reflétant une façade Louis XIV, dont les rangées de fenêtres s'illuminaient à la tombée de la nuit; laquais en culotte courte debout dans le péristyle ouvert sur le grand

hall aux cheminées flambantes. — Il lui fallut en rabattre quand, au sortir de Champlain, Roger, qui avait abaissé l'une des glaces, lui montra la vague silhouette des bâtisses se profilant sur le ciel plus clair.

— Voici Val-Dormant, dit-il.

— Où donc? demanda Gurgis en écarquillant les yeux.

— A droite, dans les bois..., là où pointent ces deux tourelles en éteignoir.

— Ah!... très bien... Pardon! balbutia l'attaché, notablement désenchanté.

Ce fut pis, quand la voiture, après avoir péniblement gravi les rampes de la montée, passa entre deux piliers de pierres grises et s'enfonça en cahotant dans la nuit profonde des sapins. Les roues tantôt montaient sur de grosses pierres, tantôt retombaient en des ornières boueuses, d'où un rejaillissement d'éclaboussures s'écrasait contre les glaces.

— Ah çà! on n'y voit goutte, s'exclama

Gurgis inquiet, le cocher va nous verser dans le fossé !

— N'ayez pas peur, Jacquet est prudent, répliqua Noirel avec une affectation de gaieté nerveuse... Il est comme les chats, il y voit la nuit.

On sortit enfin des ténèbres. Les chevaux, sentant l'écurie, se mirent à trotter, et bientôt la voiture s'arrêta devant une façade ornée d'un perron nu, au bas duquel une servante attendait, un falot à la main.

— C'est-il vous, monsieur Roger? demanda la paysanne avec l'accent traînant et chantant du Châtillonnais.

— Oui, Catherinette, c'est nous, répondit Noirel en ouvrant la portière et en aidant Gurgis à descendre.

— Ah bé!... Vous n'êtes mie en avance et mademoiselle commençait à *s'émoucer*... Elle est dans le salon à vous attendre...

A la suite de Roger, Gurgis pénétra

dans un large vestibule, dallé de carreaux blancs et noirs alternés, où grésillait la faible clarté d'une lampe-veilleuse posée sur une console. Dans cette demi-obscurité, on distinguait, à droite, la cage d'un escalier de pierre conduisant au premier étage. Les murs étaient salpêtrés et humides; on sentait dès l'entrée une buée glaciale vous tomber sur les épaules. La servante ouvrit une porte à deux battants et cria de sa voix la plus aiguë :

— Mademoiselle, voici vos messieurs!

Le salon, haut et sombre, n'était encore éclairé que par la réverbération de la cheminée où flambaient des bûches de hêtre. Soit timidité, soit coquetterie, Jacqueline avait préféré, pour une première entrevue, cette douteuse lumière, où le jour mourant du crépuscule et la lueur dansante du brasier faisaient flotter un vague mystère sur les choses et les gens.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle très cordia-

lement, venez vite vous chauffer, vous devez être morfondus...

Aux sons de cette voix très douce, bien qu'un peu tremblante, M. de Gurgis tressaillit, puis, fouillant du regard la pénombre du salon, il aperçut dans une encoignure la confuse silhouette d'une jeune femme qui ne ressemblait en rien à son interlocutrice du bal de la préfecture.

A ce moment, Catherinette apporta la lampe. M. de Noirel s'était approché de sa sœur, l'avait embrassée, et, l'attirant vers son compagnon de voyage :

— Mon cher Gurgis, commença-t-il, je n'ai plus besoin de vous présenter à ma sœur Jacqueline... Je crois même qu'au point où nous en sommes, vous pouvez donner l'accolade à votre fiancée...

Gurgis put constater pleinement que cette fiancée n'était nullement la sémillante blonde du bal, mais bien la robuste brune couronnée

de violettes, qu'il avait à peine regardée. Ses traits s'allongèrent, ses yeux exprimèrent un soudain ahurissement ; néanmoins, comme il était trop bien élevé pour laisser voir son désappointement, il s'inclina, prit la main de Jacqueline, y déposa un froid baiser et se releva en murmurant quelques mots polis ; — après quoi, un mortel silence régna dans le salon.

Roger avait observé l'altération de la physionomie du futur ; il comprit qu'une explication devenait imminente, et, pour éviter qu'elle eût lieu en présence de sa sœur, il s'empressa de rompre les chiens :

— Ma chère amie, reprit-il, Gurgis et moi nous avons besoin de secouer la poussière du voyage et de faire un brin de toilette... Permets-nous de te laisser seule un moment et dis à Catherinette de nous montrer nos chambres.

— Certainement, répondit Mlle de Noirel en

tirant un cordon de sonnette : nous ne dînerons pas avant sept heures, et vous aurez tout le temps de changer de vêtements... Catherinette, ajouta-t-elle en s'adressant à la servante qui venait de rentrer, tu vas conduire M. de Gurgis et mon frère chez eux, et tu veilleras à ce que leur feu *claire* bien... A bientôt, messieurs !

Gurgis s'inclina de nouveau, et, se retournant pour suivre Noirel, il frôla un guéridon où il aperçut son dernier bouquet qui s'étalait dans un cornet de verre bleu.

Ce spectacle accrut encore son irritation latente ; il monta en rongeant son frein l'escalier du premier étage et accompagna Roger dans sa chambre ; puis, quand Catherinette eut disparu, il se planta devant son ami, les bras croisés, les lèvres serrées et le regard furibond :

— Ah çà ! Noirel, dit-il en éclatant, vous moquez-vous de moi ? Est-ce une plaisanterie

ou une gageure? La personne que je viens de voir est-elle réellement votre sœur?

— Pourquoi me demandez-vous cela? répliqua Noirel sans se démonter, ne vous l'ai-je pas présentée l'autre soir au bal?

— Vous m'avez présenté deux dames, riposta Gurgis en s'emportant, l'une assez jolie, et l'autre, dont je ne dirai rien par politesse... Il ne m'est pas venu un moment à l'esprit que la jolie ne fût point Mlle de Noirel.

— Permettez, n'exagérons pas... Si vous avez fait confusion, ce n'est pas faute d'avoir été averti... Je me rappelle même que, pour prévenir tout quiproquo, je vous ai précisé la place que ma sœur occupait près d'un palmier...

— Diantre soit du palmier!... Il n'a fait que m'embrouiller, et la preuve, c'est que j'ai causé tout le temps avec la blonde, sans échanger trois paroles avec la personne qui est en bas... Cela seul vous indiquait ma

méprise, et il eût été loyal de m'éclairer quand vous avez vu que je me fourvoyais...

— Comment pouvais-je supposer une pareille aventure?... Ne vous avais-je pas dit que ma sœur était brune? repartit Noirel avec aplomb.

— Brune?... Du diable si je me souviens que vous m'ayez donné ce détail!

— Désolé!... Mais au point où en sont les choses, je ne vois pas moyen de remédier à ce malentendu.

— Plaisantez-vous?... Il y a erreur sur la personne, je reprends ma parole

— Je ne plaisante nullement, reprit Noirel d'un ton sec; vous avez sollicité la main de ma sœur; malgré mes conseils, vous avez agi avec une précipitation peu sage; maintenant les bans sont publiés, et au cas où vous vous dédiriez, il ne me resterait plus qu'à vous demander raison de cette rupture injurieuse...

— Eh! monsieur, s'exclama Gurgis exas-

péré, à votre aise... Je suis à vos ordres!

— Mon cher, répondit Noirel, vous vous emportez, et la colère est mauvaise conseillère... Quand l'un de nous deux aura reçu un coup d'épée, en serez-vous plus avancé? Songez que votre nomination n'est pas signée et qu'il dépend de moi seul qu'elle le soit. Demandez-vous si, au lieu de provoquer un esclandre, il ne vaudrait pas mieux, dans votre intérêt, accepter une situation très honorable en somme et épouser Jacqueline, qui est une excellente fille. La beauté corporelle est peu de chose; au bout de huit jours de mariage, vous oublierez les traits irréguliers de votre femme et vous ne verrez plus que ses qualités... Elle en a, et de sérieuses, je vous assure, outre qu'elle est jeune, fraîche et saine comme un bon fruit... Tenez, Gurgis, vous êtes en de mauvaises dispositions pour prendre une détermination aussi grave... Donnez-vous le temps de réfléchir, et d'ici là

demeurons dans le *statu quo ante bellum*... Demain matin, si vous le voulez, nous examinerons la chose à froid... Je vous prie seulement de mettre ce soir une sourdine à votre mauvaise humeur, afin que ma sœur ne s'aperçoive de rien pendant le dîner...

Dans une discussion, chacun le sait, celle des deux parties qui reste calme a un avantage marqué sur l'autre. En dépit de son irritation, Gurgis sentait l'argumentation de Noirel se répandre comme une douche froide sur son cerveau en ébullition. Peu à peu la réflexion lui revenait. — On l'avait fait choir dans un piège, la chose était certaine, mais il fallait s'en tirer, et là commençaient les difficultés pratiques. Dans son indignation, Gurgis jurait de ne pas rester un quart d'heure de plus à Val-Dormant ; toutefois, quand il en venait aux moyens d'exécution, il était obligé de reconnaître que le château se trouvait à trois lieues de la prochaine station, et qu'à moins

de cheminer à pied, ce dont il ne se souciait nullement, il ne pouvait se procurer d'autre voiture que celle qui l'avait amené. Or, à supposer qu'on la mît à sa disposition, l'heure était trop avancée et les chevaux trop fatigués pour qu'il pût partir immédiatement. Il fallait donc différer le départ jusqu'au lendemain matin, et, par conséquent, accepter pour cette nuit le vivre et le couvert chez M[lle] de Noirel. Dans ces conditions, la nécessité le forçait de faire bonne mine à mauvais jeu, de descendre à la salle à manger en compagnie de ce traître de Noirel et de s'y conduire de façon à ménager l'amour-propre de la maîtresse de la maison.

Tandis qu'il ruminait ces pénibles réflexions, Roger, d'un air indifférent, ouvrait sa valise, en tirait du linge, des vêtements frais et commençait à réparer le désordre de sa toilette. Tout en déballant ses peignes et ses brosses, il se retourna vers le méditatif Gurgis :

– Eh bien, que décidez-vous ? demanda-t-il.

— Rien, soupira piteusement son compagnon, j'attendrai à demain et je me tairai jusque-là.

— A la bonne heure !... En ce cas, hâtez-vous de changer de vêtements, car il est déjà six heures et demie.

A sept heures, ils redescendirent au salon, où ils trouvèrent Mlle de Noirel en compagnie d'un nouveau venu, le curé desservant de Champlain, un ecclésiastique entre deux âges, rond comme une pomme et de figure poupine. La vue de ce quatrième convive allégea un peu l'humeur de Gurgis ; la présence du prêtre enlevait au dîner un caractère de trop grande intimité et devait maintenir la conversation sur un ton banalement cérémonieux, qui mettait l'attaché plus à l'aise. On n'attendait plus que les deux Parisiens, et, dès qu'ils eurent été présentés

au curé, on passa dans la salle à manger.

Cette pièce, comme le vestibule, était dallée de petits carreaux blancs et noirs, avec une natte sous la table. Dans une niche de stuc, un poêle de faïence bleue, allumé trop tard, chauffait médiocrement l'atmosphère glacée. Les murs étaient tendus d'un papier vert d'eau où des corbeilles de fleurs étaient peintes sur chacun des panneaux séparés par des colonnes également fleuries. Un baromètre de bois doré, au-dessus d'une console, entre les deux fenêtres voilées de rideaux de cretonne : un dressoir chargé de vaisselle, et, au centre de chaque panneau, des bois de cerf, alternant avec des têtes de chevreuil, constituaient l'unique et froide décoration de cette pièce que Gurgis prit incontinent en grippe. La nappe damassée et cylindrée avait des luisants qui miroitaient ; le service de porcelaine blanche était banal comme celui d'une table d'hôte ; on dressait les plats sur

des réchauds de plaqué dont l'argenture usée laissait transparaître le rouge du cuivre. Deux lampes en forme d'urne éclairaient lugubrement la salle trop vaste. Tout cela exhalait un parfum lamentablement bourgeois et provincial qui écœurait le boulevardier. Placé à gauche de Jacqueline, qui avait le curé à sa droite, il l'examinait à la dérobée, tandis qu'elle servait elle-même le potage. Elle était vêtue d'une robe de cachemire gris garnie de nœuds de rubans pensée, et cette toilette de demi-deuil n'avantageait certes pas son teint. Ses cheveux noirs, qu'elle s'obstinait à lisser en bandeaux plats, se grippaient çà et là en mèches rebelles et peu gracieuses. Il la trouvait trop grande, trop masculine, avec des mains rouges, et se disait *in petto* que jamais il ne pourrait se faire à cette figure-là. — Jacqueline, qui se sentait observée, se troublait et commettait plus de gaucheries que jamais. Le menu était copieux : poisson,

gibier, pâté en gelée, conserves de légumes, tout y foisonnait; les vins de Bourgogne étaient vieux et premier choix; mais, justement, Gurgis ne buvait que du bordeaux, à cause d'un commencement de goutte, de sorte qu'il restait insensible au bouquet du corton et du chambertin. Il ne se dérida pas, en dépit de la grosse gaieté du curé et de la dépense d'esprit de Roger de Noirel, qui se mettait en quatre pour animer la conversation, et le dîner lui parut d'une longueur interminable. — On se leva enfin pour prendre le café au salon; après quoi Mlle de Noirel, qui ne savait comment distraire ses hôtes, proposa timidement un boston, « le jeu favori de M. le curé ». La physionomie de Gurgis prit une telle expression de détresse, que Roger de Noirel eut pitié de lui. Il représenta à sa sœur que le voyage depuis Paris était long et fatigant, que son ami et lui-même avaient besoin de prendre du repos; bref, il la pria

de leur permettre de se retirer de bonne heure. Au fond, Jacqueline, fort émue et mal à l'aise, ne demandait pas mieux que d'abréger la soirée; elle supplia ses hôtes d'agir comme s'ils étaient chez eux; au bout d'un quart d'heure de causerie banale au coin du feu, le curé alla chercher son chapeau, sa canne et sa douillette, et les deux Parisiens regagnèrent leurs chambres.

Quand ils se trouvèrent tous deux, un bougeoir à la main, devant leur porte respective, Roger toucha légèrement l'épaule de son compagnon :

— Allons, mon cher, murmura-t-il, je vous laisse à vos réflexions... La nuit porte conseil.

— Allez au diable! répondit Gurgis qui ne se possédait plus.

Il rentra brusquement chez lui, s'y enferma et se soulagea en allumant un cigare.

Malgré le feu qui pétillait dans l'âtre, un

air froid régnait dans cette pièce longtemps inhabitée. L'attaché empila des bûches sur les chenets, enfila un veston et se mit à arpenter la chambre de long en large.

Bien qu'il fût vanné de fatigue, l'agitation le tenait en éveil. Tout en tournant comme un tigre en cage, Gurgis examinait machinalement le lit d'acajou trop haut, avec ses rideaux de drap rouge bordés d'une grecque jaune; la pendule et les vases d'albâtre de la cheminée; le papier de tenture saumon imitant la moire, et les cadres qui ornaient chaque panneau. — Deux d'entre eux étaient des lithographies coloriées de Boilly, intitulées : *La première dent* et *La dernière dent;* les deux autres étaient des paysages également enluminés, représentant une éruption du Vésuve et un coucher de soleil sur le Bosphore.

— Tout est en harmonie, murmura-t-il avec une rage sourde, le mobilier et la maîtresse

du logis... Non, jamais je ne pourrai vivre là dedans!

La vue du « Coucher de soleil sur le Bosphore » ramena sa pensée vers le consulat qu'il convoitait.

« Mais, pensa-t-il, si je n'épouse point, serai-je consul?... Je vais me brouiller avec Noirel, et je le connais : il est vindicatif, il manœuvrera si bien, qu'on me laissera moisir dans les bureaux... Voyons, l'important serait d'être nommé... Une fois que je tiendrais mon consulat, rien ne me forcerait à vivre dans cette escargotière; même, je pourrais, en m'y prenant adroitement, persuader à ma future que le séjour de l'Asie Mineure serait malsain pour elle et qu'elle agirait sagement en continuant d'habiter la province jusqu'au moment où j'obtiendrais un poste plus rapproché. La demoiselle a des goûts casaniers ; elle doit tenir à son petit train-train de vie campagnarde, et il serait peut-être assez

facile de lui faire accepter une séparation momentanée; puis une fois que le pli serait pris, nous nous verrions seulement de loin en loin. Dans ces conditions, ce ridicule mariage serait tolérable; je donnerais mon nom à Mlle de Noirel, et en même temps que je garderais mon indépendance, je laisserais à ma femme une honnête liberté... Je suis certain qu'elle n'abuserait pas, sa laideur étant pour moi une excellente garantie!... Tout bien pesé, il y aurait là un moyen d'arranger les choses et de tirer convenablement mon épingle du jeu... Ma foi, Noirel avait raison et la nuit porte conseil... »

Là-dessus, M. de Gurgis ayant jeté son cigare, se déshabilla lestement et s'étendit sous les rideaux du baldaquin, où, tout en maugréant contre l'incommodité des lits de province, il finit par s'endormir.

Le lendemain, avant le déjeuner, il alla

trouver M. de Noirel et s'excusa de son emportement de la veille :

— J'ai réfléchi, comme vous me l'aviez conseillé, lui dit-il, et j'ai reconnu que j'avais eu tort de me fâcher... Quand un galant homme s'est mis dans une situation difficile, il n'a plus qu'une chose à faire, s'en tirer le plus correctement possible... Je suis galant homme et j'épouserai mademoiselle votre sœur; seulement je désire avoir ma nomination en poche, le matin même du jour où nous nous marierons...

— A merveille! répondit Roger de Noirel, je suis ravi de voir que vous êtes devenu raisonnable... Quant au consulat, chose promise, chose due, et vous pouvez compter sur moi.

A partir de ce moment, Gurgis fit sa cour à Jacqueline et s'efforça de se montrer aimable. Néanmoins ce rôle de fiancé malgré lui ne laissait pas de lui sembler lourd, et, en

son for intérieur, il gardait à sa fiancée une amère rancune qu'il avait grand'peine à dissimuler. Si diplomate qu'il fût, il jugeait humiliant de jouer la comédie de la tendresse auprès d'une fille pour laquelle il éprouvait chaque jour une aversion plus marquée. Jacqueline était gauche, timide et inélégante; elle ne savait ni s'habiller, ni parler, ni représenter, et, aux yeux de Gurgis, c'étaient autant de défauts inexcusables. Elle avait des façons brusques, des goûts rustiques qui agaçaient le Parisien; un mépris du qu'en-dira-t-on et des conventions mondaines qui faisait dresser les cheveux sur la tête à ce formaliste, habitué à estimer au-dessus de tout la correction et l'étiquette. Aussi, par moments, ses répugnances perçaient-elles à travers son masque de politesse et d'amabilité; il lui échappait parfois des mots d'une ironie cruelle, soulignés par de méchants sourires, qui décontenançaient la pauvre

Jacqueline. Elle constatait que son fiancé manquait d'expansion et de tendresse ; elle se demandait avec une secrète appréhension si elle trouverait plus tard dans son mari la sympathie et l'indulgence dont elle avait tant besoin, et il est probable que si les choses n'eussent pas été aussi avancées, elle eût renoncé à lier sa vie à celle de cet homme dont la froideur et l'humeur caustique s'accentuaient de plus en plus, à mesure qu'on approchait du jour fixé pour le mariage.

La veille de la cérémonie, une voiture amena au Val-Dormant un ami de M. de Gurgis, qui devait être un de ses témoins, et, le lendemain matin, comme le futur était en train de passer son habit noir, Roger de Noirel entra dans sa chambre et lui tendit un numéro du *Moniteur*.

— Tenez, lui dit-il, voici mon cadeau de noce.

Gurgis déplia la feuille, courut à la colonne des actes officiels et lut cet entrefilet :

« Par décret du 20 de ce mois, sur la proposition de S. Exc. le Ministre des Affaires Étrangères, M. de Gurgis (Évariste-Antoine), attaché au protocole, est nommé consul à Smyrne. »

Il serra silencieusement la main de Noirel, mit le journal dans sa poche, et ils descendirent au salon où l'on n'attendait plus qu'eux. Peu après, Jacqueline, escortée de deux de ses parentes, apparut dans sa toilette de mariée. Sa robe à traîne et son voile à la juive étaient loin de lui être avantageux. Ses traits irréguliers, sa grande bouche et son menton massif s'accusaient avec plus de relief sur ces blancheurs du satin et du tulle.

— Elle est encore plus laide en toilette de cérémonie ! pensa Gurgis, tout en s'inclinant

et en lui baisant le bout des doigts; non, décidément, je ne pourrai pas m'y faire!

Des voitures louées à la ville voisine conduisirent les futurs, leurs témoins et leurs amis à Champlain, où devait avoir lieu la double cérémonie civile et religieuse; puis, quand on eut passé par la mairie et l'église, on remonta dans le même ordre la rampe de Val-Dormant, tandis que les cloches sonnaient en volée et que les jeunes gens des fermes tiraient, en l'honneur des mariés, des coups de fusil qui faisaient se cabrer les chevaux de louage.

On avait préparé un de ces plantureux déjeuners dînatoires comme on n'en voit plus qu'au fond des provinces. Un peu avant de passer dans la salle à manger, Noirel dit à sa sœur, devant ses hôtes :

— Jacqueline, tu peux féliciter ton mari... Il vient d'être nommé consul à Smyrne, ce qui vous procurera le plaisir de faire

tous deux un charmant voyage de noce.

— Madame, reprit le nouveau marié d'un air hypocritement confus, j'ai à m'excuser auprès de vous de cette nomination, que je n'attendais pas si tôt... On me donne l'ordre de partir au plus vite, et vous me voyez désolé... Smyrne est si loin que je me fais un cas de conscience de vous forcer à vous expatrier.

— Rassurez-vous, monsieur, s'écria la nouvelle Mme de Gurgis, très touchée de ces délicats scrupules, bien que je sois peu accoutumée aux longs voyages, j'ai retenu ce que m'a dit le maire ce matin : « La femme doit suivre son mari », et je suis prête à vous accompagner partout où vous irez.

Cette déclaration ne parut pas produire sur Gurgis l'agréable impression à laquelle Jacqueline s'attendait; il s'inclina silencieusement et sembla, durant tout le déjeuner, en proie à une maussade humeur qui stupéfia

les convives. Dès qu'on se leva de table, il s'esquiva, remonta précipitamment dans sa chambre, et quelqu'un qui le rencontra dans l'escalier l'entendit murmurer entre ses dents :

— Ah, ça..., par exemple!... Non, jamais!

L'ami qui lui avait servi de témoin repartait le soir même pour Paris; au moment du départ, Gurgis l'accompagna naturellement jusqu'à la voiture qui devait le conduire à la station; mais, tandis que le voyageur s'installait sur les coussins après avoir pris congé de son hôte, la portière se rouvrit brusquement et le nouveau consul, se jetant avec précipitation dans l'intérieur, ordonna au cocher de dételer, leva les glaces et dit à son ami stupéfait :

— Je file avec toi... Motus!... Je t'expliquerai tout ça en route...

La voiture descendit au trot la rampe du Val-Dormant, traversa le pont et disparut derrière les maisons de Champlain. Pendant

ce temps, Jacqueline, son frère et deux ou trois invités qui ne repartaient que le lendemain, attendaient le retour du marié en devisant autour de la cheminée du salon. Une heure se passa sans qu'on vît rentrer personne. La figure de Jacqueline s'altérait, Roger fronçait les sourcils, et tous deux commençaient à trouver inexcusable l'indifférence du nouvel époux. Les invités pensaient de même, sans oser montrer trop clairement leur surprise. Seulement, de temps à autre, la conversation tombait; un silence morne, un silence d'attente, planait tout à coup dans la haute pièce, où l'on n'entendait plus que le pétillement des bûches et le mouvement de la pendule. A la fin, Noirel, visiblement agacé, sonna, et Catherinette accourut :

— Voyez donc, lui dit-il, si M. de Gurgis est chez lui et prévenez-le qu'on l'attend pour prendre le thé.

La conversation se renoua languissam-

ment : cinq minutes s'écoulèrent, puis Catherinette reparut avec un air ahuri :

— Monsieur n'est pas chez lui, murmura-t-elle, ayant grand'peine à reprendre son souffle, mais j'ai trouvé sur sa table une lettre à l'adresse de madame... et j'ai cru bien faire de l'apporter.

Jacqueline, très inquiète, s'était levée ; elle saisit le billet cacheté que lui tendait la femme de chambre, déchira nerveusement l'enveloppe, se rapprocha de la lampe pour en lire le contenu, pâlit très fort, et, sans articuler une syllabe, retomba suffoquée dans son fauteuil. Roger, interdit, lui prit la lettre des mains et la déchiffra à son tour. Elle était ainsi conçue :

« Madame,

« Nous voici mariés ; vous vous appelez Mme de Gurgis : c'est, je crois, ce que vous et votre frère désiriez surtout. J'ai tenu ma

parole ; mais l'expérience de ces dix derniers jours m'ayant convaincu de la complète incompatibilité de nos caractères, je crois agir dans votre intérêt comme dans le mien en mettant entre nous la distance qui sépare Smyrne de Val-Dormant : elle sera suffisante pour nous permettre à tous deux de nous mouvoir dans la vie sans gêne ni ennuis réciproques. Je crois vous connaître assez pour être persuadé qu'à vos yeux comme aux miens la liberté est le trésor le plus précieux. J'ai la certitude que vous saurez en user, comme moi, avec toute la bienséance due au nom que vous portez. Excusez donc mon brusque départ, et agréez, madame, les hommages et les adieux de votre respectueux serviteur.

ANTOINE DE GURGIS.

« *P.-S.* — Veuillez avoir l'extrême obligeance de faire expédier à Paris, bureau restant, les bagages que j'ai laissés dans ma chambre. »

III

Ce fut ainsi que Jacqueline, le soir même de ses noces, passa de l'état de jeune mariée à la mélancolique situation de femme abandonnée. Dès le lendemain, Roger quitta Val-Dormant, afin de courir après Gurgis et lui représenter toute l'incongruité de sa conduite. Mais le nouveau consul n'avait fait que toucher barres, et il était déjà en route pour Marseille. Menaces, prières, rien ne le fléchit. La seule chose qu'on put obtenir de lui, avant qu'il s'embarquât pour les Échelles du Levant, ce fut un acte notarié par lequel il donnait procuration à sa femme à l'effet

d'administrer librement sa fortune personnelle.

Lorsque Jacqueline fut revenue de sa première stupeur et qu'elle analysa ses sentiments, elle s'étonna de se trouver moins affligée qu'elle ne l'aurait cru. Elle éprouvait même une sorte de soulagement, en songeant qu'elle échappait à la tyrannie d'un mari dont l'humeur maussade et sarcastique lui avait, pendant dix jours, inspiré plus de crainte que de sympathie. A la vérité, l'abandon de M. de Gurgis la blessait au vif, mais c'était son amour-propre et non sa tendresse qui saignait. Elle ressentait amèrement l'injure que lui avait infligée ce singulier mari, en lui faussant compagnie au seuil même de la chambre nuptiale, mais elle ne regrettait nullement le fugitif. Sa mésaventure eut surtout pour résultat de lui faire prendre le monde en grippe, et de la rejeter plus à fond dans ses habitudes de sauvagerie. Elle n'alla

que de loin en loin à la ville et se remit à courir les bois. Seulement elle ne retrouva plus en elle cette tumultueuse activité, cet entrain de jeunesse, cette sève d'espérance qui la soutenaient autrefois dans la solitude.

Sans trop s'en rendre compte, elle avait, pendant quelques semaines, ébauché des rêves d'amour et de vie familiale qui laissaient au fond de son cœur une sorte de levain troublant. Son âme de jeune fille ne possédait plus le calme virginal d'autrefois. Quand, maintenant, pendant les soirs d'hiver, elle tisonnait rêveusement au coin du feu, son imagination était hantée par de chimériques visions conjugales. Elle se plaisait à échafauder d'inutiles châteaux en Espagne et à chercher ce qui serait advenu si M. de Gurgis eût été un tout autre homme. Elle songeait à la tendresse qu'elle aurait pu lui donner, aux délicieux tête-à-tête qu'ils auraient passés

ensemble, aux enfants qui auraient pu survenir, et tout cela la mettait dans un pénible état d'agitation. Lorsqu'elle s'endormait, des rêves amoureux traversaient son sommeil; au petit matin, encore sous l'impression de son heureux songe, elle s'éveillait pleine d'une joie confuse qui s'évaporait peu à peu avec la sensation de la réalité, et qui la laissait, tout le restant du jour, triste de cette illusion envolée.

Quand le printemps revint, ce fut bientôt une pire souffrance. — En ce pays langrois où l'hiver commence tôt et finit tard, le renouveau éclate sans presque aucune transition; il y a tout d'un coup une explosion de sève, une abondance de végétation, un épanouissement, qui amollissent les cœurs et grisent les têtes. Des ruisseaux grossis par la fonte des neiges courent à travers la forêt mouillée: des chants d'oiseaux montent sous les grands couverts qui verdoient, et cette sensualité

éparse dans la campagne semble filtrer dans l'âme des passants. Le robuste corps de Jacqueline tressaillait sous l'impression de cette joyeuse fièvre de la nature : ses yeux étaient éblouis, ses oreilles charmées. Une langueur fondante coulait dans ses veines et la faisait tomber lasse sur l'herbe des talus. Elle s'enivrait de l'odeur des plantes, et des larmes de regret lui montaient aux yeux à la pensée de son isolement. — Ni fille, ni femme, ni veuve, elle se voyait condamnée à passer le reste de sa vie dans cette fausse situation. Et elle n'avait que vingt-six ans, et elle sentait au dedans d'elle sa turbulente jeunesse bouillonner comme une eau vive dans un réservoir fermé...

Ses troubles et ses regrets s'accrurent pendant l'été, puis l'hiver revint avec son silence et sa monotonie, puis un nouveau printemps. — Un matin de juin, Jacqueline sortit de très bonne heure, sans autre compa-

gnon qu'un épagneul favori qui la quittait rarement. Elle avait le projet de visiter une coupe récemment exploitée. Elle s'enfonça très vite sous bois, escortée de l'épagneul qui tirait des bordées à travers les fourrés, revenait se frôler à la jupe de sa maîtresse, puis repartait d'un air affairé, heureux de vagabonder dans l'herbe et surexcité lui-même par les émanations printanières. On touchait à ce moment de la saison où la forêt reverdie est dans toute sa gloire. Les muguets avaient déjà passé fleur, mais les orchidées dressaient çà et là leurs panicules de corolles bizarres, les chèvrefeuilles foisonnaient et dans les jeunes taillis les fraises commençaient à rougir. La coupe que visitait Jacqueline étendait sa surface déboisée entre une rangée de hêtres et trois lisières de futaie. Le soleil tombait d'aplomb sur ce grand carré nu, où les baliveaux de réserve mettaient seuls par place de claires taches d'ombre ;

parmi les cépées basses, les rondins empilés, les ronciers rampants, un sourd bruissement d'insectes bourdonnait dans la pleine lumière.

Tandis que Jacqueline se penchait vers les broussailles pour cueillir quelques fraises déjà mûres, l'épagneul, qui gambadait à travers la coupe, jeta brusquement un aboiement plaintif, et la jeune femme, qui s'était précipitée dans la direction d'où partaient les gémissements, arriva juste à temps pour voir fuir une vipère qui venait de mordre son chien. L'animal se roulait en gémissant. Désespérée, Jacqueline poussa elle-même une exclamation de détresse; elle avait pris l'épagneul dans ses bras, et se voyant impuissante à lui administrer la médication nécessaire pour arrêter les effets du venin, elle songeait à s'encourir à travers bois vers Val-Dormant, quand un jeune homme déboucha de la tranchée et marcha droit à elle. Il avait entendu les gémissements de l'épagneul.

l'exclamation de sa maîtresse, et il s'empressa de s'informer de ce qui s'était passé.

— Mon chien, répondit-elle, vient d'être piqué par une vipère... Je suis à une lieue de chez moi, et d'ici là, la blessure peut devenir mortelle... Que faire ? mon Dieu, je perds la tête !...

— Rassurez-vous, dit son interlocuteur, je vais lui donner les premiers soins... Dans ce pays, où les vipères abondent, je ne vais jamais au bois sans un flacon d'acide phénique. Voyons d'abord où l'animal a été mordu...

Il prit des bras de Jacqueline l'épagneul. qui les regardait tous deux avec cette expression tendrement suppliante des animaux blessés, et s'agenouillant il l'examina attentivement. Il constata que les crochets de la vipère s'étaient attaqués à l'une des pattes de devant. Immédiatement il pratiqua une ligature au-dessus de la partie lésée, et se retournant vers la jeune femme :

— Il y a de l'eau à quelques pas d'ici, ajouta-t-il... Venez, nous y laverons d'abord la plaie...

Elle s'empressa de le suivre et ils atteignirent rapidement un pli de terrain où une source glougloutait dans les ronces et les joncs. En un clin d'œil la blessure fut lavée, puis, malgré les cris du chien, le jeune homme la cautérisa largement avec de l'acide phénique.

— Voilà ! reprit-il ; maintenant, si vous le permettez, madame, je vais porter votre épagneul jusque chez vous... Où demeurez-vous donc ?

— A Val-Dormant... Je suis Mme de Gurgis, repartit Jacqueline, tandis qu'une rougeur lui montait aux joues.

— En ce cas, nous sommes voisins, dit le jeune homme... J'habite la Roserelle.

Jusque-là, Jacqueline, toute à son émotion, avait à peine eu le temps d'examiner le sau-

veur de l'épagneul. Elle le regarda alors plus attentivement : c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, vêtu en chasseur campagnard, bien pris dans son veston de velours côtelé et laissant voir sous son feutre une physionomie ouverte, encore qu'un peu timide, deux grands yeux clairs couleur noisette, un teint brun, une barbe blonde qui frisait. Elle se rappela l'avoir entrevu lors de l'enterrement de la vieille douairière de la Roserelle, morte l'automne précédent.

— Seriez-vous, monsieur, le neveu de Mme des Châtelliers? demanda-t-elle.

— Oui, madame, je suis Hubert des Châtelliers.

— Monsieur, murmura Jacqueline, permettez-moi de me féliciter doublement de cette rencontre et laissez-moi vous remercier... Si mon pauvre Ami guérit de la morsure de cette affreuse bête, c'est à vous que je le devrai.

— Oh ! Ami en reviendra, répliqua Hubert des Châtelliers en regardant l'épagneul qu'il portait dans ses bras, j'ai eu deux chiens mordus et je les ai sauvés en les soignant par le même procédé...

Ils marchaient d'un bon pas, sous bois, et dans un sentier vert dont l'étroitesse les forçait à se serrer l'un contre l'autre.

— Est-ce que vous êtes depuis longtemps à la Roserelle ? reprit Mme de Gurgis.

— Je n'y suis retourné que lors de la dernière maladie de ma tante... Mais, quand j'étais enfant, j'y venais souvent aux vacances... Maintenant je vais l'habiter constamment, car la pauvre chère femme m'a institué son héritier.

— Je m'étonne de ne pas vous avoir rencontré déjà.

— Pardonnez-moi... Étant en deuil, je n'ai fait aucune visite. Et puis, voyez-vous, madame, je suis un sauvage. Avant de venir

ici, j'ai vécu en plein bois, dans un petit domaine que je possède du côté de Vassy... Je n'aime guère le monde et je m'y sens tout désorienté.

— Comme moi ! s'écria Jacqueline.

Tout en devisant, ils avaient fini par atteindre Val-Dormant, et Mme de Gurgis insista pour que son compagnon de route entrât et prît quelques rafraîchissements. Une fois l'épagneul douillettement installé dans sa niche, M. des Châtelliers resta encore un quart d'heure à converser avec son hôtesse, puis il la salua.

— Je vais à Champlain, ajouta-t-il, chez le vétérinaire, et je vous l'enverrai.

— Au revoir, monsieur, dit Jacqueline, et merci encore... Bien que vous n'aimiez pas les visites, lorsque vous passerez près de Val-Dormant, j'espère que vous viendrez prendre des nouvelles d'Ami...

Quand le jeune homme eut disparu au bout

de l'avenue des sapins, Jacqueline resta longtemps rêveuse. Mais cette fois sa rêverie n'avait rien d'attristé. Au fond d'elle-même, et en dépit de l'inquiétude que lui causait l'accident d'Ami, elle éprouvait une confuse satisfaction. Il lui semblait que la rencontre de son voisin de la Roserelle éclairait d'une lumière plus gaie la solitude de Val-Dormant, et brusquement, elle s'y trouvait moins isolée. La gaucherie et la sauvagerie du jeune homme lui étaient sympathiques; elle se sentait attirée vers ce garçon que le monde effarouchait, comme il l'avait aussi effarouchée.

Hubert des Châtelliers regagna la Roserelle en passant par Champlain. Une fois rentré chez lui, il songea, tout en déjeunant, à sa rencontre du matin. — Bien qu'il fût nouveau venu dans le pays, il était au courant du singulier mariage de Mlle de Noirel. Plus d'une fois déjà les détails de cette aventure avaient

piqué sa curiosité, et il avait souhaité de connaître celle qui en était l'héroïne : mais il était encore plus sauvage qu'il ne l'avait avoué, et l'idée de se mettre en relations avec sa voisine lui ayant fait entrevoir toute une corvée de visites, de toilettes de cérémonie, il s'était empressé de l'ajourner bien loin. — Orphelin de bonne heure, élevé dans un collège, puis rejeté à dix-huit ans dans la solitude d'une habitation perdue au fond des bois, Hubert se plaisait surtout en la compagnie peu gênante des gardes forestiers et des chasseurs. Il aimait leur libre vie à la bonne franquette et ne se souciait guère de devenir « un homme du monde » ; le mot seul lui causait une secrète répugnance. En dehors de sa tante, la vieille douairière des Châtelliers, il avait peu fréquenté la société féminine ; rien ne l'effrayait tant que la perspective d'un tête-à-tête avec une belle dame, et en fait d'histoires galantes, on ne

lui connaissait que deux ou trois brèves amourettes campagnardes, nées à la suite d'une partie de chasse et dénouées le lendemain. Il ne savait en réalité rien de la femme, mais l'inconnu *féminin* le préoccupait. Souvent, lorsque des fenêtres de la Roserelle il apercevait les tourelles de Val-Dormant, il songeait avec une sorte de pitié attendrie à cette demoiselle de Noirel abandonnée dès le soir de son mariage, et qui passait, elle aussi, une jeunesse solitaire en ce vieux château enfoui dans les bois. Le mystère de cette existence romanesque l'intriguait, et son imagination travaillait à la pensée qu'un hasard lui ferait peut-être un jour rencontrer Jacqueline.

A présent que cette rencontre avait eu lieu, il analysait lentement ses impressions et se demandait si la réalité correspondait à l'image qu'il s'était faite. Assurément, Mme de Gurgis n'était point jolie ; on lui avait dit déjà du

reste qu'elle était laide, et sur ce point il n'avait pas éprouvé de désillusion. Néanmoins cette laideur, à laquelle il s'attendait, ne lui paraissait pas désagréable. Jacqueline avait de beaux yeux, purs comme l'eau d'une source, des dents blanches, un corps robuste, et ces qualités n'étaient pas pour déplaire à un jeune sauvage de l'espèce d'Hubert des Châtelliers. Mais ce qui l'avait surtout charmé, c'était le naturel et la franche cordialité de Mme de Gurgis; il s'était senti immédiatement à l'aise auprès d'elle; il avait été émerveillé de la trouver si vive, si spontanée et si peu façonnière. Il lui semblait qu'une verte fraîcheur émanait d'elle comme d'une feuillée verdoyante pleine de fleurs et d'oiseaux chantants.

Quelques jours après, il s'achemina vers Val-Dormant et y entra, sous prétexte de s'informer de l'épagneul. Il fut reçu dans le grand salon assombri dont Jacqueline avait

fait son cabinet de travail, et il trouva la jeune femme occupée à lire près d'un gros bouquet de roses, qui embaumait. — La santé d'Ami était presque complètement rétablie; grâce à l'intervention d'Hubert et aux soins du vétérinaire de Champlain, le danger avait maintenant disparu. Mme de Gurgis témoigna de nouveau à son voisin toute sa reconnaissance, et la façon dont elle l'accueillit montra clairement à Hubert qu'il était le bienvenu à Val-Dormant. De même qu'il se sentait à l'aise auprès de Jacqueline, celle-ci perdait peu à peu avec lui cette gaucherie qui la paralysait devant les étrangers; elle se montrait telle qu'elle était: expansive et enthousiaste, tendre et spirituelle. Cette première visite dura longtemps, et Hubert la renouvela la semaine d'après. Bientôt une camaraderie familière s'établit entre les deux voisins, et ils se virent très fréquemment.

A partir de cette époque, Catherinette, la

chambrière de Mme de Gurgis, constata un changement notable dans les habitudes de sa maîtresse. — Jacqueline devenait presque coquette ; elle reprenait du goût à la toilette, se coiffait avec plus de soin et tirait meilleur parti de ses abondants cheveux noirs. Elle s'inquiétait de la façon de ses robes, se préoccupait plus minutieusement de la blancheur de son linge, soignait ses mains et fleurissait son corsage. Elle avait, d'instinct, trouvé une coiffure qui allait à l'air du visage ; elle choisissait des étoffes seyantes et paraissait tout à coup rajeunie de cinq ou six ans. Mais ce qui la transfigurait et l'embellissait surtout, c'était une expression de bonheur sur toute sa figure, une irradiation du dedans au dehors qui mettait en valeur ce qu'il y avait d'agréable en elle : l'éclat de ses yeux bruns, la bonté de son sourire, la douceur satinée de sa peau.

IV

Hubert, lui aussi, constatait de jour en jour cette transformation et n'en était que plus assidu au Val-Dormant. A force de vivre auprès de Jacqueline, il ne s'apercevait plus de l'irrégularité de ses traits, ni de l'excessive robustesse de ses bras et de ses mains. Il ne voyait que ses yeux humides et tendres, sa taille assouplie, ses rouges lèvres souriantes. — Quand, à vingt-cinq ans, on se trouve journellement et familièrement aux côtés d'une jeune femme aimable et fraîche, on finit par découvrir en elle des attraits qu'on n'avait pas soupçonnés tout d'abord. Peu à peu,

l'amour se mit de la partie, presque à l'insu des deux voisins. Ils ne se lassaient pas d'être ensemble, se quittaient à regret, se revoyaient avec un plaisir toujours plus vif. Leurs tête-à-tête n'étaient troublés par aucun fâcheux, et sans se l'avouer encore, ils se sentaient l'un pour l'autre une sympathie toujours plus tendre. Parfois, quand ils causaient dans le vieux salon, ou lorsqu'ils se promenaient dans le parc, leurs yeux se rencontraient, et de soudains silences succédaient à cette communion des regards: des rougeurs leur montaient aux joues, leur cœur battait, et, pris d'un trouble alangui, ils balbutiaient d'incohérentes paroles. Au moment de se séparer, lorsqu'ils se serraient la main, leur étreinte n'en finissait plus. Souvent même Hubert, après une fausse sortie, reparaissait brusquement, sous un prétexte quelconque, afin d'avoir le plaisir de goûter une fois de plus aux délices de cette longue et voluptueuse

poignée de main. — A ce jeu dangereux, l'amour qui les possédait sourdement ne devait pas tarder à éclater, et ce fut en effet ce qui arriva.

L'événement se produisit de la façon la plus simple et la plus naturelle du monde. Un dimanche d'août, jour de la fête patronale de Champlain, Hubert, en venant faire sa visite habituelle, trouva Jacqueline seule dans le logis désert. Mme de Gurgis, qui était bonne et traitait maternellement ses domestiques, leur avait permis à tous d'aller à la fête et s'était fait préparer un souper froid, afin qu'ils ne fussent pas obligés de rentrer avant la nuit.

— J'ai donné campos à toute la maison, dit-elle à Hubert, étonné de la solitude complète de Val-Dormant... Les domestiques sont comme nous autres, ils ont besoin de s'amuser, et je les ai envoyés à Champlain avec la permission de dix heures... Si vous

restez à souper avec moi, vous serez obligé de vous servir vous-même.

Cette perspective parut enchanter le jeune homme; ils allèrent s'asseoir chacun dans une encoignure de l'antique causeuse en velours d'Utrecht, et Jacqueline proposa à Hubert de continuer la lecture d'un livre qu'ils avaient commencé et qui les amusait fort. C'était la jeune femme qui lisait, d'une voix douce et nette, tandis que des Châtelliers contemplait sa lectrice. Dans la pénombre du salon, dont les volets étaient clos du côté du soleil, Jacqueline paraissait ce jour-là plus séduisante encore que de coutume; de même que ces eaux jaillissantes rendues colorées et lumineuses par le jeu d'un appareil souterrain, l'amour caché dans son cœur l'illuminait et lui donnait une couleur charmante. A un certain moment, elle interrompit sa lecture pour faire une remarque à laquelle Hubert ne répondit que par un coup d'œil

attendri. Bientôt leurs regards, fondus l'un dans l'autre, échangèrent une muette déclaration d'amour. Au dehors un silence endormeur régnait dans les sapins du parc; par la baie de la porte-fenêtre ouverte, on apercevait un coin de jardin plein de roses; des bourdons s'y promenaient en ronronnant, et au loin le vent apportait par bouffées des sonneries de cloches et les fanfares de la fête. Tout à coup le livre tomba des mains de Jacqueline, elle se trouva doucement emprisonnée dans les bras de son jeune voisin, et elle y resta...

V

Elle se donna sans réserve et sans scrupule, car son mariage *in partibus* ne lui pesait guère, et elle ne se croyait tenue à aucun devoir de fidélité envers un original qui l'avait abandonnée le soir de ses noces. N'ayant été, ni l'un ni l'autre, gâtés en matière de tendresse, ils s'aimèrent de toutes leurs forces et mordirent à belles dents, avec délices, dans le savoureux fruit d'amour. Non seulement ils s'adorèrent avec passion, mais cette passion se changea en une liaison durable. Jacqueline y apportait les émerveillements d'une vierge et l'affection quasi maternelle d'une femme déjà

mûrie par la réflexion. Hubert y mettait tout l'enthousiasme d'un premier amour et toute l'expansion d'un cœur reconnaissant. A mesure que leur union se faisait plus intime, il découvrait en son amie des qualités qui la lui rendaient encore plus chère : la bonté, la franchise et une culture d'esprit bien supérieure à la sienne. Les laides, lorsqu'elles charment, fixent leurs amoureux par des liens qui se brisent difficilement. Hubert des Châtelliers donna une nouvelle preuve de la justesse de cette observation; de mois en mois il se montrait plus épris et son attachement devenait plus solide.

Afin de sauvegarder les convenances, ils s'efforçaient de mettre dans les manifestations de leur tendresse beaucoup de discrétion et de prudence. Ils cachaient leur bonheur et le mystère ajoutait une plus exquise saveur à cette intimité qui se dérobait à tous les yeux, parmi les massifs boisés de Val-Dormant.

Mais quelques précautions qu'ils prissent, l'amour est de si volatile essence, il a une si pénétrante odeur, qu'on le découvre, si hermétiquement enfermé qu'il soit. Peu à peu, l'étroite familiarité qui existait entre le jeune propriétaire de la Roserelle et Mme de Gurgis fit sourire les gens du voisinage ; on en jasa à Champlain et ailleurs, et certaines âmes charitables se scandalisèrent. La chose vint aux oreilles de M. de Noirel, qui crut devoir adresser à sa sœur de fraternelles remontrances. Jacqueline, inquiétée dans son bonheur, répondit vertement qu'elle était d'un âge où l'on est seule responsable de ses actes, et qu'elle avait acheté assez cher le droit de vivre à sa guise. M. de Noirel se le tint pour dit, et satisfaisant à la fois son égoïsme et sa dignité, il profita de cette réponse pour se désintéresser des affaires de sa sœur. Hubert et Jacqueline, du reste, ne se tracassèrent pas longtemps des propos du tiers et du

quart; ils avaient jusque-là vécu tous deux loin du monde et prenaient médiocrement souci de l'opinion des indifférents. Ils s'obstinèrent à s'aimer en paix dans leur solitude ; ils s'y oublièrent et bientôt on les y oublia aussi. Les langues se lassèrent de tourner à leurs dépens, la malignité publique chercha d'autres aliments, et les gens des environs finirent par accepter avec plus d'indulgence le fait accompli.

Leur intimité se continua donc, toujours discrète et toujours tendre, ayant la sécurité d'un mariage sans en avoir les prosaïques promiscuités. Au bout de cinq ans, ils trouvaient le même plaisir à se voir ; leurs cœurs battaient avec la même émotion pendant les minutes qui précédaient l'heure assignée à leurs rendez-vous ; ils se quittaient chaque soir avec les mêmes regrets, après avoir goûté, avec la même joie tranquille, la volupté des caresses et le charme des causeries.

. . .

. .

Un après-midi de janvier, au commencement de la sixième année de leur liaison, ils devisaient tendrement dans le grand salon, devant la cheminée où pétillait une belle flambée de hêtre. Il faisait au dehors un de ces froids noirs qui fleurissent de givre les vitres des fenêtres et donnent aux arbres des airs morfondus, un de ces temps de bise et de gelée qui vous rendent plus précieux le coin du feu et plus tendre l'intimité. Ils se disaient comme on est heureux de se bien aimer dans un logis bien clos, en cette dure saison, et ils se serraient béatement l'un contre l'autre. Un silence profond régnait autour du logis, et les mélancoliques soupirs du vent, dans les sapins de l'avenue, semblaient une discrète chanson berceuse, destinée à accompagner le sommeil hivernal des champs et des bois.

Tout à coup, en ce calme profond de la nature assoupie, un lointain bruit de sonnailles

tinta faiblement dans la direction de Champlain. Les deux amis l'écoutèrent distraitement et se blottirent encore plus près l'un de l'autre, sur le velours de la vieille causeuse qu'ils avaient roulée près du feu.

— J'aime entendre ce bruit de grelots sur les routes, dit Hubert, je l'aime surtout aux approches de la nuit ou par des après-midi d'hiver pareils à celui-ci, quand je suis douillettement assis en ma chambre bien chauffée... J'éprouve un plaisir égoïste à penser aux voyageurs qui courent les chemins par un temps semblable, et je me sens encore plus heureux par comparaison...

— Moi aussi, j'aime ces sonnailles qui tintent, ajouta Jacqueline ; cela me rappelle les premières années de jeunesse où je m'ennuyais si fort à Val-Dormant, et où je souhaitais que l'une de ces rares voitures dont j'entendais les grelots, m'apportât enfin le changement d'existence auquel j'aspirais...

Maintenant, continua-t-elle en baisant le front d'Hubert, j'ai le bonheur rêvé et je ne demande plus rien aux grelots des voitures qui passent...

Le tintement des sonnailles se rapprochait toujours plus clair et plus allègre dans le vent d'hiver. On distinguait nettement le roulement des roues et le trot des chevaux sur la terre durcie. La rumeur, un moment assourdie, retentit plus voisine; il semblait aux écoutants que la voiture roulait maintenant dans l'avenue. Tout à coup des claquements de fouet pétillèrent, il y eut une soudaine explosion de sonnailles, puis tout se calma. Un équipage s'était arrêté dans la cour. On percevait un bruit de voix et le choc d'une portière ouverte et refermée.

Les deux amoureux s'étaient levés tout interdits ; la surprise leur coupait la parole et ils s'interrogeaient du regard, sans oser se

communiquer leurs rapides et anxieuses réflexions.

La porte du salon fut ouverte comme par un coup de vent. Catherinette apparut effarée et cria d'une voix étranglée :

— Madame, c'est M. de Gurgis !

VI

Ce fut si renversant, si étourdissant, si incongru, que Jacqueline ne trouva même pas la force de s'éloigner de la causeuse, où tout à l'heure elle était si tendrement assise à côté d'Hubert des Châtelliers; ce meuble profond et peu large rendait encore plus visible aux yeux du survenant la familière intimité qui régnait entre les deux voisins. La jeune femme devint très pâle et Hubert lui-même perdit contenance.

M. de Gurgis entra en souriant et avec l'aisance d'un homme qui est chez lui. Ces cinq années passées en Orient l'avaient un peu

plus fané et vieilli, mais il était toujours très élégant, très soigné, très dédaigneux, avec des manières froidement polies. Il jeta un coup d'œil ironique sur la causeuse maintenant vide et s'avança vers la désolée Jacqueline.

— Madame, dit-il en lui baisant le bout des doigts, j'ai été mis à la retraite, j'ai débarqué avant-hier à Marseille et ma première visite est pour vous... Je ne sais pas encore où je m'installerai pour manger la modeste pension que le gouvernement doit me servir ; en attendant que cette pension soit liquidée, j'ai pensé qu'il était convenable que je vinsse vous présenter mes devoirs et vous demander de me donner l'hospitalité. Mais, poursuivit-il avec une intention sarcastique, en dévisageant M. des Châtelliers, je ne veux être une cause de dérangement pour personne... Ayez la bonté de me faire préparer une chambre, ajoutez un couvert à table et ne changez rien à vos habitudes.

Là-dessus, sans paraître s'apercevoir de l'attitude embarrassée du jeune des Châtelliers et de la stupéfaction indignée de Jacqueline, il s'adossa à la cheminée, se chauffa les pieds et se mit à discourir sans la moindre gène, comme s'il n'eût jamais quitté Val-Dormant.

Il défrayait seul la conversation, car ses deux interlocuteurs n'étaient guère en humeur de causer. — Hubert, consterné et prompt à désespérer, voyait le doux commerce d'intimité et de tendresse, qui avait charmé sa jeunesse et celle de Jacqueline, à jamais ruiné par l'arrivée de cet intrus. Il s'interrogeait déjà pour savoir quel parti il fallait prendre. Assurément, en sa qualité de mari légal, M. de Gurgis avait le droit de se réinstaller à Val-Dormant; mais il était odieux à Jacqueline, et il allait la rendre horriblement malheureuse, et c'était à lui, Hubert, de prendre les mesures nécessaires au repos et au salut

de son amie. Devait-il provoquer M. de Gurgis, ou bien décider la jeune femme à s'enfuir avec lui et à se dérober ainsi à une tyrannie insupportable? Il ne voyait que ces deux alternatives et se demandait fiévreusement laquelle il choisirait. — De son côté, Mme de Gurgis, revenue de sa première stupeur, se disait qu'il fallait trancher dans le vif et éloigner à tout prix ce haïssable personnage qui, après cinq années d'abandon, s'avisait de réclamer ses droits. Elle résolut d'avoir sur-le-champ une explication, et, s'adressant à Hubert :

— Monsieur des Châtelliers, lui dit-elle, voulez-vous avoir l'obligeance de veiller à ce qu'on prépare l'appartement de M. de Gurgis et à ce qu'on monte chez lui ses bagages.

En même temps, elle jetait à la dérobée au jeune homme un coup d'œil suppliant, dont celui-ci, avec la perspicacité d'un amant, devina toute la signification. Il comprit que

Jacqueline lui demandait de rester auprès d'elle et de prendre patience ; il se serait fait couper en quatre plutôt que de ne pas obéir. Il s'inclina donc et sortit, après l'avoir rassurée du regard.

Restée seule avec son mari, Jacqueline se tourna impétueusement vers lui, et d'un ton hautain :

— M'expliquerez-vous, monsieur, demanda-t-elle, ce que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

— Madame, répondit froidement Gurgis, je n'ai nullement l'intention de plaisanter... Le gouvernement, je vous le répète, m'a créé des loisirs un peu plus tôt que je ne le désirais, et n'ayant en France, pour le moment, d'autre domicile que le vôtre, j'ai cru agir correctement en réintégrant le logis conjugal.

— Vraiment ?... Vous oubliez, monsieur, de quelle façon vous l'avez quitté, ce logis !

— J'ai eu des torts, je l'avoue, mais je suis

prêt à les réparer et à remplir mes devoirs... dans toute leur étendue.

— Il est trop tard ! répliqua Jacqueline avec vivacité ; à l'injure que vous m'avez faite en m'abandonnant le soir de notre mariage, n'en ajoutez pas une autre en vous imposant ici, malgré moi.

— Trop tard ! murmura Gurgis en souriant ironiquement ; prenez garde, madame. Votre hâte de vous débarrasser de moi pourrait me faire supposer que ma place est prise par un autre !... Dans ce cas, j'aurais à examiner jusqu'à quel point mon honneur se trouve lésé et quelle conduite je dois tenir à l'égard de... cet autre.

En même temps, il lançait un regard aigu et menaçant dans la direction de la porte par laquelle Hubert était sorti. Jacqueline saisit ce regard et en comprit la signification. Elle se souvint d'avoir entendu dire à son frère que Gurgis avait eu de nombreux duels, dont

il s'était toujours tiré à son avantage ; elle trembla pour son ami, et sa tendresse la douant tout à coup d'une rouerie diplomatique qui n'était guère dans son tempérament, elle chercha au fond de sa cervelle féminine une ruse capable de dépister les soupçons de M. de Gurgis. Elle se dit qu'il était impossible que ce vieux beau, aimant le plaisir et le monde, s'accoutumât à la vie monotone et casanière de Val-Dormant. Elle prit donc le parti de ne pas le brusquer et eut l'air de se résigner :

— Ce que vous insinuez là, répondit-elle, est une nouvelle offense, mais elle me laisse insensible... Quoique vous ne soyez mon mari que de nom, il vous plaît de revendiquer les droits que vous donne le Code ; c'est fort bien... Vous prétendez vous installer à Val-Dormant, soit, restez-y... Je vous offre le vivre et le couvert, mais il est bien entendu que là doivent se borner vos prétentions... Je ne

changerai rien à mes habitudes et à mes façons de vivre, et vous demeurerez ce que vous avez toujours été pour moi... un mari purement nominal...

Comme elle achevait, Hubert rentra. Jacqueline avait repris tout son sang-froid, et, sans se troubler, elle présenta cérémonieusement le jeune homme à M. de Gurgis.

— M. des Châtelliers, ajouta-t-elle, est mon plus proche voisin et mon meilleur ami : il vient souvent me voir et me faire la lecture... Justement, quand vous êtes arrivé, monsieur, nous étions en train de lire un ouvrage fort intéressant, et si vous le permettez, nous continuerons... Vous le savez, il est entendu que nous ne nous gênerons jamais réciproquement... Si vous préférez monter dans votre chambre et vous y reposer, ne vous croyez pas obligé par politesse à rester avec nous...

M. de Gurgis, visiblement déconcerté par

la ferme attitude de Jacqueline et la netteté avec laquelle elle avait déterminé leur situation respective, bredouilla quelques mots aimables pour affirmer qu'il serait charmé d'assister à la lecture, puis il s'assit dans un fauteuil, au coin du feu. Mme de Gurgis tendit à Hubert la *Princesse de Clèves*, et celui-ci commença bravement à lire à haute voix la seconde partie.

— Elle se moque de moi! pensait l'ex-consul... Hum! son caractère ne s'est pas amélioré en vieillissant, et il ne ferait pas bon avoir maille à partir avec elle!...

En entrant dans le salon de Val-Dormant et en y constatant la présence d'un jeune homme admis sur un pied d'intimité, Gurgis avait tout d'abord flairé quelque histoire galante. Il s'était promis de jouir de la déconvenue des deux amoureux et de tirer parti de la situation pour imposer sa volonté à sa femme et la mater du coup. L'entretien qu'il

venait d'avoir et le sans-façon avec lequel Jacqueline le traitait, l'obligèrent à revenir sur ses premières impressions : « Il me semble, se dit-il, que si elle était coupable, elle se montrerait plus confuse et moins maîtresse d'elle-même. Me suis-je trompé ? Ce garçon est-il un simple coquebin qu'elle réduit au rôle platonique de Sigisbé, ou bien veut-on me donner le change?... Dans tous les cas, et jusqu'à ce que j'aie éclairci la chose, il me semble que je vais jouer ici un singulier personnage !... Le jeu en vaut-il la peine? Voilà la question... »

Pendant qu'il se plongeait dans ces réflexions, Hubert continuait sa lecture. Gurgis ne prêtait guère l'oreille aux délicates analyses de Mme de La Fayette. Il détestait les romans en général et se souciait peu des beaux sentiments ; mais le débit d'Hubert des Châtelliers était chantant et monotone, de sorte que, la chaleur du feu et la fatigue du voyage aidant,

l'ancien diplomate se mit à dodeliner de la tête et glissa dans une douce somnolence. Bientôt un ronflement sonore appela sur lui les regards des deux amis. Il dormait la bouche ouverte, et sa moustache teinte, ses joues maquillées, ses yeux aux paupières ridées prêtaient à sa figure une si comique expression, qu'Hubert ne put s'empêcher de s'interrompre pour sourire.

VII

Ce silence subit, succédant à la cadence des phrases, réveilla le dormeur. Il se frotta les yeux, surprit les sourires rentrés de sa femme et du lecteur, et se sentit parfaitement ridicule.

— Excusez, balbutia-t-il, j'ai la tête un peu lourde, et je crois que j'agirais sagement en allant me reposer là-haut pendant une heure ou deux...

— Je vous en prie, ne vous gênez pas! repartit Jacqueline en sonnant Catherinette, on va vous conduire chez vous...

Quand il les eut quittés et qu'ils furent certains qu'il avait gagné sa chambre, les

deux amoureux se prirent les mains et s'entre-regardèrent avec tristesse :

— Qu'allons-nous devenir? soupira Hubert, et qui eût cru, ce matin encore, que le malheur fût si près de nous!

— Nous étions trop heureux, murmura Jacqueline, et le Ciel a voulu nous envoyer cette épreuve...

— Tout à l'heure, continua le jeune homme, qnand il m'a toisé de son air impertinent, je me suis tenu à quatre pour ne pas le traiter comme il le mérite.

— Gardez-vous bien de le provoquer, il vous tuerait!

— Eh! la mort vaudrait mieux qu'une séparation comme celle dont nous sommes menacés...

— Oh! se récria Jacqueline en lui prenant les mains, pouvez-vous dire de pareilles choses!... Que deviendrais-je moi, méchant garçon, si je ne t'avais plus?

— Pardon, ma mie Jacqueline, je t'adore, et quoiqu'il arrive, je resterai auprès de toi !...

Il l'entoura de son bras et la serra si étroitement qu'il sentit contre sa poitrine la tiède et palpitante pression du sein de la jeune femme. Ce doux contact lui rendit toute son énergie et il s'exclama :

— Si nous partions ensemble, si je t'emmenais bien loin de cet odieux trouble-fète !...

— Y pensez-vous, Hubert? protesta-t-elle en se dégageant... Non, non, ce sont de ces extrémités auquelles il ne faut recourir que lorsque tout est désespéré... Et je garde encore l'espoir que nous nous tirerons d'affaire sans esclandre... Oui, j'ai en idée que les choses s'arrangeront... Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, de peur de vous leurrer, mais ayez patience et soyez prudent.

— En attendant, que dois-je faire ?... Rester ce soir ou rentrer chez moi ?

— Non, restez... Ne me laissez pas dîner seule avec lui !...

Tandis que, comme Chimène et Rodrigue, les deux amoureux se lamentaient sur leur triste destinée, M. de Gurgis s'installait dans son appartement. C'était précisément cette même chambre où il avait couché lorsqu'il était venu faire sa cour à Jacqueline. Rien n'avait changé : les rideaux de damas brun donnaient toujours au lit un air de catafalque, les lithographies de Boilly et le « Coucher de soleil sur le Bosphore » pendaient encore aux murs. Entre les deux vases d'albâtre, la pendule arrondissait son cadran de cuivre où les aiguilles s'étaient arrêtées. — « Ouf! soupira l'ex-consul en tirant son fauteuil devant la cheminée, où les bûches pleuraient et noircissaient sans donner de flamme, le temps a eu beau marcher, tout est resté immobile dans ce château somnolent : les bois sont toujours maussades, le mobilier n'a pas

été renouvelé, et la dame du logis n'a pas embelli. » Le séjour de Gurgis dans la société des Levantines l'avait rendu encore plus difficile sur le chapitre de la beauté plastique, et pour lui, Jacqueline, en sa simplicité rustique, ne possédait aucune des qualités qui rendent une femme attrayante. — « Décidément, continua-t-il, je m'étais trompé ; il est impossible que ce jeune coq soit amoureux de cette robuste provinciale aux gros os, aux gros sourcils, qui s'habille à la mode de ma mère-grand. Jacqueline, d'ailleurs, est trop ennuyeuse pour ne pas être vertueuse ; même, la vertu paraît lui avoir considérablement aigri le caractère... Je ne me vois pas du tout prenant ma part des maigres distractions de ces deux personnages, écoutant la lecture de romans soporifiques, allant aux vêpres le dimanche, et, le soir, faisant la partie du curé de Champlain... Au bout de huit jours d'une pareille existence,

on me retrouverait moisi au fond d'un placard... Brr!... il me semble que je suis encore au temps où cet animal de Noirel m'a amené ici pour me marier, et rien que cela me donne la chair de poule... »

Tout en égrenant ces mélancoliques réflexions, il ferma de nouveau les yeux et s'endormit profondément. Il rêva qu'il cheminait dans l'église de Champlain, escortant à l'autel le pain bénit porté par Jacqueline, tandis que M. des Châtelliers servait la messe en costume d'enfant de chœur. Il était précédé d'un suisse faisant résonner sa hallebarde sur les dalles, et le curé à figure poupine lui adressait un discours en trois points pour le féliciter d'avoir réintégré le domicile conjugal... Il sommeillait si bien, que Catherinette fut obligée de le secouer pour lui apprendre que le dîner était servi.

Il descendit tout frissonnant dans la salle à manger qui, elle non plus, n'avait pas changé.

Il vit reparaître la même porcelaine blanche opaque, le même linge cylindré et luisant, le même réchaud de plaqué où l'on posait les plats. Ami, l'épagneul, qui avait flairé en M. de Gurgis un ennemi de la race canine, l'accueillit par des aboiements rageurs, et, pendant tout le dîner, l'ancien consul eut l'ennui de l'entendre grogner sous la table, à proximité de ses mollets. La conversation se traîna languissamment. Jacqueline et Hubert parlaient des dernières coupes de bois, de la difficulté qu'on avait à se procurer des ouvriers et de la hausse des grains au dernier marché de Châtillon. Après avoir épuisé ces considérations d'économie rurale, on attaqua des sujets plus frivoles : Mme de Gurgis raconta que le curé de Champlain avait eu une attaque de rhumatisme goutteux; Hubert annonça que le juge de paix avait tué deux chevreuils dans le bois de La Faye et qu'on préparait une battue pour la semaine suivante. — M. de Gurgis

écoutait sans pouvoir placer un mot, sa figure s'allongeait, son sourire de commande avait disparu de ses lèvres, et il étouffait sous sa serviette des bâillements spasmodiques.

Lorsqu'on rentra au salon, Jacqueline, très aimable, lui tendit une tasse de café, puis se dirigea vers la table de jeu et dit d'un air ingénu :

— Puisque nous voilà trois, nous allons pouvoir faire un boston!

C'en était trop. Gurgis posa brusquement sa tasse sur la tablette de la cheminée et s'adressant à sa femme :

— Madame, commença-t-il, ne comptez pas sur moi, je n'entends rien au boston!... D'ailleurs, vous me voyez désolé de vous avoir dérangée... Et, à vous parler franchement, je crois que décidément je ne pourrai jamais m'habituer à la vie de campagne... Je préfère m'en retourner tout droit à Paris, et je vous fais mes humbles excuses... N'y aurait-il pas

moyen d'avoir des chevaux pour demain?

A cette question, Hubert, qui sentait son cœur battre, se détourna pour cacher la joie qui illuminait son visage. Jacqueline restait impassible.

— Je suis au regret, répondit-elle, de n'avoir pu, monsieur, vous procurer de plus agréables distractions... Mais vous le savez, Val-Dormant n'est pas un pays de ressource... Quant aux chevaux, les miens sont à votre disposition... En s'en retournant à la Roserelle, M. des Châtelliers passera par Champlain, afin de s'y procurer une voiture plus légère que ma berline.

M. de Gurgis salua, baisa cérémonieusement le bout des doigts de sa femme et demanda la permission de se retirer chez lui.

Quand il fut remonté dans sa chambre, Jacqueline prit la main d'Hubert et la serra nerveusement :

— Vite! murmura-t-elle, allez à Cham-

plain et arrangez tout pour que la voiture soit dans la cour, demain matin, à neuf heures!...

Hubert ne se le fit pas dire deux fois, il courut au village et trouva un bon cabriolet, qu'il donna l'ordre de conduire sur-le-champ à Val-Dormant.

Le lendemain, à neuf heures, le meilleur cheval était attelé à la voiture et les bagages étaient chargés. M. de Gurgis, lesté d'une tasse de chocolat, emmitouflé dans sa pelisse, apparut sur le perron, remercia Hubert, s'excusa, baisa encore une fois la main de sa femme, et partit comme il était venu.

Quand le jeune des Châtelliers entendit les grelots du cheval résonner au bas de la côte de Champlain, il sauta au cou de son amie; ils s'embrassèrent avec l'effusion de gens qui ont couru un terrible danger et qui voient tout à coup le bonheur rentrer dans leur logis.

Malheureusement les bonheurs terrestres

sont de courte durée, et un nouveau trouble-fête qu'on n'attendait guère, frappa un soir à la porte de Val-Dormant : ce fut la mort, qui emporta brusquement Jacqueline de Noirel.

— La pauvre! me dit longtemps plus tard Hubert des Châtelliers, en me contant lui-même cette histoire, — la pauvre, elle ne profita guère de sa liberté reconquise... Elle mourut, deux ans après, d'une mauvaise fièvre... Quant à moi, je suis resté à la Roselle. Vingt ans se sont passés depuis; mais quand j'entends des sonnailles tinter sur le grand chemin, je tressaille encore et il me semble revoir Jacqueline avec sa haute taille, ses yeux humides, ses bonnes lèvres rouges, me serrant dans ses bras sur le seuil de cet antique salon, où nous nous sommes si chaleureusement aimés.

Mai-Juin 1889.

LA

BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Suivant de mystérieuses lois d'affinité, certains détails de la beauté féminine nous charment plus spécialement, et développent plus puissamment en nous les passions de l'amour. Ainsi, dans *Monsieur Nicolas*, Restif de la Bretonne confesse que la vue d'un petit pied coquettement chaussé suffisait à le rendre éperdument amoureux. D'autres, comme le héros du *Lis dans la vallée,* s'éprennent à la contemplation d'une taille souple et d'onduleuses épaules. Roger

de Pontual, lui, était irrésistiblement attiré par la beauté de la chevelure. Il ne pouvait voir d'abondants cheveux bruns ou blonds, crèpelés ou lisses, roulés en nattes ou tordus en un épais chignon, sans être pris d'un véhément désir d'y poser ses lèvres. Le déroulement de ces masses soyeuses, enveloppant la forme féminine, voilant à demi un jeune visage d'une ombre éparse, à travers aquelle les yeux luisent étrangement, était pour lui une source de sensations rares, et comme une induction à des élans d'amoureuse tendresse.

Bien que Roger de Pontual eût dépassé la trentaine, je dois déclarer que les apparences l'avaient plus d'une fois trompé. Cette source, où il aimait à boire, lui avait paru souvent mélangée d'éléments équivoques. Par le temps qui court, il est peu de femmes qui se contentent de leurs propres cheveux; plus une coiffure est d'une complication attrayante,

et plus l'art y supplée la nature. Après s'être ingénument extasié devant une jolie tête, que le poids des cheveux semblait presque entraîner en arrière, Pontual, lorsqu'il approchait de plus près, s'apercevait avec douleur que les boucles étaient postiches, et que le lourd chignon sortait de chez le coiffeur. Ces déboires, néanmoins, ne refroidissaient pas les ferveurs de sa païenne adoration pour l'opulente épaisseur des cheveux noirs ou fauves, et, nouveau Jason en quête d'une Toison nouvelle, il poursuivait infatigablement, à travers des expériences plus ou moins heureuses, la recherche de son idéal.

Or, il advint qu'un soir cet idéal de prédilection s'offrit à lui dans sa perfection la plus complète. En ce temps-là, on s'était pris, dans la haute société parisienne, d'un engouement très vif pour les représentations de tableaux vivants. Les patriciennes les mieux titrées ne craignaient pas de monter

sur les planches et de se montrer à leurs amis dans les poses et les costumes les mieux appropriés à leur genre de beauté. Dans un salon du quartier Monceau, où Roger de Pontual fréquentait et où l'on raffolait de cette sorte de divertissement, on représentait ce soir-là la rencontre de Faust et de Marguerite. Aux sons d'une musique religieuse, Gretchen, chaste et recueillie, son missel à la main, descendait lentement les degrés de l'église. Roger se trouvait tout près de la rampe et, quand le rideau s'écarta, il eut comme un éblouissement à la vue de la personne qui jouait le rôle de Marguerite. Elle était assez jolie, svelte, mince, bien faite, très blanche de peau ; mais ce qui la mettait avant tout hors de pair, c'était une merveilleuse chevelure blonde, séparée sur la nuque en deux épaisses nattes dorées qui lui tombaient jusqu'aux talons.

Pontual se sentit empoigné par une admi-

ration enthousiaste, tandis que les applaudissements des spectateurs saluaient cette exquise apparition blonde. Après que le rideau se fût fermé, il questionna la maîtresse de la maison et apprit que la Gretchen du tableau vivant était une jeune Russe, Mlle Sacha Vassilieff, arrivée à Paris depuis peu avec sa mère. Du reste, dès que la représentation fut terminée, Mlle Sacha se mêla aux groupes épars dans les salons, et Pontual put la contempler de près. Il la trouva plus séduisante encore ; ses cheveux d'un roux doré, très fins et très épais, étaient séparés au milieu de la tête par une étroite raie, d'où partaient les masses lustrées formant les deux longues nattes qui avaient émerveillé Roger. Avec cela, elle avait une taille très souple, des yeux gris câlins et un joli sourire, ce qui acheva de troubler le cœur de notre ami. Avant la fin de la soirée, il avait la tête complètement tournée, il se fit présenter aux dames

Vassilieff et manœuvra si bien qu'il obtint la permission d'aller les voir chez elles, à leur jour.

Les deux Russes habitaient un petit entresol rue Chateaubriand. Elles menaient un train modeste et, bien qu'elles fussent reçues dans le meilleur monde, ne paraissaient pas avoir beaucoup de fortune. Roger de Pontual devint leur visiteur assidu et, à mesure que ses visites se multipliaient, son admiration pour la belle fille aux cheveux dorés se transforma en une passion de plus en plus absorbante. Lorsqu'il était chez Mme Vassilieff, ses yeux ne quittaient plus la jolie tête de Sacha. La blonde chevelure aux nattes lustrées l'attirait comme un aimant, l'ensorcelait et l'enveloppait d'un rets magique. Sacha s'apercevait fort bien de la fascination qu'exerçaient sur lui ses cheveux; aussi mettait-elle une coquetterie raffinée dans la façon de les arranger. Tantôt elle les laissait pendre en une

lourde natte, nouée d'un ruban bleu, tantôt elle les roulait en épaisses torsades, tombant très bas sur la nuque.

Pontual, devenu moins réservé depuis que la jeune fille lui faisait un plus engageant accueil, se penchait vers elle, s'extasiait sur l'art de sa coiffure, respirait longuement le capiteux parfum qui émanait des nattes fauves et résistait à grand'peine à un désir fou d'y poser ses lèvres. Parfois, pourtant, à travers cette griserie, le souvenir de ses précédentes désillusions lui revenait à l'esprit et un doute le tracassait : « Tous ces cheveux sont-ils bien à elle? » se demandait-il alors. Il jetait de nouveau des regards attentifs sur la coiffure de Mlle Vassilieff, mais l'examen discrètement minutieux auquel il se livrait ne permettait de constater aucune découverte fâcheuse. Sacha, avec une perspicacité toute féminine, semblait avoir deviné les vagues soupçons qui tourmentaient Pontual, car, un

jour qu'ils étaient restés en tête-à-tête, elle amena la conversation sur les tricheries auxquelles beaucoup de femmes ont recours pour accroître le volume de leur chevelure.

— Quant à moi, déclara-t-elle, je suis sans peur et sans reproche, car tous mes cheveux m'appartiennent.

En même temps, d'un geste brusque et hardi, elle enlevait son peigne, et toute sa magnifique chevelure ruisselait en ondes soyeuses presque jusqu'à ses pieds.

Après le coup de théâtre de ce délicieux échevèlement, Roger de Pontual fut tout à fait conquis. Il n'eut plus qu'une pensée dominante : devenir maître et seigneur de la jeune Russe, afin de jouir tout à son aise de la voluptueuse beauté de ses cheveux d'or. Mais Sacha, malgré ses étourderies apparentes et ses libres allures, était une honnête fille. Pontual comprit bien vite qu'elle ne se donnerait qu'en justes noces. Si Mlle Vassilieff

était pauvre, il avait, lui, de la fortune pour deux : il possédait cent mille francs de rente et un château dans les environs de Paris.

Il pouvait donc se permettre de se marier selon ses goûts et il se décida à demander la main de Sacha. Tout heureuse de cette aubaine inespérée, Mme Vassilieff la lui accorda sur-le-champ, et Sacha ratifia avec empressement la promesse de sa mère. Elle ne mit à son consentement qu'une condition, c'est qu'elle garderait avec elle une paysanne petite-russienne qui l'avait élevée et qui lui servait de femme de chambre.

La célébration du mariage suivit promptement ces accords et, le soir de la cérémonie, lorsque les époux, en route pour Florence, s'arrêtèrent à Dijon pour y passer leur première nuit de noces, ce fut la servante petite-russienne qui présida à la toilette de la jeune mariée. Elle peigna, lissa et natta les beaux cheveux d'or, puis quand elle eut

achevé de coiffer Sacha, elle lui dit en russe :

— Vous pouvez être tranquille, tout est en ordre et il ne se doutera de rien.

Car, hélas! les beaux cheveux d'or étaient faux... Mais les nattes additionnelles étaient d'un ton si semblable à celui de la courte et authentique chevelure de Sacha, un habile coiffeur les avait si artistement attachées brin à brin dans les dessous, aux racines des cheveux naturels, qu'elles paraissaient merveilleusement vivantes et qu'on aurait juré qu'elles ne faisaient qu'un avec la mignonne tête de la jeune Mme de Pontual.

L'illusion est tout. Pontual fut royalement heureux et la possession ne le blasa nullement. Il ne se lassait pas d'admirer les cheveux de sa femme; il avait pour eux un culte idolâtre, il en était fier, et ne pouvait se tenir de les vanter à ses amis et à ses proches. Après avoir passé deux mois en Italie, les jeunes mariés vinrent habiter la Tillaye, —

c'était le nom du château que Pontual possédait dans la vallée de Chevreuse, — et Roger s'empressa de présenter sa femme aux membres de sa famille.

Il avait une sœur mariée avec un propriétaire des environs ; il avait aussi de nombreux voisins de campagne. Tout ce monde connaissait l'histoire du romanesque mariage de Roger de Pontual et avait entendu célébrer la beauté non pareille de la blonde chevelure de Sacha. On l'attendait avec impatience, et les femmes, surtout, étaient désireuses de voir de près ces cheveux d'or dont Roger avait fait tant de bruit. Aussi, dès son arrivée, la jeune Mme de Pontual devint-elle en butte à une curiosité peu discrète et, pour dire le vrai, peu bienveillante.

Cette agaçante curiosité ne fut pas la seule goutte amère versée dans la coupe de son bonheur. Depuis le retour d'Italie, il s'opérait dans l'âme de Sacha un travail mystérieux et

troublant. En donnant sa main à Roger de Pontual, elle n'avait, d'abord, pensé qu'à faire un beau mariage, et son cœur n'avait pas été touché. Mais, à mesure qu'elle connaissait mieux son mari, elle s'était prise pour lui d'une tendresse profonde ; à mesure, aussi, que cet amour conjugal l'envahissait, elle était honteuse du rôle qu'elle avait joué avec ce galant homme et de l'erreur déloyale dans laquelle elle l'entretenait.

Plus d'une fois déjà, elle avait été sur le point de se jeter à ses pieds et de lui avouer la vérité. Mais juste au moment où elle prenait ces généreuses résolutions, Pontual avait un revif d'admiration pour les magnifiques cheveux d'or, il les baisait avec ravissement, il se plaisait à répéter à sa femme qu'il adorait sa chevelure et que c'étaient ces belles nattes qui l'avaient rendu amoureux. — Alors la malheureuse prenait peur, elle craignait de perdre tout son charme aux yeux de

son mari, si elle lui avouait sa détestable tromperie; elle prévoyait que, dans sa colère trop légitime, Roger la repousserait avec mépris, et elle renfonçait dans sa gorge les aveux qui lui montaient aux lèvres.

Aux remords qui la torturaient vinrent se joindre de nouvelles angoisses. Elle tremblait maintenant que sa supercherie ne fût découverte. Quand les regards des femmes de sa société se fixaient trop attentivement sur sa coiffure, elle s'imaginait y lire une curiosité suspecte. Elle redoutait surtout sa belle-sœur, qui la jalousait et ne lui pardonnait pas de s'être fait épouser pour sa beauté. Celle-ci semblait réellement se douter de quelque chose; à chaque instant, sous prétexte d'admirer les cheveux de Sacha ou d'étudier sa coiffure, elle rapprochait son méchant visage de la tête de la jeune femme et cherchait à surprendre, dans l'entrelacement des nattes, quelque signe révélateur

d'une tromperie vaguement soupçonnée. Un jour, la femme de chambre petite-russienne avertit sa maîtresse que cette belle-sœur avait cherché à la faire parler en lui offrant de l'argent.

A partir de ce moment, Sacha vécut dans de perpétuelles terreurs. « Qu'adviendrait-il, si cette odieuse femme réussissait à inspirer des doutes à Roger, et si ce dernier s'avisait d'examiner de plus près cette chevelure dont la splendeur l'avait séduit? » Heureusement Pontual gardait sa foi entière et paraissait plus amoureux que jamais.

Néanmoins, Mme de Pontual demeurait cruellement inquiète et, prise entre ses remords et ses craintes, elle menait, au milieu du luxe et du plaisir de la Tillaye, une existence peu enviable. A ses souffrances morales, une souffrance physique s'ajouta. Tant qu'elle était jeune fille et vivait seule avec sa mère, elle pouvait chaque nuit se mettre à l'aise et

s'alléger momentanément de la gène douloureuse que l'artifice de sa coiffure lui imposait.

Ses fausses nattes étaient attachées, mèche à mèche, à ses vrais cheveux par des ligaments imperceptibles qui, à la longue, produisaient une tension pénible et irritaient atrocement le cuir chevelu. Maintenant qu'elle était sournoisement surveillée et rarement seule, même la nuit, elle était condamnée à garder continuellement cette fatigante chevelure que les femmes lui enviaient. Parfois les nattes, trop lourdes, semblaient lui arracher le crâne; toute sa tête était comme criblée de picotements aigus; elle pâlissait; elle avait besoin de la concentration de toute sa force nerveuse pour ne point se trouver mal, et, en proie à ce supplice, elle était obligée de sourire, de se montrer aimable avec des invités, de répondre par des caresses aux caresses passionnées de son

mari. De loin en loin, seulement, elle inventait un prétexte pour aller seule à Paris; elle courait chez le coiffeur qui lui avait vendu et ajusté les fausses nattes et, là, elle pouvait, pendant quelques heures, se débarrasser de cette artificielle beauté qui lui pesait et la brûlait comme une tunique de Nessus.

Mais, ces heures de trêve étaient forcément rares; la prudence lui défendait d'avoir trop souvent recours à la complicité du coiffeur. Quand elle se rendait chez lui, elle redoutait d'être suivie; elle se voilait d'un triple voile; elle changeait plusieurs fois de voiture dans le trajet; elle prenait toutes les précautions et avait toutes les affres d'une femme qui va à un rendez-vous coupable. Ces transes, ces troubles de la conscience, cette crainte incessante d'être découverte ou trahie, tous ces tourments intérieurs, joints à d'intolérables tortures physiques, finirent par altérer gravement sa santé; elle maigrit, s'anémia et,

au début d'une grossesse, elle fit une fausse couche, à la suite de laquelle elle mourut presque subitement.

La douleur de Pontual fut inexprimable. Tout d'abord, il fut anéanti comme s'il eût reçu un coup de massue et tomba à demi évanoui au pied du lit où Sacha avait rendu le dernier soupir. Quand il revint à lui, il eut un accès de désespoir violent, chassa de la chambre mortuaire tous les familiers qui l'entouraient et ferma sur eux la porte à double tour, déclarant qu'il voulait seul veiller près du corps de sa femme.

Lorsqu'il se trouva face à face avec Sacha, pâle et enveloppée de ses beaux cheveux dénoués, il ne voulut pas croire qu'elle eût cessé de vivre, il se pencha sur le cadavre, prit les cheveux d'or à poignée et les couvrit de baisers, en criant à travers ses sanglots : « Sacha ! Sacha ! » Mais Sacha restait inerte ; la mort l'avait déjà raidie.

Il fallut se faire une raison et se courber devant l'impitoyable réalité. Pontual voulut au moins conserver pieusement l'adorable chevelure qu'il avait tant chérie. Il prit des ciseaux, et se mit en devoir de couper les mèches, tout près de la tête. Tandis qu'il les écartait doucement du doigt, il aperçut, tout à coup, les ligaments menus qui attachaient les fausses nattes, découvrit la supercherie et recula atterré. Sa femme l'avait trompé comme les autres, et il n'avait adoré qu'une chevelure postiche!... Il fut saisi d'une violente colère, apostropha la morte, lui reprocha ses mensonges, et fut sur le point d'arracher les fausses nattes pour les fouler aux pieds. Mais il s'arrêta avec horreur devant cette profanation. Peu à peu, avec la nuit survenante, en face de cette morte rigide, sa violence tomba. Il songea qu'en somme elle l'avait tendrement aimé et lui avait donné, tout en le trompant, la plus délicieuse illusion

du bonheur et, quand le jour blanchit aux fenêtres, il avait pardonné à Sacha.

Il voulut qu'aucune main étrangère ne touchât à cette tête toujours chérie. Aidé de la servante petite-russienne, il l'enveloppa lui-même dans un voile qui cachait ses cheveux, il la revêtit d'une robe blanche et ne la quitta que lorsqu'elle eut disparu sous le couvercle du cercueil de palissandre.

Et ce fut ainsi que la belle Sacha aux cheveux d'or s'en alla dans la tombe, emportant avec elle le secret de son mensonge.

ROCHERS INACCESSIBLES

Je suis monté hier au Parmelan, qui est dans mon voisinage et dont la longue cime rocheuse, d'un gris argenté, s'élève à pic comme un rempart cyclopéen au-dessus d'Annecy et de la vallée du Fier. J'ai une prédilection pour cette montagne. Malgré son attitude hautaine, elle est d'un accès facile. Les deux tiers de l'escalade s'y font à travers des prairies et des bois. Elle n'a point de proportions écrasantes ; son altitude de 1,800 mètres s'harmonise avec l'intimité du

lac d'Annecy, dont elle limite l'horizon, du côté du nord, par d'élégantes et sobres lignes qui font penser à un paysage grec. Les profondes vallées qui se creusent à sa base aident encore à l'illusion et suggèrent des visions arcadiennes. Il n'est pas jusqu'à son joli nom de Parmelan qui n'ait quelque chose d'antique.

J'avais dépassé le *Plan de l'écureuil*, à partir duquel, sous la retombée des hêtres, des sapins et des sorbiers, la flore alpestre se développe dans toute sa gloire ; je m'attardais à cueillir des framboises sauvages aux marges du sentier, quand, au détour d'un lacet, j'ai aperçu un touriste qui me précédait et dans lequel j'ai reconnu un propriétaire des environs, François de Rivaz. C'est un alpiniste fervent. Chaque été, depuis cinq ans, je le rencontre en Savoie, et un commun amour pour la montagne a établi entre nous des relations presque amicales. Il passe la belle

saison dans une gentilhommière perchée au milieu des bois, un peu au-dessus du col de Bluffy; de sorte que de ses fenêtres il peut voir, d'un côté, la nappe azurée du lac et, de l'autre, la verte vallée du Fier, juste à l'endroit où Jean-Jacques traversa la rivière à gué avec M[lles] Galley et Graffenried. M. de Rivaz touche à la quarantaine et, comme il est resté garçon, sa modeste fortune lui permet de vivre à sa guise.

De taille moyenne, le jarret solide, les épaules robustes, la barbe blonde, le teint rosé avec de clairs yeux bleus dont l'honnête limpidité n'exclut pas la finesse, ce galant homme est un des plus agréables échantillons du type savoyard. Il a une culture d'esprit assez étendue, une parfaite loyauté et, ce qui n'est pas rare chez les gens de la montagne, un trésor de naïve poésie et de candeur que l'expérience de la vie n'a pas entamé.

Tandis que nous échangions une poignée de mains, je crus remarquer sur sa physionomie ouverte un certain embarras et comme une vague contrariété, poliment, mais insuffisamment déguisée. En dépit de ses efforts pour être aimable, il avait l'air distrait; une lutte intérieure semblait s'établir entre son ordinaire affabilité et un secret désir de se tenir sur la réserve. Pendant les premières minutes, cela jeta entre nous une froideur gênante et je commençais à me repentir de l'avoir rejoint, quand tout à coup Rivaz me dit brusquement :

— Vous me trouvez maussade, n'est-ce pas?... Je vous avoue franchement que j'ai d'abord été un peu ennuyé de vous rencontrer... Mais je préfère encore que ce soit vous plutôt que telle autre de mes connaissances, et, puisque nous devons passer la soirée côte à côte, je vais vous conter pourquoi je monte aujourd'hui au Parmelan... Oui, j'aime

mieux tout vous dire, au risque d'être blagué.

Je crus devoir protester contre les intentions moqueuses qu'il me prêtait.

— Oh! continua-t-il, ne vous défendez pas... Vous autres, Parisiens, vous ne donnez guère dans le sentimentalisme, c'est connu, et quand vous saurez mon histoire, vous me jugerez un peu trop romanesque pour mon âge; mais tant pis!... j'ai besoin de m'épancher... Apprenez donc que je vais là-haut dans l'espoir d'y rencontrer une personne que je n'ai pas vue depuis vingt ans et qui doit faire, ce soir, l'ascension du Parmelan avec sa famille...

*
* *

Tout en ébauchant cette confidence, Rivaz avait rougi, et je surpris dans ses yeux bleus une lueur tendre, presque mouillée. Il s'arrêta, arracha machinalement une fleurette

au gazon du talus, contempla rêveusement la coulée ensoleillée et verdoyante par où l'on aperçoit les maisons de Dingy, le miroitement du Fier, les bois de Bluffy et le bleuâtre profil des montagnes du lac, puis il poursuivit :

— Cette personne est une femme... Je l'ai beaucoup aimée quand elle avait dix-neuf ans et que j'en avais vingt-deux. Son passage à travers ma vie a laissé en moi de si chères impressions, qu'aujourd'hui je grimpe au Parmelan pour revoir, ne fût-ce qu'une minute, cette Colette de la Blonnière qui a été toute l'occupation et toute la joie de ma jeunesse.

« Oui ! je l'ai bien adorée, et elle-même, j'imagine, avait pour moi plus que de l'amitié. Je ne l'ai jamais possédée, et pourtant le souvenir de nos courtes heures d'amour parfume encore mon âge mûr; l'image de Colette s'est reflétée sur tout le paysage que nous contemplons d'ici. La teinte du lac me

rappelle le bleu changeant de ses yeux; les risées du soleil sur l'eau me reparlent de son attirant sourire. La montagne tout entière, avec sa verdeur, sa lumière, ses colorations, ses odeurs d'herbes fauchées, me semble s'être imprégnée du charme troublant qui émanait de la personne de Colette, et c'est pourquoi je reviens ici chaque été avec amour.

« Nous étions voisins de campagne. Elle habitait non loin de Bluffy, à Alex, une maison moitié ferme et moitié château, qui est encore debout, et dont je ne puis voir la terrasse en auvent sans un serrement de cœur. Nos familles se visitaient et, depuis l'époque où Colette avait quitté son couvent de Chambéry, nous nous rencontrions souvent, grâce à la liberté que permet la vie campagnarde. Je la vis pour la première fois par un clair après-midi de septembre, pareil à celui-ci, et tous les détails de cette journée sont pour moi nets et précis, comme s'ils

dataient d'hier. — Un prunier vigoureux se penchait au-dessus du porche de sa maison, et, de chaque côté du seuil, des buissons de fuchsias poussaient à foison leurs grappes de clochettes rouges. Debout, parmi cette ombre verdoyante, Colette, en robe rose, la tête renversée en arrière, tendait le giron de son tablier pour recevoir les prunes violettes qu'un paysan perché dans l'arbre faisait pleuvoir sur le sol. La cambrure de la taille souple, le mouvement gracieux du cou et des épaules, les rondeurs commençantes du corsage, la blancheur des bras demi-nus... Non, jamais je n'oublierai le trouble délicieux que me causa cette éblouissante apparition. J'ouvrais des yeux extasiés, une douce chaleur me coulait dans les veines, et l'oppression que je ressentais était telle que je ne pouvais parler. Colette s'aperçut de mon émoi, sourit, rougit, puis s'esquiva pour prévenir ses parents...

« Un peu plus tard, je la revis. Elle était au piano, dans le salon obscur, et chantait, d'une voix limpide, une brunette du dix-huitième siècle, dont la simple mélodie m'allait droit au cœur et qui commence par ces vers :

> Rochers inaccessibles,
> Que vous êtes heureux
> De n'être point sensibles
> Aux tourments amoureux...

« Comment nous nous aimâmes, je n'en sais plus rien. Aucun événement notable ne marqua les progrès de cette naissante passion. Elle fut l'œuvre lente et cachée des heures et des jours. Nous sentions le bonheur d'être ensemble, de nous entre-regarder silencieusement ou de dissimuler notre émotion sous d'insignifiantes causeries, et jamais nous ne nous avouâmes notre amour. Nous éprouvions une sorte de pudique répugnance à profaner cette secrète tendresse par une parole ou un geste

trop expressif. Nous nous contentions de ces regards fondus l'un dans l'autre, dont le silencieux échange accroissait encore la volupté.

« D'ailleurs, nos mères prudentes nous surveillaient de très près. La passion muette que trahissaient mes yeux et mes subites rougeurs, quand Colette était près de moi, leur avait, sans doute, donné l'éveil, et, comme nous étions trop jeunes pour qu'on pût songer à nous marier, comme, en outre, nos familles avaient d'autres vues et d'autres projets, on nous laissait rarement seuls. Cette surveillance étroite, jointe à la gaucherie de deux jeunes gens dont le cœur était aussi timidement honnête que la tendresse était brûlante, ne nous permit point de succomber à la griserie des sens ; mais, en même temps, elle renforça notre amour. La retenue qu'elle nous imposait nous rendait plus intuitifs et plus ingénieux ; elle doublait la flamme de

nos regards, la furtive joie de nos serrements de mains.

« Ainsi, pendant dix-huit mois, cet invisible amour brûla silencieusement; puis, soit qu'on se fût aperçu des préoccupations de Colette, soit qu'on jugeât prudent de rompre une intimité qui pouvait devenir dangereuse, brusquement, M. et M[me] de la Blonnière résolurent de quitter Alex et de retourner à Lyon, où ils avaient des intérêts. Ce projet fut si rapidement délibéré et si secrètement mis à exécution que je l'appris seulement la veille du jour fixé pour le départ de Colette et de ses parents.

* * *

« Atterré, le cœur navré, la tête en désordre, je m'échappai de chez moi comme un fou et, toujours courant, je gagnai Alex. J'ar-

rivai haletant sous la galerie, où je trouvai Colette en compagnie d'une femme de chambre et en train de remplir une malle. Au bruit de mon pas, elle se retourna, vit ma figure bouleversée et ses yeux devinrent humides.

« — Est-il vrai que vous partez demain? balbutiai-je.

« — Oui, répondit-elle, nous allons à Lyon.

« — Vous y serez longtemps?

« — Je ne sais... Mon père parle d'y rester jusqu'à la fin des études de mon jeune frère.

« — Alors... c'est fini... Je dois vous faire mes adieux...

« — Oui, murmura-t-elle en plongeant sa tête dans la malle, comme pour y ensevelir ses larmes.

« Moi-même je me violentais pour ne pas éclater en cris et en sanglots. A la veille de cette cruelle séparation, j'avais tant de choses à dire, et je ne pouvais parler. La maudite

présence de la servante me contraignait à ne proférer que des paroles banales. Enfin Colette comprit mon supplice, elle en eut pitié et, se relevant :

« — J'ai mis de côté, reprit-elle, quelques livres pour vous... Venez que je vous les donne !

« Elle entra dans sa chambre qui ouvrait de plain-pied sur la galerie, je l'y suivis et, lestement, elle referma la porte derrière moi. Sans un mot, je lui tendis les bras ; elle s'y jeta passionnément. Ah ! quel délice inoubliable que ce muet embrassement dans la chambre aux volets clos !

« Nous avions la tête perdue... Je ne sais ce qui serait advenu si le pas de la servante, dans la pièce voisine, ne nous eût arrachés à cette troublante folie.

« — Allez-vous-en ! supplia Colette en se dégageant de mes bras.

« Épouvanté moi-même de mon audace,

effrayé de son effroi, je me glissai dehors et je me trouvai sur le chemin de Bluffy sans trop savoir comment j'y étais arrivé...

« Elle partit le lendemain et je passai tout le jour à courir à travers les bois environnants pour revisiter chacune des places où nous étions venus ensemble. Je revoyais l'allée moussue où sa robe rose m'apparaissait de loin entre les arbres ; le chemin du bord de l'eau où je l'avais rencontrée un soir, occupée à couper des branches d'épine-vinette ; le ravin où j'avais grimpé pour lui cueillir des cyclamens...

« Ma poitrine se serrait à la pensée que tout cela ne reviendrait plus ; je murmurais, avec des sanglots dans la gorge, les paroles de sa chanson favorite :

Rochers inaccessibles...

« Ah ! le bonheur, à peine l'avons-nous

entrevu qu'une main impitoyable nous emporte bien loin, comme les enfants qu'on emmène avant la fin du spectacle... De quelle pauvre et chimérique étoffe est tissée la destinée humaine ! Le passé est peuplé d'ombres, le présent nous coule dans les mains comme de l'eau, l'avenir n'est qu'incertitude, et voilà de quoi se compose cette vie à laquelle nous tenons tant !...

« Vingt années de fausses joies et d'agitations stériles se succédèrent. Je n'avais plus revu Colette. Je savais qu'on l'avait mariée à Lyon, et c'était tout ; mais j'avais conservé au plus profond de mon âme le souvenir de notre brève tendresse, et les plaisirs d'amour que j'ai pu goûter par la suite n'en avaient jamais effacé l'exquise saveur.

« L'autre soir, Cadoux, le *chalézan* de Parmelan, en s'arrêtant devant ma porte, m'apprit qu'il allait chercher à Annecy celle qui s'était appelée autrefois Colette de la

Blonnière. Elle arrivait d'Aix avec son mari et ses enfants, et comptait faire l'ascension du Parmelan en famille. Cela m'a donné une secousse au cœur. Tout le temps jadis en sa prime fleur est ressuscité soudain. J'ai désiré revoir une dernière fois l'amie de ma jeunesse, et je suis monté ici. Je sais que je vais sans doute au-devant d'une désillusion ; mais c'est plus fort que moi, et je passerai la nuit là-haut… »

.˙.

Tandis que Rivaz achevait ces confidences, nous avions escaladé l'escalier de géants du Grand-Montoir, d'où la vue plonge jusqu'au fond des verdoyantes vallées lointaines de Naves et de Dingy. Vers six heures, nous atteignîmes le sommet et devant nous se dressèrent les murs gris du chalet adossé aux

pâturages. Au-dessous, sur la route muletière, montaient les claquements de fouet et les cris des guides, annonçant l'arrivée d'une bande de touristes.

A nos pieds s'étendait cette étrange mer de pierres qu'on nomme les *Lapiaz;* avec leurs vagues pétrifiées, leurs crevasses béantes, leurs squelettes de pins décharnés, ces Lapiaz semblent les restes d'un vieux monde éteint. Tout au loin, du côté de l'est, les aiguilles du mont Blanc et les profils d'une longue chaîne de glaciers transparaissaient derrière de mobiles nuages, que le soleil déclinant teignait d'idéales couleurs : rougeurs d'aurore, violets mystiques, azurs aux irisations d'opale. Puis, l'astre ayant disparu dans un océan de vapeurs orangées, tout pâlissait. les glaciers devenaient blafards, les Lapiaz prenaient des tons d'un lilas mélancolique.

— Rentrons! dit François de Rivaz, avec un involontaire frisson.

Dans la grande salle servant de réfectoire et où ronflait un poêle de cuisine, les touristes de tout sexe et de tout âge affluaient. Au travers des groupes, l'hospitalier chalézan Cadoux et sa femme dressaient le couvert sur de massives tables, rangées contre les murs, et où s'installaient déjà les excursionnistes affamés. Comme l'obscurité embrunissait cette pièce spacieuse, Mme Cadoux allumait des bougies et les disposait de loin en loin sur la nappe. Nous venions de nous asseoir à une petite table isolée. Tout à coup, Rivaz me serra la main, et, d'un coup d'œil significatif, me désigna cinq touristes qui entraient.

Ce groupe de nouveaux arrivants se composait d'un homme déjà mûr et replet, roux, barbu, ayant la physionomie ennuyée d'un négociant retiré des affaires, — de trois enfants de sept à quinze ans, et d'une dame ayant conservé l'air jeune, bien qu'elle

approchât de la quarantaine. — A l'altération des traits de mon ami, je compris que la nouvelle venue était Colette. Fort jolie encore, elle avait des yeux d'un bleu noir, très brillants; sa bouche était restée fraîche, ses épaules et son corsage avaient conservé un modelé charmant, malgré un commencement d'embonpoint.

A ce moment, le chalézan Cadoux, s'adressant à mon compagnon, l'appela tout haut : « Monsieur de Rivaz! » Colette eut un léger tressaillement. Pendant quelques secondes, son regard inquiet se rencontra avec celui de Rivaz, mais elle ne sourcilla pas et n'eut pas l'air de le connaître.

Avec vivacité, elle entraîna ses enfants vers la table qui leur était réservée et s'y assit de façon à nous tourner le dos. Elle semblait tenir ses yeux rivés sur ceux de son mari, placé en face d'elle. Celui-ci, qu'on nommait M. Divoire, mangeait avec des

précautions tâtillonnes et minutieuses; de temps à autre, il jetait un regard méfiant du côté de François de Rivaz. Peut-être avait-il entendu parler de l'ancienne inclination du propriétaire de Bluffy et trouvait-il suspecte sa présence au Parmelan? Colette devait savoir à quoi s'en tenir la-dessus, car elle ne bougeait pas. Seulement, un insensible frisson de ses épaules dénotait une agitation intérieure. Rivaz, lui, mangeait du bout des dents et, taciturne, gardait ses yeux fixés sur ces belles épaules frissonnantes, sur cette taille souple et cette nuque blanche où frisotaient des cheveux châtains.

Et tandis qu'au cœur de cet homme et de cette femme frémissaient les souvenirs de l'amour d'autrefois, un joyeux brouhaha bourdonnait entre les quatre murs nus du chalet. Aux lueurs tremblotantes des bougies, toutes les figures jeunes ou vieilles, masculines ou féminines, formaient un amusant

ensemble de silhouettes tantôt sommairement éclairées, tantôt noyées dans une ombre mystérieuse. Au dessert, les convives, réunis par hasard sur ce sommet de montagne, commencèrent à se familiariser et les groupes se confondirent. Seuls, nous étions isolés à notre table. La plus jeune des enfants de Mme Divoire, une fillette de sept ans, aux boucles châtaines, quitta sa place et vint rôder curieusement autour de nous. D'un tour de main, Rivaz l'attira à lui, la regarda avec émotion et lui déposa sur le front un furtif baiser. « Comme elle lui ressemble! » murmura-t-il. Les éclats de rire de l'enfant attirèrent l'attention de Mme Divoire. Elle se retourna, surprit cette caresse rapide et, doucement :

— Eh bien! Colette, s'exclama-t-elle, eh bien!...

On s'était levé et les touristes, presque tous las, gagnaient lourdement, les uns, le

dortoir commun sur le foin ; les autres, les lits disposés dans d'étroites chambrettes. Notre cabinet, à Rivaz et à moi, était voisin de la pièce réservée aux dames, dont nous séparait seulement une cloison de sapin. François se dévêtit à moitié, et se jeta sur son lit sans desserrer les lèvres. Quand notre lumière fut éteinte, nous distinguâmes de l'autre côté de la cloison la voix de Colette qui câlinait sa petite fille, et la dodelinait pour l'assoupir. J'étais fatigué et je m'endormis assez vite, mais d'un sommeil entrecoupé, pendant lequel j'entendais Rivaz s'agiter nerveusement sur son lit de camp.

*
* *

Nous fûmes réveillés par un blanc rayon matinal qui traversait les vitres sans rideaux. Dans la salle résonnaient déjà les souliers

ferrés des touristes occupés à commander leur déjeuner, et Cadoux vint crier à notre porte :

— Messieurs, dépêchez-vous, le soleil va se lever!...

— Au revoir, me dit Rivaz en bouclant ses guêtres, je me soucie comme d'une guigne du lever du soleil et je redescends. Toutes les aurores ne m'ôteraient pas le noir que j'ai dans l'âme. J'avais bien prévu que c'était de la tristesse qui m'attendait ici, mais j'essayais encore de me leurrer... Maintenant, je suis fixé. Elle n'a même pas daigné me reconnaître !

— Attendez-moi, repartis-je, touché de compassion, je descendrai avec vous...

Nous sortîmes. Au bas de l'escalier, des touristes frileusement enveloppés de châles regardaient du côté du levant, où une vive teinte rose courait déjà sur les cimes des glaciers. Comme nous contournions le chalet,

il nous fallut passer devant la croisée de la chambre réservée aux dames. Les deux battants étaient ouverts et Colette, en train d'habiller sa fillette, fredonnait à mi-voix des bouts de mélodie, destinés sans doute à mettre l'enfant en bonne humeur. François de Rivaz jeta un regard douloureux vers la Colette d'autrefois. Je ne sais si elle nous aperçut; mais, tandis que nous dévalions vers le sentier caillouteux du Montoir, nous l'entendîmes chanter d'une voix plus distincte, bien qu'un peu tremblante :

> Rochers inaccessibles,
> Que vous êtes heureux
> De n'être point sensibles
> Aux tourments amoureux...

Au même moment, le soleil, d'un bond, surgit au-dessus des montagnes et allongea nos deux ombres sur le chemin.

— Ah! s'écria amèrement Rivaz, en fai-

sant résonner son bâton ferré sur les cailloux, il n'y a pas de rochers si escarpés que l'homme ne puisse escalader ; c'est le bonheur dans l'amour qui seul est inaccessible.

Talloires, septembre 1890.

LA FÉE

Un soir de mars, nous revenions de la passe aux bécasses, et tout en cheminant sous les étoiles, nous évoquions des souvenirs d'enfance. On vint à parler du charme des contes de nourrice et de la vitalité des traditions populaires :

— Moi, dit l'ami Tristan, j'ai été élevé dans le monde du merveilleux et les contes de Perrault ont été ma première lecture. Vers ma sixième année, j'y ajoutai la *Belle aux cheveux d'or* et l'*Oiseau bleu*, de Mme d'Aul-

noy, plus un abrégé de mythologie; pendant un bon bout de temps, j'ai puisé dans ces trois livres mes notions sur le train de la vie et le monde extérieur. Dans mon idée, tout ce qui ne se passait pas conformément aux lois de la féerie, me paraissait sortir du bon sens et de la vérité.

La plupart de mes journées s'écoulaient au fond d'un vieux jardin contigu au logis paternel, et j'y attendais de pied ferme les prodigieuses aventures qui ne pouvaient manquer de m'y arriver. J'y cherchais la fleur qui chante, j'interpellais les pinsons perchés sur les arbres, je leur criais de ma voix la plus insinuante :

> Oiseau bleu, couleur de temps,
> Vole à moi promptement!...

Les pinsons ne se pressaient nullement de m'obéir, mais ces déconvenues n'affaiblissaient en rien la robustesse de ma foi. Je me

disais seulement que si les fleurs restaient muettes et si les oiseaux faisaient la sourde oreille, cela tenait à ce que je n'étais pas encore pourvu du talisman qui met les bêtes et les plantes à la discrétion des simples mortels. Afin de posséder cet indispensable auxiliaire, je résolus de m'adresser à la fée. J'ignorais si elle se nommait Urgèle ou Carabosse. Pour moi, c'était la « Fée »; comme si cette appellation générique eût doublé la mystérieuse puissance de la divinité inconnue. J'invoquais donc la fée avec des accents impérieux et inquiets. Elle ne donnait pas signe de vie, mais j'espérais toujours la voir apparaître, et il y avait dans cette attente quelque chose de doucement solennel qui me faisait passer un voluptueux frisson à fleur de peau.

Un soir, dépité de ne voir rien venir, je contai mes ennuis à ma bonne et à la cuisinière, qui me semblaient des personnes expé-

rimentées et d'excellent conseil. Mal m'en prit. C'étaient deux vieilles filles fort dévotes. Elles m'écoutèrent en hochant la tête et furent scandalisées de ma crédulité qui leur parut sentir le fagot.

« Il n'y a plus de fées, me déclara Scholastique, la cuisinière, le bon Dieu les a chassées et les a changées en souris noires... »

Elles s'acharnèrent toutes deux si impitoyablement sur mes croyances païennes et me catéchisèrent si rudement que j'allai me coucher, navré de cette cruelle révélation.

« Il n'y avait plus de fées! » A mon réveil, le jardin avait un aspect désenchanté et noir. Le voile qu'on venait de déchirer brutalement me laissait voir une réalité froide, terne, et fastidieusement prosaïque. Je n'en gardai pas moins en un coin du cœur une tendresse vague pour ce monde féerique que les deux vieilles servantes avaient exorcisé avec force signes de croix. A travers les tourments de

la vie de collège et les troubles de la première jeunesse, le souvenir de la fée persista dans mon imagination, mêlé au regret de ne l'avoir jamais contemplée face à face, et au désir de la rencontrer un jour...

Et, — si étonnante que la chose puisse vous sembler, — ce beau jour arriva dans le plein de ma jeunesse, au moment où je touchais à ma vingt-cinquième année.

Je revenais d'une course de montagne et je regagnais nuitamment les bords d'un des plus charmants lacs de la Savoie. J'errais le long des berges, en quête d'un gîte, et, comme dans ce pays encore peu fréquenté les hôtelleries n'abondent pas, je me demandais déjà si je ne serais pas forcé de loger à la belle étoile... Cette perspective du reste ne m'inquiétait que médiocrement. La nuit était chaude et lumineuse, une vraie nuit de féerie. Dans le ciel pur, une pluie d'étoiles filantes: sur les pentes des montagnes, de blanches

traînées vaporeuses qui s'argentaient à mesure que la lune, presque ronde, émergeait à l'échancrure d'un des sommets; partout un silence endormeur, à peine troublé par les notes flûtées des rainettes.

Tandis que je me rapprochais de la rive plantée d'aulnes et de saulaies, la lune tout à fait dégagée jetait, en travers du lac, un mobile reflet d'or qui ressemblait à un long filet aux mailles scintillantes. Sous l'influence de cette nuit enchantée, mes croyances au merveilleux, le vieux culte de mon enfance, se réveillaient en moi, et j'étais tenté, comme jadis, d'évoquer « la fée » et de la supplier de m'édifier, d'un coup de baguette, un gîte où je pourrais me reposer sans quitter les berges de ce lac adorable.

Soudain, au moment où les chimères d'autrefois reprenaient possession de mon cerveau, il y eut sous les saules un frais clapotement, et, à la clarté de la lune, je vis surgir

à la surface de l'eau diamantée une tête de jeune femme aux cheveux épars, puis deux épaules blanches, enfin une ronde poitrine à demi voilée... J'eus un éblouissement, et mes paupières battirent comme si elles eussent été aveuglées par un rais de soleil trop ardent. Je ne savais plus trop que penser, et je me tâtais pour constater si je n'étais pas le jouet d'une hallucination. Pendant ce temps la baigneuse avait jailli hors de l'eau et disparu. Elle s'était certainement abritée sous les aulnes, car un moment après j'entendis s'envoler de dessous les arbres une voix très musicale, qui fredonnait les paroles d'une barcarole italienne.

Je restais immobile, les pieds dans l'herbe, et ma tête commençait à tourner. Je songeais à cette fée Mélusine que le comte de Poitiers rencontra au bord d'une fontaine, en forêt, et je me demandais si j'avais affaire à une ondine ou à une créature humaine...

De temps en temps la baigneuse interrompait sa chanson et je percevais un bruit d'étoffes froissées. Au bout de quelques minutes, je la vis sortir du fourré, vêtue d'une robe de laine blanche aux plis très amples. Elle avait laissé flotter ses cheveux sur ses épaules, pour les sécher sans doute, et le clair de lune l'illumina tout entière. Elle était de taille moyenne; dans le cadre des cheveux épars, sa figure avait ce type que les peintres de l'école du Vinci donnent à leurs têtes de femmes : l'ovale allongé, les yeux filtrant une caresse à travers des paupières demi-fermées, les pommettes légèrement saillantes et la bouche agrandie par un indéfinissable sourire. Elle m'aperçut; ses minces sourcils noirs se froncèrent, un éclair scintilla sous ses cils et un dépit hautain, quelque chose de la royale colère d'une Diane surprise, altéra ses traits délicats. Elle me toisait des pieds à la tête, cherchant à

deviner quel était cet intrus, d'où il sortait et depuis combien de temps il se trouvait là?... Moi, pendant cet examen, je demeurais bouche bée, en admiration devant l'inconnue.

En sa qualité de fée, elle lut ce qui se passait en mon for intérieur et reconnut vraisemblablement qu'elle était en présence d'un honnête touriste. L'expression farouche de sa figure s'adoucit, et ses lèvres redevinrent souriantes. Encouragé par ce mystérieux sourire, je murmurai quelques mots d'excuse et j'eus assez de sang-froid pour tourner ma phrase de façon que la féerique baigneuse fût persuadée que je n'avais pas assisté à sa sortie de l'eau.

« Je descends de la montagne, lui dis-je, et je longeais la berge en quête d'une hôtellerie.

— Il n'y a point d'auberge de ce côté-ci du lac, répondit-elle avec un imperceptible

accent exotique, mais rebroussez chemin... A cent pas d'ici, vous trouverez un chalet à l'entrée d'un parc... Frappez à la porte et demandez qu'on vous prépare un gîte pour la nuit... Si l'on vous fait quelque objection, vous ajouterez : « Je viens de la part de la Princesse ; » cela suffira...

Elle m'indiqua la direction du parc d'un signe de la main, et s'enfonça lentement sous bois, tandis que je la remerciais.

Encore émerveillé de cette aventure, je suivis les indications de la fée et j'arrivai à une large grille dont l'un des battants était entr'ouvert. J'aperçus le chalet dont une plantureuse glycine enguirlandait les galeries fuselées et où une lumière brillait aux vitres du rez-de-chaussée. Je heurtai. Une vieille paysanne m'ouvrit et accueillit d'abord ma requête par un refus, mais quand j'eus prononcé les mots cabalistiques : « Je viens de la part de la Princesse, » cette courte phrase

produisit l'effet de *Sésame, ouvre-toi*. La figure rébarbative de mon interlocutrice se détendit : elle me pria de la suivre, gravit l'escalier extérieur, m'introduisit dans une chambre tapissée de nattes, garnie de meubles en *pitch-pin*, alluma des bougies et se retira sans souffler mot.

Mon premier soin fut d'ouvrir une fenêtre, de me pencher à la balustrade, et de regarder au dehors.

Je vis le moutonnement feuillu d'un grand parc étalé au revers de la colline, puis, entre des massifs de marronniers, le toit plat d'une élégante villa ouvrant les arceaux de sa *loggia* sur le fond du lac. Baignée d'une vaporeuse clarté lunaire, cette blanche demeure prenait des airs de palais enchanté.

Je fus tiré de ma contemplation par un bruit de porte, et en me retournant je me trouvai en face d'une jolie et souple chambrière qui portait une corbeille recouverte

d'une serviette. Avec une courte révérence, elle m'expliqua en italien que la Princesse, supposant que je devais mourir de faim, m'envoyait de quoi souper. En même temps, leste comme un écureuil, elle étendait la serviette sur un guéridon, y déposait un poulet froid, des fruits, du pain et une bouteille de vin d'Asti. Je la chargeai de mes remerciements et m'enquis du nom de sa maîtresse.

— La princesse Tremelli.

— Elle habite la villa?

— *Si, Signor.*

— Elle n'est pas mariée?

La soubrette ne me répondit que par un éclat de rire et me tira de nouveau sa révérence.

— *Felicissima notte!* murmura-t-elle, puis elle disparut.

Le lendemain, au réveil, la vue de la villa encore enveloppée d'ombre et de silence redoubla ma curiosité et je décidai qu'il

m'était impossible de partir sans aller remercier mon hôtesse. Ayant fait un brin de toilette, j'envoyai la paysanne du chalet s'informer de l'heure où la princesse Tremelli voudrait bien me recevoir. La bonne femme revint avec un message de cette dame qui me priait à déjeuner pour midi. J'aurais désiré au préalable obtenir quelques renseignements sur la propriétaire de la villa; mais, outre que je jugeais indiscret et peu délicat de questionner des subalternes, un confus sentiment me poussait à ne point percer l'enveloppe de mystère qui donnait tant de charme à mon aventure. Tout ce que je pus apprendre, c'est que l'hospitalière Princesse était originaire de Venise et passait son été au bord du lac.

Quelle qu'elle fût et d'où qu'elle vînt, cette princesse avait le don de séduire. Elle possédait une grâce embobelineuse jointe à une coquetterie des plus raffinées. Sous ses pau-

pières allongées, ses luisantes prunelles m'attiraient comme un aimant et son sourire de sphinx me donnait l'irritante tentation de poser mes lèvres sur les siennes, afin d'arracher à sa bouche l'énigme qu'elle semblait proposer à mes yeux ensorcelés. Avant la fin du déjeuner, j'étais absolument fasciné et je ne pensais plus qu'à imaginer un biais pour rester dans son voisinage. Elle parut lire dans ma pensée, car elle me dit avec son mélodieux zézaiement vénitien :

— Puisque ce pays vous plaît, pourquoi n'y séjournez-vous pas plus longtemps? Le chalet est à votre disposition. La Josette, qui cuisine fort proprement, vous apprêtera vos repas... Quant à moi, je serai charmée de vous voir et vous me trouverez tous les soirs chez moi, à l'exception du samedi.

J'acceptai sa proposition avec joie. A partir de ce matin de juillet, je devins son hôte et son visiteur assidu. J'étais complète-

ment féru d'amour et la Princesse s'en apercevait parfaitement. Elle me laissait fleureter avec elle sans le moindre scrupule et savait néanmoins me contenir dans les limites d'une tendresse quasi platonique. Sa plus grande faveur consistait à me donner sa main à baiser; et je me trouvais si heureux dans le parc solitaire; l'attrait de la montagne et du lac, les délices de nos tête-à-tête du soir, avaient pour moi tant de saveur que je n'osais me montrer plus exigeant, de peur qu'une audace trop grande ne me fît bannir du paradis terrestre.

Ma voluptueuse griserie dura plusieurs semaines pendant lesquelles nous nous vîmes tous les jours, à l'exception du samedi où la Princesse restait invisible. Ce samedi réservé, qui complétait sa ressemblance avec la fée Mélusine, me causait un secret dépit en même temps qu'il excitait en moi une curiosité jalouse. A quoi pouvait-elle bien em-

ployer cette journée de réclusion et quels mystérieux philtres préparait-elle?... A la longue, je n'y tins plus et je résolus de percer ce mystère. Un samedi soir, ayant pris une barque, j'abordai silencieusement au pied des terrasses de la villa. Un escalier conduisait de la berge à l'une de ces terrasses et permettait d'accéder aux appartements du rez-de-chaussée sans être vu des domestiques. Je gravis les degrés, je traversai une pelouse dont l'herbe drue amortissait mes pas et j'arrivai ainsi jusqu'au salon dont la porte-fenètre était ouverte. Un bruit de voix me guida vers un boudoir séparé de cette première pièce par une tapisserie. Je soulevai audacieusement la portière et fut cloué sur le seuil par l'inattendu du spectacle, aussi bien que par le regard courroucé de la Princesse.

Devant un guéridon chargé de liqueurs se tenait, nonchalamment renversé sur les cous-

sins d'un divan, un gros homme jeune encore, aux moustaches et aux cheveux trop noirs, aux mains chargées de bagues, à la physionomie vulgaire, aux yeux ronds et peu intelligents. Assise familièrement à ses côtés, Mélusine en personne était en train de lui préparer un grog.

— Pardon! balbutiai-je, ébaubi.

La Princesse avait déjà repris son aplomb et fronçait ses minces sourcils.

— Entrez donc! dit-elle avec un accent ironique; puis me présentant à ce personnage qui ressemblait à un ténor de café-concert, elle ajouta : — Le prince Tremelli.

— Je suis désolé de vous déranger, Princesse, répliquai-je subitement dégrisé, je compte partir demain et je ne voulais pas m'éloigner sans vous remercier de votre hospitalité...

Là-dessus je saluai et je sortis, consterné. J'éprouvais un désenchantement et un navre-

ment pareils à ceux que j'avais ressentis dans mon enfance, lorsque mes bonnes m'avaient déclaré qu'il n'y avait plus de fées. Le parc m'était odieux, le lac me semblait piteusement décoloré. L'apparition du vulgaire et problématique époux de la princesse Tremelli avait rompu le charme. Je me sentais abandonné dans un prosaïque désert et je me répétais comme jadis : « La fée est partie !... »

— D'abord, mon cher, interrompit un de nos compagnons, tu aurais dû te souvenir de la fable de Psyché... Les divinités n'aiment pas à être dérangées... Tu as agi comme les enfants qui veulent saisir un papillon, le manquent, et regardent, penauds, leurs doigts teints de la poussière azurée de l'insecte envolé... En second lieu, tu te trompes; la Fée n'est point partie, car le monde ne peut se passer d'elle. Seulement elle ne se montre qu'à ses heures, et de préférence à

ceux qui ont naïvement conservé la jeunesse du cœur et des yeux. — Cette fée insaisissable, sans laquelle la vie n'est qu'une lande monotone; cette magicienne qui donne à la terre sa poésie, sa couleur et son parfum, c'est tout bonnement l'éternelle et nécessaire Illusion!

LA JUSTE MARRAINE

Dans nos forêts d'Argonne, pays de chasseurs, d'anciens verriers, de bûcherons et autres coureurs de bois, on sait de nombreux et merveilleux contes qui servent à défrayer les veillées d'hiver, depuis la Toussaint jusqu'à Pâque fleurie : contes légendaires ou contes joyeux, histoires de revenants ou de bêtes fantastiques, récits satiriques ou édifiants, aussi abondants et variés que les herbes de la Saint-Jean.

Les *brioleurs*, qui transportent les bois et

le charbon à dos de mulet à travers les gorges de la forêt, colportent aussi ces fabuleuses histoires dans les villages de la vallée de la Biesme et les débitent, le soir, à l'auberge, sous la haute cheminée où les clients viennent se chauffer les grègues et fumer leur pipe en buvant un verre de *fignolette.* En voici une, entre autres, que j'ai entendu conter devant l'âtre du *Soleil-d'or,* pendant une nuit de décembre où la neige se tassait aux vitres et floconnait sur les routes.

*
* *

Il y avait une fois, au temps passé, un *boisselier* qui demeurait du côté du Four-aux-Moines. Les boisseliers sont des ouvriers qui campent dans la forêt, près des coupes en exploitation, et fabriquent sur place de menus ustensiles de hêtre ou d'érable, tels que cuil-

lers à pot, salières, écuelles et autres vases en bois qu'ils vendent aux ménagères de la campagne. C'est un métier qui ne rapporte pas de gros gains et où l'on ne roule pas sur l'or. Notre boisselier, qui s'appelait de son nom Doudou Maquart, avait donc grand'peine à joindre les deux bouts, d'autant plus qu'il venait de se marier à la fille d'un bûcheron de Lachalade, et que celle-ci ne lui avait apporté en dot que ses deux bras et ses beaux yeux. Au bout d'un an, sa femme accoucha d'un gros garçon bien râblé et vif comme un écureuil. Pour lors, Doudou Maquart se pensa : « Si je n'ai rien à donner à mon enfant, il faut au moins que je lui trouve une marraine qui le protège et le soutienne, au cas où je viendrais à lui manquer. Mais je veux, avant tout, que celle qui le nommera soit une personne juste, droite et honnête, parce qu'il n'y a que les gens de ce caractère-là auquel on puisse se fier. »

S'étant ainsi résolu, il sortit de sa hutte et se mit en quête à travers bois. Comme il cheminait le long de la *Haute-Chevauchée*, il vit, près du carrefour de la Pierre-Croisée, s'avancer vers lui une dame habillée d'une robe rouge et d'un manteau bleu, qui avait sur la tête une couronne de roses artificielles et portait un reliquaire d'or dans ses mains.

— Bonjour, brave homme, lui dit-elle ; où allez-vous si à bonne heure ?

— Je vais, madame, chercher une marraine pour mon nouveau-né.

— En vérité ?... Eh bien, voulez-vous de moi ?... Je me mets à votre disposition.

— Grand merci, ma bonne dame ; seulement... je voudrais une personne droite, honnête et juste.

— En ce cas, prenez-moi, vous ne vous en repentirez pas... Je suis sainte Hoïlde, la patronne de votre paroisse.

— Sainte Hoïlde !... Vous, une personne

juste ?... Nenni, ma bonne dame, vous ne pouvez faire mon affaire.

— Et pourquoi donc ? demanda la sainte, vexée.

— Pourquoi ? Je vais vous le dire : on vous a installée dans une belle chapelle de notre église pour que vous soyez la protectrice du village, faisant du bien aux braves gens et donnant sur les doigts aux vauriens. Au lieu de ça, vous n'écoutez que votre caprice. Suivant que vous vous êtes bien ou mal levée, vous distribuez à droite ou à gauche vos amabilités, donnant du chaud à ceux qui demandent du froid, de la pluie à ceux qui voudraient du soleil ; oubliant les pauvres diables qui travaillent comme des nègres, et favorisant des gredins qui ne font rien de leurs dix doigts... Non ! je n'appelle pas ça être juste, et vous ne serez pas la marraine de mon gamin... Bien le bonjour !

Là-dessus Doudou tourna les talons à la

sainte et descendit du côté du Claon. Comme il approchait de la verrerie, il aperçut, dans une taille tout embaumée de muguets, une jeune dame, en robe blanche et verte, qui avait des fleurs plein son giron, et qui était belle comme une matinée de mai.

— Où allez-vous si vivement, mon brave homme? s'écria-t-elle.

— Je cherche une marraine pour mon garçon nouveau-né.

— Voulez-vous de moi? repartit-elle obligeamment; je serai enchantée de vous être agréable.

— Oui... mais... c'est que je cherche une femme honnête et juste... Qui êtes-vous d'abord, ma jolie dame, sans vous commander?

— Je suis la reine Vénus... C'est moi qui donne la beauté et la grâce aux enfants des hommes; c'est moi aussi qui leur donne ce qu'il y a de meilleur au monde : l'amour.

— En ce cas, vous n'êtes pas la femme que je cherche.

— Pourquoi donc, impertinent ?

— Pourquoi ?... Parce que vous n'êtes pas juste... Vous donnez la beauté à des gens qui ont l'âme noire comme notre crémaillère, tandis que vous affligez de laideur et de difformité de pauvres diables pleins de vertus... Pour ce qui est de l'amour, permettez-moi de vous dire que vous le semez à tort et à travers dans les cœurs. Vous rendez la Norine amoureuse de Jacques, qui ne se soucie point d'elle, et vous laissez froide comme neige la Renaude dont Pierre est affolé. Vous arrangez si mal les choses qu'on ne voit plus de bons mariages et que les trois quarts du temps la femme tire à hue quand le mari tire à dia... Vous n'avez ni justice ni discernement... Passez votre chemin, ma jolie dame, ce n'est pas pour vous que notre four chauffe.

— Quel butor ! mumura dame Vénus en haussant les épaules.

— Quelle évaltonnée ! grommela Doudou en s'éloignant à grandes enjambées.

Il arriva, toujours cheminant, aux abords de la côte des Fourches, non loin des Islettes, et juste auprès de la pierre où l'on pendait les malfaiteurs ; il eut en rencontre une dame d'âge, à la figure sévère, qui portait lunettes et marchait à pas comptés, tenant d'une main des balances et de l'autre une baguette d'ivoire.

La dame dévisagea Doudou à travers ses besicles, puis, d'une voix rêche, lui demanda :

— Holà ! bonhomme, où vas-tu ?

— Je cours chercher une marraine pour mon garçon qui vient de naître.

— Une marraine ?... Eh bien, écoute : ta figure me revient, et je consens à tenir ton enfant sur les fonts baptismaux.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, répondit prudemment le boisselier ; mais un instant !... Qui êtes-vous ? Il me faut, avant tout, une femme juste.

— Parfait ! Tu ne pouvais tomber mieux, car je suis la Justice en personne.

— La Justice, bonté du Ciel !... C'est vous qui siégez dans les tribunaux et qui jugez les causes des plaideurs ; c'est vous qui condamnez les criminels ou les renvoyez blancs comme neige ?

— C'est moi-même.

— Suffit ! nous ne pouvons nous entendre... Il paraît que, malgré vos lunettes, vous ne voyez pas toujours clair... Des fois, vous envoyez un innocent à la potence et vous laissez filer le coupable. Des fois aussi, dit-on, vous mettez les gens à l'amende, non parce qu'ils ont fauté, mais parce qu'ils ne pensent pas comme vous. Et puis, vous traînez après vos jupons toute une ribambelle de happechair :

huissiers, procureurs et recors, qui s'enrichissent et se gaussent de la peine de nous autres, pauvres pâtiras, qui nous ruinent en papier marqué et nous dévorent en frais. Et vous appelez cela de la justice, vous? Non, non, mille fois non, vous n'êtes pas la marraine qu'il me faut, et je ne veux rien avoir à démêler avec vous !

— Maraud ! tu insultes la justice... Attends, je vais te faire appréhender au corps !...

Mais le Doudou avait de bonnes jambes et il était déjà loin. Tout en courant, il prit à travers champs et alla donner de la tête dans le mur de l'*étrie :* c'est le nom dont on appelle, chez nous, le cimetière.

Tout d'un coup, il vit se dresser devant lui une femme qui était enveloppée dans un drap blanc et qui portait une faux sur l'épaule. Le drap lui couvrait le visage ; tout en marchant, elle faisait avec ses membres un bruit sec, comme celui des grêlons qui

tombent sur un toit, et, d'une voix de crécelle, elle cria au boisselier :

— Camarade, où vas-tu si couramment ?

— Chercher une marraine pour mon nouveau-né.

— Veux-tu de moi ?

— Savoir... Je veux une femme qui soit juste.

— Tu n'en trouveras jamais qui soit plus juste que moi.

— Tout chacun me dit ça... Qui êtes-vous ?

— Je suis la Mort.

Doudou Maquart se pourpensa un peu et répliqua ensuite :

— Pour le coup, oui, vous êtes juste, et vous n'avez de préférence pour personne ! Jeune ou vieux, richard ou va-nu-pieds, manant ou seigneur, princes ou paysans, quand l'heure est sonnée, vous prenez tout le monde, indistinctement, sans vous laisser attendrir par des larmes ou des cris, sans

vous laisser amadouer par des promesses d'or et d'argent. Vous frappez à toutes les portes et quand vous avez dit : « Marche ! » il faut marcher... Il n'y a pas, vous êtes vraiment juste et on peut compter sur vous... Ma fine, vous serez la marraine de mon garçon. Venez-en avec moi.

Et Doudou s'en retourna à sa hutte, bras dessus, bras dessous, avec la marraine qu'il avait choisie pour son fils.

La Mort tint le petit sur les fonts et, après le baptême, il y eut, dans la hutte, un grand repas où on mangea force fricassée, où on but force bouteilles de vin blanc et où on se régala jusqu'à la nuit.

*
* *

Quant on fut au moment de se séparer, la Mort dit à Doudou :

— Tu es un brave homme, mais tu ne me parais mie à ton aise et tu fais une besogne qui ne t'enrichit guère. Puisque me voilà la marraine de ton garçon et que tu as eu confiance en moi, je veux que, un jour, mon filleul ne manque de rien ; pour cela, je vais t'apprendre un métier qui ne te donnera pas de peine et qui te rapportera beaucoup d'argent.

— Lequel donc ? demanda Doudou ébaubi.

— Le métier de médecin.

— Moi, médecin ? Mais je ne sais ni *a* ni *b*, et je ne suis pas même capable de signer mon nom !

— Ne t'inquiète pas de ça. Voici comment tu t'y prendras : Quand tu seras appelé auprès d'un malade, tu regarderas d'abord au chevet du lit, dans les plis des rideaux, et si tu m'y vois sans ma faux, tu pourras être sûr que le malade en réchappera. Alors, donne-lui n'importe quoi, même de l'eau claire, tu le guériras.

Si, au contraire, tu vois briller ma faux dans l'ombre, il n'y aura rien à faire qu'à appeler le notaire et le curé.

Fait et dit. Une fois la Mort partie, Doudou acheta une robe noire, un bonnet carré, et, de boisselier qu'il était, devint médecin. Il ne manquait pas d'assurance, et, comme en ce métier-là, ainsi qu'en bien d'autres, l'aplomb ne gâte rien, on commença à l'appeler. et il se mit à tâter le pouls aux malades. Grâce à la complicité de sa camarade la Mort, il ne se trompait jamais, et quand il avait dit : « Il n'y a rien de grave et nous allons guérir cette homme-là », on était sûr que le patient serait tiré d'affaire. Aussi on venait le quérir de trente lieues à la ronde et il avait d'autant plus de succès que ses remèdes étaient simples, faciles à prendre, sans nausée et sans diarrhée, car il médicamentait ses malades avec de l'eau claire. On prétend même que ce fut lui, bien avant Hahnemann, qui inventa

l'homéopathie. N'importe, il était renommé par son diagnostic ; on payait ses visites en beaux louis d'or et, en peu d'années, il devint riche à millions.

Son garçon grandissait à vue d'œil et prospérait de toutes façons. Doudou, au contraire, s'envieillissait et son poil blanchissait. De temps à autre, quand ses occupations l'amenaient dans le pays, la Mort traversait la forêt et allait visiter son filleul ; en même temps, elle prenait un morceau sur le pouce avec Doudou, qui s'était fait construire un château à la lisière du bois. Ces jours-là, on mettait une volaille à la broche, on buvait du meilleur et on taillait une bavette.

Une fois, la Mort dit au médecin :

— Je viens toujours te voir quand je passe dans ce canton-ci, et toi, tu n'es pas encore venu chez moi... Pourtant tu me dois bien une visite.

— Rien ne presse, répondait Doudou en

riant jaune ; je n'irai vous voir que trop tôt. Quand on met les pieds chez vous, vous n'avez guère coutume de laisser partir les gens.

— Rassure-toi, je ne te prendrai pas avant ton temps... Tu sais comme je suis juste !... N'aie donc pas peur et viens souper avec moi.

*
* *

A quelques jours de là, l'ancien boisselier Doudou se décida à rendre visite à la marraine de son garçon. Il alla la trouver à la corne d'un bois où il savait qu'elle devait passer, et ils partirent de compagnie. La Mort fit traverser à son hôte de grandes friches désertes, de hautes futaies silencieuses, des coteaux et des ravins pleins de cailloux, tout un pays où Doudou n'avait jamais voyagé. Aussi, quand ils arrivèrent à une lande nue

située au sommet d'une montagne, le médecin avait les jambes cassées et n'en pouvait plus. Enfin, ils aperçurent, au bout de la lande, une sorte de château très noir, entouré de vieilles murailles recouvertes de lierre.

— Nous voici chez moi, dit la Mort en heurtant à la porte.

— Ce n'est pas trop tôt, gémit Doudou, car mes jambes ne peuvent plus me soutenir.

Une fois qu'ils furent entrés, la maîtresse du logis réconforta son hôte par un plantureux souper où rien ne manquait, puis, quand ils eurent bien dîné, elle l'emmena à l'extrémité d'une longue salle dont la fenêtre s'ouvrait sur un vaste enclos, dans lequel des milliers et des milliers de cierges allumés étaient fichés en terre. Et comme la nuit était venue, ces myriades de cierges flamboyaient, rougeoyaient et tremblotaient étrangement

dans l'obscurité. Il y en avait de longs, de moyens, de très petits; quelques-uns semblaient ne jeter qu'une faible lueur clignotante, d'autres répandaient une vive clarté. Doudou, à ce spectacle, resta un moment ahuri, puis, interrogeant son hôtesse :

— Bons saints anges! s'écria-t-il, qu'est-ce que tous ces lumignons-là?

— Ce sont, répondit la Mort, les lumières de vie.

— Les lumières de vie?... Qu'entendez-vous par là?

— Tu vas comprendre . chaque chrétien qui vit présentement sur la terre a, là, son cierge, auquel est attachée sa vie.

— T'en voilà une affaire! s'exclama Doudou interloqué; mais toutes ces lumières sont différentes : il y en a de grosses et de petites; les unes sont vives et brillantes, d'autres semblent n'avoir que le souffle.

— Hé, oui, c'est comme ça dans la vie des

hommes : l'un commence à croître, l'autre est dans la force de l'âge, un troisième est près de s'éteindre. Tous les jours, des enfants naissent et des vieillards meurent.

— Sapristi! murmura Doudou, qui se sentait un frisson dans le dos, voilà un cierge, là-bas, qui est d'une belle venue!

— C'est celui d'un nouveau-né.

— Et c'tui-là, qui brille comme trente-six chandelles?

— C'est le cierge d'un jeune homme de vingt ans.

— Dites donc, ma commère, poursuivit l'ancien boisselier en se grattant la tête, je voudrais bien voir le mien... Où est-il?

— Le voici, là, au-dessous de toi.

— Ah! pas possible! balbutia Doudou en pâlissant, mais la mèche est quasi usée... Il va s'éteindre!

— Hé, oui, mon pauvre camarade, tu n'as plus que trois jours à vivre.

— Comment ! comment !... Trois jours seulement !... Ça n'est pas une chose à faire !... Voyons, madame la Mort, nous sommes de bons amis, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de rarranger cette affaire-là? Puisque vous êtes la maîtresse du logis, ne pourriez-vous rallonger mon cierge, en prenant un peu de cire à cet autre qui est si long, pour l'ajouter au mien ?

— Impossible ! Ce cierge qui est si long est précisément celui de ton fils, et, si je faisais ce que tu me demandes, ça ne serait pas juste... Or, tu sais que je suis la justice même.

— Ça, c'est vrai, soupira le malheureux Doudou en baissant le nez.

— Tout ce que je puis pour toi, reprit la Mort, c'est de te vieillir encore un peu afin que tu aies moins de peine à mourir.

Et, en effet, quand Doudou revint chez lui, il était si vieux, si vermoulu, qu'aussitôt qu'il

eut touché le seuil de sa maison il tomba sur les marches comme un tas de cendre et de poussière, au moment précis où son lumignon s'éteignait dans le château de la Mort, la juste marraine.

MADAME LUCE

Pendant l'octave des morts, tandis que les cloches d'église tintent matin et soir sous le ciel embrumé de novembre, je me plais en mon par-dedans à célébrer la commémoration des années défuntes. Nos lointains souvenirs ne sont-il pas, eux aussi, de chers morts que nous aimons à pieusement fêter aux jours d'arrière-saison ? Ils s'alignent dans le passé, pareils à ces vieux tombeaux des Alyscamps que je visitais, l'autre matin, à Arles, et dont je voyais la double file de pierres grises se

prolonger confusément sous la feuillée tombante des trembles et des platanes. Souvenances de jeunesse ou de maturité, toutes dorment et s'enfoncent ainsi à perte de vue dans une vapeur bleuissante, et nous éprouvons une mélancolique satisfaction à descendre la pente de cette allée funéraire, en écoutant le bruissement des feuilles sèches sous nos pieds.

*
* *

Parmi ces souvenirs d'autrefois, j'en recueille un aujourd'hui qui date de l'époque très éloignée où je n'étais encore qu'un enfant, et qui s'est soudain réveillé aux rayons du soleil de la Provence.

Je revois la vieille maison que nous habitions alors dans une ville de l'Est; le palier du premier étage, où je lisais *Don Quichotte;* le spacieux escalier de pierre, d'où je guet-

tais curieusement le passage des locataires du rez-de-chaussée. Ces locataires étaient de nouveaux venus. Le mari, M. Pascal, dirigeait une usine dans le voisinage. Autant que je me le rappelle, c'était un homme de quarante ans environ, brusque, trapu, ayant le souffle court et l'air commun. Mme Pascal, ou, comme on la nommait familièrement, Mme Luce, faisait contraste avec lui.

Jeune, vive, sémillante, elle était Provençale ; elle avait un petit accent qui sonnait comme une musique sur ses lèvres rouges et s'harmonisait agréablement avec ses yeux bruns, son teint mat et ses cheveux noirs crépelés. Le mari s'absentait tout le jour et la jeune femme restait seule au logis. Dépaysée sans doute en cette froide province où le soleil ne se montre qu'en rechignant, elle semblait s'y ennuyer ferme. Quelquefois, par l'entre-bâillement d'une porte, je l'apercevais étendue sur un canapé, feuil-

letant nonchalamment un roman du cabinet de lecture ou s'étirant les bras dans une attitude énervée. En dépit de sa mine attristée, cette brune méridionale excitait singulièrement ma curiosité. Je la trouvais jolie, attrayante, ayant ce charme particulier que revèt pour un enfant une personne venue d'un pays inconnu.

Même sur un bambin de huit ans, l'éternel féminin exerce ses séductions. Mon imagination s'enflammait à l'aspect de cette étrangère aux yeux luisants, à la démarche élégante, à la voix musicale. Je stationnais constamment devant sa porte, cherchant à l'entrevoir à la dérobée, heureux de saisir au passage son caressant regard, d'entendre le froufrou de sa robe, de respirer l'odeur de jasmin qu'exhalaient ses vêtements. Cette surexcitation produite dans l'organisme d'un gamin de mon âge était-elle l'indice d'une perverse précocité? Je n'en sais trop rien. Je crois plutôt que, chez

les âmes enfantines les plus saines, l'intuition de la différence des sexes existe de très bonne heure. Les garçonnets au sang vif et à la cervelle active éprouvent, inconsciemment, ces confuses émotions à l'approche d'une jeune femme. Plus d'un lecteur sincère, en fouillant attentivement dans ses souvenirs, retrouvera, j'en suis certain, la trace de préoccupations semblables.

*
* *

Quoi qu'il en soit, la personnalité de notre voisine mettait fortement mon cerveau en ébullition et, au bout de quelques semaines, mon indiscret manège attira l'attention de Mme Luce. Elle n'avait pas d'enfant et elle s'ennuyait; mes façons espiègles l'amusèrent, elle me prit en gré et je devins peu à peu son favori. Lorsque j'entrais chez elle,

j'y trouvais toujours quelque friandise en réserve. Elle me faisait jaser et mon bavardage la distrayait probablement, car elle ne manquait pas de m'appeler dès que je revenais de l'école; même elle obtint de ma famille que je passerais en sa compagnie tous mes jeudis de congé.

Ces journées du jeudi étaient charmantes, et je les attendais avec impatience. Nous déjeunions en tête à tête dans l'étroite salle à manger, dont la fenêtre enguirlandée d'aristoloche donnait sur un jardin. La voisine était un tantinet portée sur sa bouche, et se cuisinait des plats du Midi dont la saveur épicée et l'étrangeté plaisaient plus à mon imagination qu'à mon goût. Mais j'aimais à épier les mines gourmandes avec lesquelles mon hôtesse savourait cette cuisine exotique. Placé en face d'elle, je m'extasiais sur la gentillesse de son geste quand elle maniait son couteau et sa fourchette, sur ses lèvres rouges

comme des tomates saignantes, sur ses cils noirs, si longs qu'ils ombraient ses joues. Elle avait au coin de la bouche un signe brun, qui disparaissait dans une fossette lorsqu'elle riait; elle portait à son bras gauche un bracelet auquel pendaient un médaillon et une cassolette, qui cliquetaient à chacun de ses mouvements; tous ces menus détails me ravissaient.

Après déjeuner, nous retournions dans la pièce contiguë, où il y avait un piano et qui servait à la fois de salon et de boudoir. Elle s'étendait sur son canapé, les pieds repliés sous sa robe, et elle me permettait de m'asseoir auprès d'elle tandis qu'elle lisait un des romans à sensation de ce temps-là : *Mathilde*, le *Chevalier d'Harmental* ou les *Mémoires du Diable*. Je me blottissais chattement contre ses jupes, qui sentaient bon, et j'avais une inexprimable délectation à frôler ma joue contre son genou ou contre son bras frais. Je

fermais béatement les yeux, et une moite chaleur me courait par tout le corps.

Parfois elle suspendait sa lecture, s'étirait languissamment ; puis, saisissant ma tête dans ses mains, elle me baisait au front en soupirant :

— Oh ! que je m'ennuie… que je m'ennuie!

Je ne savais trop que dire pour la consoler : mais, à part moi, je trouvais délicieuse cette façon de me manifester son souci et je souhaitais qu'elle s'ennuyât souvent, afin de savourer de nouveau les caresses arrachées à son désœuvrement.

∴

A mon grand déplaisir, le mois suivant, elle parut s'ennuyer beaucoup moins. Ses yeux étaient devenus clairs, sa démarche plus rapide. Elle ouvrait fréquemment son piano et

y fredonnait plus volontiers de sentimentales romances. En même temps, il me semblait que sa tendresse pour moi s'attiédissait à mesure et que j'occupais une place moindre dans son esprit. Bref, je me sentais négligé et j'en concevais un secret dépit.

Un jeudi, en entrant dans le boudoir, je trouvai installé sur le canapé, juste à ma place préférée, un monsieur qui m'était inconnu, un jeune homme aux cheveux bruns et longs, tombant en boucles sur la nuque. Il avait le teint olivâtre, la barbe soyeuse et frisée, la redingote pincée à la taille et la mine ténébreuse. Mme Luce était assise à côté de lui, et paraissait très intéressée par sa conversation. En m'apercevant, elle se leva, prit un album sur un guéridon, et me le mettant entre les mains :

— Bonjour, petit, me dit-elle ; tiens, installe-toi sagement sur un tabouret et amuse-toi à regarder les images.

Elle retourna ensuite près du monsieur, qui demanda dédaigneusement, en caressant sa barbe frisée :

— Quel est ce moutard ?

— C'est, répondit-elle, un petit voisin... Il est très gentil et peu gênant...

Je fus très mortifié d'être appelé « moutard » par cet inconnu qui venait déranger notre tête-à-tête, et je le pris incontinent en grippe. Je fus également peu satisfait de l'accueil de Mme Luce. Elle avait, à la vérité, déclaré que « j'étais gentil », mais elle avait ajouté que « je n'étais point gênant », et cette qualification négative blessait mon amour-propre en diminuant l'importance que je m'attribuais.

Accroupi dans mon coin comme un favori en disgrâce, je feignais de lire ; mais toute mon attention était occupée à saisir la conversation de cet intrus aux longs cheveux avec notre jolie voisine. Malheureusement,

ce qu'ils se disaient était plutôt chuchoté que nettement articulé.

De loin en loin, j'attrapais au vol quelques mots sonores : « Tristesse morne... solitude du cœur... attraction des âmes... adoration passionnée... » Tout cela était de l'hébreu pour moi, mais de l'hébreu qui sonnait désagréablement à mes oreilles. A la fin, le monsieur que Mme Luce appelait « M. Rodolphe » prit congé. Elle lui tendit ses deux mains qu'il serra longtemps dans les siennes, puis brusquement il se pencha et baisa les poignets de la jeune femme. Quand il fut parti, je vis Mme Luce qui avait soulevé un coin du rideau et suivait des yeux M. Rodolphe jusqu'au tournant de la rue. Elle revint ensuite vers moi et s'aperçut que je boudais :

— Qu'as-tu, petit? me demanda-t-elle en m'attirant près du canapé.

— Je n'aime pas ce monsieur, qui m'a

appelé *moutard* et qui a frotté sa barbe contre vos mains.

Elle rougit, puis éclata de rire :

— Comment ! tu es jaloux ? murmura-t-elle. Voyez-vous ce gamin !... Écoute, poursuivit-elle en me caressant, M. Rodolphe est du même pays que moi, et nous avons grand plaisir à nous voir... Sois gentil, quand il reviendra, et surtout, si tu veux que nous restions bons amis, ne parle de lui à personne...

***

Je lui obéis et je ne soufflai mot des visites du monsieur à la barbe frisée, non par égard pour ce fâcheux que je détestais du fond du cœur, mais parce que la peur d'être banni de chez Mme Luce mettait une martingale à mon envie de bavarder. Tous les jeudis, je

retrouvais l'inévitable M. Rodolphe installé dans le boudoir et chuchotant langoureusement avec la brune Mme Pascal. Parfois, celle-ci s'asseyait au piano et M. Rodolphe, debout auprès d'elle, dans une pose mélancolique, chantait en faisant vibrer les *r* des romances alors en vogue : le *Cavalier Hadjoute*, *Gastibelza*, *Petite Fleur des bois*, etc. La main posée sur son cœur, l'air fatal, la chevelure en coup de vent, il poussait les notes hautes en se levant sur la pointe des pieds et en décochant de brûlants regards à l'accompagnatrice, qui semblait captivée par le charme de sa voix.

Souvent, en fouillant dans le casier à musique, leurs mains se rencontraient, et je croyais surprendre de furtives étreintes qui m'enragaient. Ma présence devait gêner M. Rodolphe, car, de temps à autre, il me lançait une œillade agacée et, dans une pantomime expressive, paraissait solliciter mon

renvoi ; mais Mme Luce tenait bon et refusait net de me congédier. Me gardait-elle comme une sorte de porte-respect ou bien se servait-elle de moi tout bonnement pour détourner les soupçons et sauver les apparences? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elle m'invitait à continuer mes visites, et, en dépit du crève-cœur que me causaient les assiduités du chanteur de romances, je n'aurais pour rien au monde manqué d'accourir chez elle chaque jeudi.

Pourtant, une certaine semaine de juillet, je fus menacé d'être privé de mon plaisir hebdomadaire. Je ne sais pour quelle raison, mon maître de pension annonça que le congé du jeudi serait exceptionnellement supprimé et qu'on irait, ce jour-là, en classe, comme pendant le reste de la semaine. Cette décision, qui dérangeait mes projets, me parut odieusement arbitraire. Je ne pouvais me résigner à l'idée que, le lendemain, M. Rodolphe

aurait seul le privilège de passer l'après-midi avec Mme Luce, tandis que je me rongerais de jalousie à mon école. Aussi, dans mon for intérieur, je résolus de laisser ignorer à ma famille la tyrannique fantaisie du maître de pension, et de chômer le jeudi, comme d'habitude. Donc, imposant silence à mes scrupules, je pris hardiment mon jour de congé et je m'acheminai vers l'appartement de Mme Luce.

Je me rappelle que le temps était très lourd et que, après avoir grossi toute la matinée, les nuages venaient de crever en une torrentielle pluie d'orage. Au moment où j'arrivais au rez-de-chaussée, je me jetai dans les jambes de M. Rodolphe qui sortait de chez notre voisine, l'œil hagard et les vêtements en désordre. Il n'eut pas l'air de me voir et s'élança précipitamment dans la rue.

— Il aura eu peur de l'orage, pensai-je ingénument, et il court chercher un parapluie.

Tout joyeux d'être débarrassé de ce gêneur, j'entrai lestement chez Mme Luce. — Là aussi, le temps était à l'orage. Une voix encolérée grondait et, en ouvrant la porte, je vis M. Pascal qui se tenait, les bras croisés, devant sa femme. Le gros homme semblait agité par une extraordinaire émotion ; son visage, ordinairement rouge, avait blêmi ; ses lèvres tremblaient, et ses épais sourcils se rejoignaient hérissés. Affaissée sur le canapé, la tête dans les mains, Mme Luce sanglotait faiblement.

Je m'étais arrêté, effaré, sur le seuil M. Pascal m'aperçut et, avec un regard furibond, brutalement me cria :

— Fiche-moi le camp !

Je ne bougeais pas, néanmoins ; la peur me tenait immobile et bouche béante. Alors Mme Luce écarta ses mains, sa figure m'apparut bouleversée et elle me dit plaintivement :

— Va, petit, laisse-nous!...

Je sortis, tout pâle à mon tour, et longtemps encore, du haut de notre escalier, j'entendis gronder les éclats tempêtueux de la voix de M. Pascal. Je passai le reste de mon jeudi dans les transes, et je dormis mal. Le pis fut que, le lendemain, il me fallut réintégrer mon école, où je subis une violente semonce, assaisonnée d'une retenue au pain sec pour toute la journée. Mais je n'en avais guère souci; ma punition me posait en martyr et je la supportais chevaleresquement en songeant que je souffrais persécution pour l'amour de Mme Luce.

Le soir, quand je rentrai chez moi, affamé, et qu'on se mit à table, ma tante, tout en servant le potage, s'exclama avec des yeux allumés :

— Eh bien! il y a du nouveau... Vous savez ce qui est arrivé à M. Pascal?

— Quoi donc? demanda mon père.

— Sa femme s'est sauvée avec un professeur du collège... un M. Rodolphe.

— J'avais toujours prédit que cette Mme Luce finirait mal, déclara ma mère, elle était trop coquette!... Ah! mon Dieu, qu'a donc ce petit?...

Je venais de renverser mon assiette à soupe et je restais abasourdi, comme quelqu'un qui a reçu un coup en pleine poitrine...

*
* *

Je n'entendis plus jamais parler de notre voisine et j'ignore ce qu'elle devint. Depuis lors, bien des années ont jeté leur cendre grise sur cette enfantine aventure. Mais je retrouve toujours dans ma mémoire l'attrayante figure de Mme Luce, pâle, avec ses yeux bruns câlins, ses bandeaux noirs crêpelés, ses fossettes rieuses et son accent provençal.

Elle sort de la brume du souvenir comme ces pastels du peintre Besnard, dont les têtes exquisement suggestives émergent d'une fine vapeur de teintes nacrées et vous regardent avec le charme indéfinissable des choses vues en rêve.

UNE VISITE

Il y a deux ans, afin de travailler sans être dérangé, je m'étais gîté pour toute la belle saison dans un village de la Haute-Savoie, situé à l'écart des routes fréquentées par les touristes. Ce village, ou plutôt ce hameau, qui se nomme Chevaline, est niché au fond du lac d'Annecy, au milieu d'une châtaigneraie qui revêt la base de la montagne du Charbon. Une grande lieue de pays la sépare du bord de l'eau ; mais, du versant où ses maisons s'éparpillent parmi les châtaigniers, les prai-

ries et les vergers, on domine à la fois la nappe bleuissante du lac et l'entrée de la Combe-d'Ire — une sauvage forêt presque vierge où l'on chasse encore l'ours brun. — J'avais trouvé là une sorte de manoir savoyard, qui avait dû servir jadis de maison des champs à quelque bourgeois d'Annecy, et qui, malgré un commencement de délabrement, était néanmoins assez logeable pour que je pusse m'y installer avec ma famille.

La maison d'habitation, couverte d'un toit en auvent, élevée au-dessus d'un cellier en sous-sol, avait un étage unique auquel on accédait par un large escalier de pierre veinée, et au long duquel régnait, à l'est et au midi, une galerie aux balustres de bois enguirlandés de vigne. Les chambres étaient suffisamment meublées ; un bon vieux mobilier, demi-bourgeois, demi-campagnard, qui datait au moins d'une soixantaine d'années et que caractérisait une rusticité toute montagnarde,

unie à une absence totale de confortable. Une seule pièce, celle dont j'avais fait mon cabinet de travail, contrastait avec la simplicité du reste de l'appartement. Au lieu d'être blanchis à la chaux, les murs étaient tapissés d'un papier bleu uni que l'humidité avait nuancé çà et là de taches verdâtres ; le carrelage de briques était recouvert d'un tapis d'Aubusson aux fleurs à demi rongées ; les sièges, de style Louis XVI, étaient tendus de velours d'Utrecht fané ; une haute glace encadrée de bois peint, aux fines sculptures, ornait la cheminée de marbre rougeâtre.

Dans une encoignure, un bureau en marqueterie dressait son cylindre sur de minces pieds recourbés, et entre les deux fenêtres, un chiffonnier de palissandre exhalait une pénétrante odeur de violette.

La maison n'ayant pas été habitée depuis une vingtaine d'années, cette pièce était vraisemblablement demeurée à peu près telle que

l'avait laissée le dernier occupant, et certains détails indiquaient que ce dernier hôte avait eu des goûts assez raffinés et délicats. En fouillant les tiroirs du bureau, j'y avais trouvé un petit bouquet de cyclamens desséchés et le reste d'un frêle bâton de cire à cacheter de nuance mauve. Dans l'intérieur du chiffonnier, de fins écheveaux emmêlaient leurs soies multicolores. Il n'en fallut pas davantage pour faire travailler mon imagination.

Ces menues observations m'induisaient à penser qu'une femme avait jadis vécu dans cette maison solitaire, et qu'elle avait choisi cette pièce pour sa retraite préférée. — Le paysage sur lequel ouvraient les fenêtres devait lui plaire plus particulièrement : au delà des premiers plans formés par les toits du village et les cimes étalées des châtaigniers, on apercevait le lac bleu dans son encadrement de vertes montagnes ; on pouvait suivre le sillage argenté des bateaux à vapeur, les

blancs circuits de la grand'route d'Annecy à Albertville et, bien qu'on fût séparé du monde, on en avait de loin le fuyant spectacle et l'intermittente rumeur. — D'induction en induction, j'arrivais à conclure que la dame qui m'avait précédé dans ce logis, gardait des habitudes d'élégance et que, tout en se confinant dans cet ermitage, elle n'avait pas complètement rompu avec ses relations mondaines; la preuve en était le bout de cire mauve, oublié dans l'un des tiroirs...

Était-elle jeune ou vieille? J'inclinais pour la première hypothèse, bien que rien ne me renseignât positivement sur son âge, — rien que le petit bâton de cire mauve. — Je me disais que le choix de cette nuance tendre révélait certaines prédilections qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. Une femme âgée se fût servie, pour cacheter ses lettres, d'une cire de couleur plus austère. Je la rêvais jeune et, partant de là, je me livrais à d'ingé-

nieuses conjectures pour reconstituer sa figure et son caractère, pour imaginer ce qu'avait dû être sa vie et par quelles circonstances elle avait été amenée à habiter ce village enfoui dans la montagne.

Y était-elle venue de propos délibéré, ou contrainte par la volonté d'autrui ? Y avait-elle été reléguée par un mari jaloux, ou jetée par un de ces douloureux événements qui ébranlent toute une vie et la déracinent? — Je me la représentais, entre vingt et trente ans, dans la verdeur de sa jeunesse, enlevée à son milieu, à ses amis, à ses plaisirs, et murée forcément ou volontairement dans cette maison silencieuse et inconfortable. Je la voyais errant tout le jour dans ces grandes chambres sonores et mal meublées; s'accoudant, les matins d'été, à la balustrade de bois, et regardant passer au loin le bateau à vapeur chargé de touristes; — ou bien, le soir, écoutant s'égrener lentement les sonneries des

angélus, et sentant se rouvrir en elle la source amère des souvenirs. Je me la figurais, dans les nuits pluvieuses de l'arrière-saison, réveillée en sursaut par le battement d'un volet ou par les lamentations du vent de bise, qui ressemblent à des cris de détresse partis du dehors, — et je me demandais quelles chères images regrettées ou quels fantômes détestés elle devait évoquer pendant ses heures d'insomnie…

Durant la première semaine de notre séjour, cette enfantine songerie fut la distraction de mes journées encore mal occupées. Peu à peu, néanmoins, je me remis au travail qui m'avait déterminé à venir dans ce village, et, rempoigné par l'intérêt du sujet que je traitais, absorbé par les difficultés de l'exécution, je n'eus plus ni le goût ni le loisir de me livrer à mes romanesques évocations. J'étais possédé par le démon de la mise en œuvre, et j'oubliais totalement l'inconnue

mystérieuse qui avait occupé avant moi la maison de Chevaline.

*
* *

Un jour, en juillet, après une matinée bien employée et un déjeuner en famille, nous prenions le café sous les pampres de la galerie. Une aveuglante lumière ruisselait sur les châtaigniers déjà défleuris, à travers lesquels on voyait le scintillement métallique du clocher ; une paix assoupie enveloppait le village, où l'on n'entendait que les gloussements des poules.

Un moment, le silence des champs enivrés de soleil fut coupé par le sifflet du bateau à vapeur qui arrivait au Bout-du-Lac, puis la campagne se replongea dans son lumineux ensommeillement. Je subissais moi-même l'influence de cette chaude après-midi, et,

tapi dans l'encoignure de la galerie, je me laissais aller à une demi-somnolence, quand je fus brusquement réveillé par un tintement de cloche. On venait de sonner à la porte de la maison.

— Quel peut être ce visiteur inattendu? me demandai-je en me frottant les yeux.

La servante, qui était allée ouvrir, apparut sur la galerie et annonça qu'une dame désirait me parler.

— Une dame!

— Oui, monsieur, une dame très comme il faut, et qui paraît avoir grand chaud, car il y a loin du Bout-du-Lac jusqu'ici.

Je me précipitai vers l'escalier. La visiteuse s'était arrêtée au bas pour reprendre haleine, — essoufflée sans doute par cette marche en plein soleil et aussi, semblait-il, par une secrète émotion. — Elle était grande, très bien faite, et paraissait avoir près de cinquante ans. Autant que permettait d'en juger l'ample

voile de tulle qui tombait de son chapeau et se plissait autour de son visage, elle avait dû être fort jolie : — un front bien modelé, intelligent, et de grands yeux bruns rieurs éclairaient sa physionomie ouverte : ses joues encore pleines étaient rosées par la chaleur, ses lèvres encore fraîches exprimaient la bonté. — Des cheveux grisonnants, mais très épais, encadraient harmonieusement cette aimable figure. Elle portait avec beaucoup de grâce une toilette de voyage très simple, mais qui, dans les moindres détails, révélait une femme de goût et une femme du monde.

— Monsieur, commença-t-elle d'une voix encore un peu haletante, veuillez me pardonner une démarche très incorrecte... Je suis Mme P... : mais mon nom ne vous apprendra rien, et j'aime mieux vous expliquer l'objet de ma visite... J'ai habité cette maison, il y a vingt ans, et je serais heureuse de la revoir.

Tandis qu'elle parlait, j'éprouvais un intime

mouvement de satisfaction, un peu de cette joie que doit ressentir un savant en voyant ses calculs vérifiés par l'expérience. — Ainsi, mes suppositions étaient exactes : la maison où je logeais avait réellement eu autrefois pour hôte une femme, et une femme jolie, séduisante, dans le plein éclat de la jeunesse. Le problème qui m'avait si longuement préoccupé allait être résolu et il ne tenait qu'à moi, maintenant, d'être renseigné sur la mystérieuse inconnue dont j'avais pressenti l'existence. Aussi fut-ce avec empressement que j'invitai Mme P... à venir se reposer dans la galerie.

Elle me remercia, gravit lentement l'escalier de pierre et demeura un instant sur la dernière marche, occupée à regarder mélancoliquement les platanes qui ombrageaient la cour, les allées du jardin de curé qui avoisinait la maison et les arbustes grimpants qui tapissaient le mur.

— Je reconnais parfaitement, fit-elle, le jardin et la maison, malgré les changements que le temps y a apportés... C'est moi, monsieur, qui ai planté ces platanes, maintenant si touffus, et ces jasmins qui fleurissent toute la muraille... Ah ! ajouta-t-elle avec un soupir, que de choses peuvent vous dire les pierres et les plantes avec lesquelles on a vécu !

Elle s'était assise près de nous sous l'auvent et, tandis que la servante lui offrait de quoi se rafraîchir, ses yeux restaient fixés sur les volets fermés de l'appartement.

— Il y a longtemps, poursuivit-elle, que je désirais revenir ici : mais j'étais loin, à un autre bout de la France. Cette année, on m'a envoyée à Aix et j'ai saisi cette occasion de faire enfin le pèlerinage tant rêvé. Je comptais trouver la maison inhabitée ; quand j'ai appris que vous y demeuriez, monsieur, j'ai été un peu désappointée. Je craignais que ma visite

ne parût bien indiscrète. Enfin, je me suis enhardie, j'ai sonné à votre porte et j'ai été rassurée par votre bon accueil.

Elle s'arrêta un moment pour respirer :

— Voulez-vous, reprit-elle timidement, me permettre d'entrer dans l'appartement ?

Nous nous empressâmes de satisfaire son désir et, après avoir ouvert les contrevents, je la guidai dans les chambres en enfilade. Elle les visitait minutieusement ; elle semblait éprouver une joie intense à examiner les murailles nues, les lits de noyer, les sièges de paille.

— Ici, murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même, couchaient mes enfants et, dans ce cabinet, la vieille servante que j'avais amenée avec moi... Tout est resté dans le même état, ma vie seule a changé !...

Quand je poussai la porte du cabinet de travail, ses yeux brillèrent dans la pénombre :

— Ah ! s'écria-t-elle, voici où j'avais ma

chambre à coucher!... J'y retrouve les meubles que j'y avais placés et que j'ai laissés au propriétaire, lors de mon départ... J'ai été bien heureuse ici... bien heureuse!...

Ses beaux yeux bruns s'étaient emplis de larmes, en même temps que sa figure s'était illuminée et comme rajeunie... En constatant la vive émotion qui lui faisait monter aux joues une soudaine rougeur, je songeais à part moi : « Voilà un point où mes suppositions ont été inexactes... Elle a vécu heureuse là où je l'imaginais esseulée et dépaysée. Elle n'y éprouvait ni regrets ni tristesse ; c'est maintenant, au contraire, qu'elle regrette et s'attriste en se remémorant les jours d'autrefois... » D'où lui pouvait venir cette félicité dont la seule mémoire lui mettait encore de douces larmes dans les yeux ?

Et de nouveau, creusant ce problème, je réfléchissais qu'en parcourant l'appartement, elle avait parlé de ses enfants, de sa servante,

sans dire un mot de son mari... Avec qui donc avait-elle goûté ce délicieux bonheur que l'amour seul peut donner dans une pareille solitude?...

Certainement, elle avait dû aimer. Elle gardait en toute sa personne, dans ses yeux et sur ses lèvres, dans l'arrangement de ses cheveux, la grâce de son buste, le son de sa voix, ce je ne sais quoi de bienveillant et de sympathique qui émane comme un subtil parfum des cœurs que l'amour a remplis...

Ce village enfoui sous les arbres, loin des curiosités du monde, n'était-il pas, d'ailleurs, un asile créé à souhait pour cacher une de ces intimités exquises que les rigoristes condamnent, mais que les âmes tendres excusent?...

Mes yeux se reportèrent sur la visiteuse: elle était parvenue à contenir son émotion, mais, sous les plis de son voile, on distinguait encore la trace humide de ses larmes.

Elle me tendit la main avec un mouvement plein de grâce et de gratitude :

— Merci, monsieur, dit-elle en revenant sur la galerie, votre accueil ajoutera un charme aux souvenirs que j'emporte de cette maison...

Elle prit congé de nous tous et je l'accompagnai jusqu'au bas de l'escalier. En passant devant les jasmins qui tapissaient le mur, je cueillis une poignée de tiges fleuries, et je la présentai à Mme P...

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous offrir ces jasmins... Ils vous reviennent de droit, madame, puisque vous les avez plantés, et quand vous les respirerez sur le bateau, vous y retrouverez un peu du parfum de votre ancienne demeure.

De nouveau ses yeux se mouillèrent, elle porta vivement les jasmins à ses lèvres et murmura :

— Merci... Je n'osais pas vous demander cela; mais j'en avais tant envie!...

* * *

Elle franchit la porte de la cour et, debout près du porche, je la suivis de loin dans la rue en pente du village. Je la vis se retourner plusieurs fois pour regarder encore les toits bruns de la maison, puis disparaître derrière les buissons de la route tournante.

Une demi-heure après, j'entendis le sifflet du bateau. Il glissait sur l'eau bleue du lac, emmenant avec lui la mystérieuse étrangère qui, elle aussi, sans doute, contemplait, penchée à l'arrière, l'obscur village verdoyant où avaient tenu ces suaves et brèves années de bonheur qui suffisent à parfumer toute une vie.

LA TONTINE

On était au fumoir, après dîner. Comme il y avait là des gens de finance, on vint à parler des assurances sur la vie. Quelqu'un s'extasia sur les progrès qu'avaient faits ces entreprises depuis l'époque où, sous Mazarin, l'Italien Tonti fonda les premières caisses de ce genre, qu'on appelait des *tontines*, du nom de leur créateur.

— Moi, messieurs, dit un avoué, j'ai connu très particulièrement l'un des derniers associés de la dernière tontine : un vieux

garçon nommé M. Levasseur, qui habitait, depuis de longues années, ma petite ville tourangelle. Né aux environs de 1790, il avait soixante-quinze ans à l'époque où je commençais mon droit. C'était un vieillard très propret, au teint frais, à l'œil légèrement égrillard, sous d'épais sourcils à peine grisonnants, redressant crânement, dans l'encadrement d'un large faux-col, sa tête couronnée d'une forêt de cheveux blancs, — lançant encore de vives œillades aux personnes du beau sexe, et puisant son tabac à priser dans une boîte ronde dont le couvercle était orné d'une miniature représentant une jeune dame fort décolletée.

« Il occupait, dans la vieille ville, une maison garnie de meubles datant de la Restauration, et il était servi par une gouvernante entre deux âges, répondant au nom de Jacinthe, qui le choyait et se faisait aider dans sa besogne par une fillette de dix-sept

ans, née de père inconnu, mais à laquelle le bonhomme Levasseur montrait une affection quasi paternelle.

« Lorsque je fus à la veille d'aller prendre ma première inscription, M. Levasseur me pria de passer chez lui, et dès que Jacinthe m'eut introduit dans son cabinet, il me dit :

« — Maxime, mon garçon, puisque tu vas habiter la capitale, il faut que tu me rendes un service... J'ai ici un titre de la tontine du *Pacte social,* sur lequel je n'ai rien touché depuis longtemps. Il y a vingt ans que je n'ai mis les pieds à Paris et je ne sais plus où perche l'établissement en question. Tu t'en enquerras, tu verras les administrateurs et ils te renseigneront sur les formalités à remplir pour obtenir le paiement des arrérages qui me sont dus.

« En même temps, il me remettait une demi-feuille d'un papier grisâtre et grenu, dont l'écriture avait jauni et en tête duquel on

lisait : « Tontine du *Pacte social.* » Comme je me hâtais de plier le vieux titre et de l'empocher, en promettant à M. Levasseur de m'acquitter de la commission, il me posa sur le bras ses doigts courts aux phalanges garnies de bouquets de poils :

« — Un instant, ajouta-t-il ; je n'ai pas fini… Tu demanderas aussi combien il reste de têtes d'associés actuellement en vie, car si, par hasard, je me trouvais être le dernier survivant, j'aurais à palper une somme assez ronde… Du reste, prends ton temps ; tu me rendras compte de tout cela quand tu reviendras aux vacances de Pâques.

*
* *

« Une fois à Paris, j'eus d'abord tant de curiosités à satisfaire, tant de nouveautés à admirer, que je commençai par oublier la

commission de M. Levasseur. Un matin, vers la fin de l'hiver, je retrouvai, au fond d'une poche, le titre de la tontine. J'eus honte de ma négligence; je pris des informations et, ayant découvert que les bureaux de l'administration tontinière étaient situés rue Sainte-Anne, je m'y rendis après mon déjeuner.

« Dans ce Paris, si étonnamment riche en surprises et en contrastes, on fait à chaque instant les trouvailles les plus inattendues. Le rapide courant de la vie moderne, en renouvelant la physionomie de la grande ville, y laisse subsister des coins étranges où se conservent intacts, comme en d'étroits îlots incessamment battus du flot nouveau, des mœurs et des figures d'autrefois, de vivants témoins d'une société qu'on croyait disparue.

Au fond de la cour spacieuse d'un ancien hôtel du XVIII[e] siècle, une large enseigne fixée au-dessous de l'entablement des fenêtres du troisième étage, portait en gros caractères

noirs sur champ gris : « Administration des tontines. » Après avoir traversé la cour aux pavés herbeux, on pénétrait à droite dans un vestibule humide comme une citerne, on montait un monumental escalier de pierre, à rampe de fer forgé, et, au troisième, on arrivait devant une double porte battante. Un écriteau manuscrit y était accroché, répétant les indications de l'enseigne.

« Dès qu'on poussait la porte, il semblait qu'on entrât dans un logis qui aurait subi un enchantement pareil à celui de la princesse des vieux contes et qui se réveillerait à peine de son sommeil centenaire. Les fenêtres à petits carreaux ternis, les pièces lambrissées de boiseries peintes, les cheminées à trumeau encombrées de paperasses, les parquets disjoints, étaient enduits d'une couche de poussière dont les atomes somnolents dataient certainement des premières années de la Révolution. Les grillages des bureaux, les

tables de travail à pieds recourbés, les cartons des casiers, devaient être contemporains des ministres Pache et Roland. Au-dessus des guichets rouillés, des pancartes jaunies annonçaient les attributions de chaque bureau.

« On y lisait, moulé en bâtarde : *Caisse Lafarge. — Tontine d'Orléans. — Tontine du Pacte social.* Les employés qu'on apercevait dans l'entre-bâillement des rideaux déteints semblaient, eux aussi, exhumés des cendres de quelque nécropole administrative de l'an II. Engoncés en des redingotes vert-olive ou tabac d'Espagne, posant leur menton glabre sur de volumineuses cravates fripées, abritant leurs paupières rougies sous d'invraisemblables casquettes à visière verte, ils lisaient vaguement des gazettes que je croyais mortes de leur belle mort depuis un long temps : le *Journal des Villes et des Campagnes*, l'*Union*, l'*Écho des Feuilletons*... Une fade odeur tumulaire régnait dans ces

pièces en enfilade, hermétiquement closes, et je songeais que si on eût, par mégarde, ouvert l'une des fenêtres, un courant d'air vif, venu du dehors, aurait inévitablement dispersé tous ces fantômes, comme un tas de feuilles sèches.

« Derrière un poêle de faïence, un garçon de bureau, vêtu d'une lévite de castorine et qui paraissait au moins octogénaire, mangeait, avec des gestes tremblotants, des reliefs de volaille posés sur un vieux journal. Je m'adressai à lui et, d'un pas traînant, il me conduisit vers l'un des grillages, derrière lequel se mouvait spectralement un vénérable employé aux bras protégés par des manches de lustrine. Ce dernier prit mon titre, compulsa d'antiques registres, et, d'une voix fluette et chevrotante, me renseigna sur les formalités à remplir pour toucher les arrérages. Je lui demandai quel était le nombre des titulaires survivants. Alors il inclina de nouveau sa

face parcheminée vers un répertoire qui tombait en lambeaux, tourna lentement les feuillets usés d'où s'exhalait une rance odeur de moisissure, et me répondit de sa voix d'outre-tombe :

« — Il reste encore vingt *têtes* représentées par trente-trois ayants droit.

« Là-dessus, je le saluai, je poussai les battants de la porte capitonnée, qui se refermèrent sans bruit, je redescendis le glacial escalier aux marches humides et fus presque étonné de retrouver dans la rue Sainte-Anne le mouvement, la vie, le réjouissant tapage du Paris moderne.

*
* *

« J'allai passer les vacances de Pâques dans ma petite ville, et ma première visite fut pour M. Levasseur. A mon coup de sonnette,

la porte me fut ouverte par la fille de la gouvernante. Cette jeune personne, qui se nommait Suzette et qui courait alors sur ses dix-huit ans, me parut fort embellie. Elle avait de clairs yeux bleus humides, une figure ronde, des lèvres très rouges, de magnifiques cheveux blonds rejetés en arrière et retombant sur le dos en une lourde natte. Elle m'accueillit par un espiègle sourire et m'introduisit dans le cabinet de M. Levasseur, que je trouvai, comme jadis, tiré à quatre épingles, rasé de frais et portant gaillardement ses quinze lustres.

« — Merci, me dit-il, lorsque je lui eus rendu compte de mes démarches. Ainsi, il ne reste plus que trente-trois ayants droit, moi compris. Voilà qui va bien. Tous ces gens-là ne sont plus de la première jeunesse, et, au bas mot, il en mourra au moins quatre par année ; de sorte que, au bout de huit ans... Hé! hé! Il se pourrait que je fusse seul à tou-

cher le boni... Sais-tu à peu près quel en est le quantum ?

« — Autant que j'ai pu comprendre, le capital à échoir au dernier survivant serait de trois cent mille francs environ.

« — Mazette ! poursuivit-il, c'est un joli denier !... Et, parmi les survivants, il est probable qu'il y a beaucoup de Parisiens ? Or, Paris est une ville malsaine, où la mortalité est considérable ; tandis qu'en province, en Touraine surtout, l'air est excellent, et on y voit de merveilleux exemples de longévité.

« Je ne répondis pas... J'étais un peu choqué de la légèreté avec laquelle ce bonhomme parlait de la mort des autres. Il n'avait pas l'air d'admettre un instant qu'il pût se trouver compris dans les quatre victimes que son impitoyable statistique condamnait à mourir annuellement. A la vérité, il se maintenait vert et robuste comme un chêne ; n'importe, la désinvolture avec laquelle il faisait bon

marché de la vie de son prochain, tout en oubliant ses soixante-quinze ans, me donnait une singulière idée de l'aveuglement des vieillards.

« Leur cœur s'endurcit comme celui des vieux arbres. Plus ils prennent de l'âge et plus ils se ramassent en eux-mêmes, n'ayant d'autre préoccupation que de prolonger leur existence. Le souci de leur propre durée leur met des œillères de chaque côté de la figure. La mort de leurs contemporains, loin d'être un avertissement, semble, grâce à un égoïste calcul, augmenter leurs chances de vivre et elle devient pour eux comme une garantie de longévité. « Quand mon bail sera fini, me « disait un jour un octogénaire de ma clientèle, « j'irai habiter la province... » Or son bail devait courir encore pendant six années...

« Je pris congé de M. Levasseur, en réfléchissant mélancoliquement à ces bizarreries du vieil âge. Au moment où je traversais un

couloir assez obscur, une main s'appuya légèrement sur mon bras, et j'entendis à côté de moi la voix de Suzette :

« — Monsieur Maxime, murmurait-elle, voulez-vous venir un moment au jardin? J'aurais un mot à vous dire...

« Elle m'emmena dans un jardinet situé derrière la maison, et nous nous assîmes sous une tonnelle de noisetiers qui commençaient à feuiller, et à travers lesquels le soleil d'avril filtrait une menue pluie d'or sur la rose figure de Suzette.

« — Monsieur Maxime, reprit-elle, je voudrais vous demander, de la part de maman, si c'est sérieux, cette tontine, et si M. Levasseur a espoir d'en tirer quelque chose?... Parce que, voyez-vous, il nous a promis de nous porter sur son testament pour la somme qui lui reviendrait...

« Elle aussi, spéculait sur les éventualités de la tontine!... Mais je le lui pardonnais : elle

avait une frimousse si mignonne et si enjôleuse!... Je ne crus pas pécher contre la discrétion en lui répétant ce que je venais de conter au bonhomme Levasseur. Ma confidence, qui parut l'enchanter, établit tout aussitôt entre nous un courant d'intimité et, laissant là le sujet de la tontine, nous nous mîmes à bavarder à tort et à travers.

« Nous parlions de tout : du printemps, qui poussait sa première pointe ; des violettes, dont on sentait l'haleine suave monter autour de nous ; de Paris, qu'elle grillait de connaître, et aussi de la vie assez maussade qu'elle menait dans cette austère maison, entre sa mère et M. Levasseur. De temps en temps, ses luisants yeux bleus me coulaient hardiment un regard curieux dont j'étais délicieusement troublé.

« J'étais fort timide de mon naturel : Suzette, au contraire, avait un aplomb et une familiarité qui me mettaient à l'aise. Elle s'exprimait

facilement, assaisonnant sa conversation de locutions locales et de phrases de roman qui faisaient un piquant ragoût. Il y avait dans cette précoce petite personne un mélange de grisette délurée et de pensionnaire sentimentale, qui me grisait. Je commençais à être amoureux d'elle; je le lui laissai voir avant de la quitter, et elle n'en parut nullement effarouchée.

* *
* *

« Je m'en retournai à Paris avec ce commencement d'amourette dans la tête. L'idée de la tontine s'associait maintenant, en mon esprit, avec l'image de Suzette, et les démarches à faire rue Sainte-Anne, que j'avais d'abord considérées comme une corvée, avaient pris à mes yeux je ne sais quel charme. De mois en mois, j'allais voir les

revenants de l'administration tontinière et, eux aussi, semblaient tout heureux de la distraction que je leur procurais; — leurs somnolents bureaux avaient si rarement la chance d'une visite!

« L'employé aux manches de lustrine, préposé à la caisse du *Pacte social*, m'accueillait comme une ancienne connaissance, et de sa voix vieillotte m'annonçait, avec un sourire édenté, que, dans le mois, il avait reçu avis de deux ou trois décès d'associés. Quand je revins chez moi, aux grandes vacances, il y avait dix titulaires de moins, et j'eus la satisfaction d'apporter cette nouvelle toute chaude à M. Levasseur.

« — Hé! hé! s'écria le bonhomme en se frottant les mains, cela réduit les participants à vingt-trois, moi compris... Voilà qui va bien, et note, Maxime, que nous touchons à l'arrière-saison, qui est toujours fatale aux valétudinaires... Et puis, il peut survenir

une épidémie... Il y en a souvent à Paris, et la plupart des *têtes* subsistantes vivent dans la capitale... N'y a-t-on pas signalé, dernièrement, plusieurs cas de choléra?...

« Décidément ce vieillard devenait féroce, et ces façons de spéculer sur la mortalité éventuelle de ses coassociés me donnaient froid dans le dos. Je me hâtai, pour m'égayer l'esprit et le cœur, d'aller retrouver Suzette dans le jardinet. Elle m'avait vu venir et m'attendait avec impatience. Ses yeux étaient encore plus attirants, ses lèvres plus appétissantes qu'au printemps passé et, en échange des nouvelles que j'apportais, je ne manquai pas de l'embrasser, à quoi elle se prêta volontiers.

« Chaque fois que, sous prétexte de parler de la tontine, j'allais chez le bonhomme Levasseur, je pris l'habitude de cueillir ainsi, à la volée, un baiser ou deux. Tout le long des vacances, je fleuretais avec Suzette, et les

choses seraient allées fort loin si je n'avais été rappelé à Paris en novembre.

« Cet hiver-là, j'eus deux examens à préparer, j'allai dans le monde et je me dissipai notablement. Bref, mes journées étant prises par le travail et mes soirées par le plaisir, je pensai beaucoup moins à la tontine. Je ne retournai pas chez moi à Pâques et ce ne fut qu'au mois d'août, après avoir subi mon premier de licence, que je songeai à pousser jusqu'à la rue Sainte-Anne, afin de rapporter quelques nouvelles à M. Levasseur.

« — Jeune homme, chevrota l'employé aux manches de lustrine, votre compatriote est né coiffé, nous avons eu beaucoup de décès, cette année... Et, tenez, oui, ma foi, il n'y a plus que trois têtes, y compris la sienne...

« Le train matinal qui m'emmenait le lendemain arrivait dans ma petite ville vers une heure après midi. Au débotté, je résolus de courir chez M. Levasseur pour lui apprendre

sur-le-champ cette bonne aubaine. Laissant mes bagages à l'omnibus, je grimpai la rue montante qui conduisait au logis du bonhomme et je carillonnai gaiement à sa porte.

« Ce fut Jacinthe, la gouvernante, qui vint m'ouvrir. Elle avait la figure tirée et les yeux rougis.

« — Chut! murmura-t-elle, ne faites pas tant de bruit!... Ça va mal chez nous... Notre pauvre monsieur a attrapé un chaud et froid. Il est très bas et on l'a administré ce matin.

« — Ah! mon Dieu; puis-je le voir? demandai-je, abasourdi.

« — Je crois que oui... Il parlait de vous encore hier, et s'inquiétait de votre arrivée... Venez... Ne le faites point parler, seulement!

« Sur la pointe des pieds nous gagnâmes la chambre à coucher du malade, que je trouvai en piteux état. Il avait néanmoins encore

toute sa lucidité ; au bruit de la porte, il souleva ses paupières alourdies et me reconnut.

« — Monsieur Levasseur, lui dis-je, je suis désolé de vous savoir souffrant... Mais vous êtes solide, vous reprendrez le dessus, et je vous apporte une bonne nouvelle qui contribuera à vous guérir... Je suis allé, hier, à la tontine : il n'y a plus que trois têtes, vous compris...

« Il remua les bras, agita son front sur l'oreiller, ouvrit démesurément ses yeux blancs, puis avec une expression navrée :

« — Fluxion de poitrine ! murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

« Une faiblesse le prit, ses paupières se refermèrent et il ne parut plus s'apercevoir de ma présence. Le lendemain, il était mort, et il n'y avait plus que *deux têtes* sur le répertoire à coins de cuivre de la tontine. »

*
* *

— Et Suzette? demanda l'un des fumeurs.

— Je ne l'ai plus revue, répondit Maxime... J'ai su depuis qu'elle avait assez mal tourné. L'argent de la tontine lui ayant glissé entre les doigts, elle a jeté son bonnet par-dessus les moulins de sa petite ville, et comme elle était « gente de corps et sade de façons », elle a fait un joli chemin dans la haute galanterie.

— Après tout, ajouta quelqu'un, c'est une tontine d'un autre genre... Seulement là, c'est le contraire : plus il y a de participants, et plus on a de chances de gagner le gros lot.

TABLE

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.